nov. 1970 **FICTION** *n° 203*

NOUVELLES

Couverture de Raymond Bertrand

Au prochain sommaire de "Fiction":

CLIFFORD D. SIMAK

Tête de pont

RICHARD MATHESON

La guerre des sorcières

WILLIAM TENN

Le règne de la norme

ROBERT SILVERBERG

Les amours d'Ismaël



BON DE COMMANDE " F "

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

	F	F.B.	F.S.
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	277	24
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	277	24
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31	277	24
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31	277	24
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A.E. VAN VOGT	31	277	24
☐ *En attendant l'année dernière* *A rebrousse-temps* par PHILIP K. DICK	32	286	25
☐ *Histoire du futur (tome 2)* par ROBERT HEINLEIN	39	348	30
☐ *Dracula* par BRAM STOKER	41	366	31,80
☐ *Cristal qui songe* *Les plus qu'humains* par THEODORE STURGEON	36	321	27,90
☐ *Retour à l'âge de pierre* *Terre d'épouvante* par EDGAR RICE BURROUGHS	32	286	25
☐ *La poupée sanglante* *La machine à assassiner* par GASTON LEROUX	36	321	27,90
☐ *Au-delà du néant* *Destination univers* par A.E. VAN VOGT	33	295	25,50
☐ *Les enfants d'Icare* *La cité et les astres* par ARTHUR C. CLARKE	33	295	25,50
☐ *Elric le Nécromancien* par MICHAEL MOORCOCK	40	357	31

	F	F.B.	F.S.
☐ *Le livre de Mars* par LEIGH BRACKETT	37	330	28,70
☐ *Agent de l'empire terrien* par POUL ANDERSON	37	330	28,70
☐ *Les cavernes d'acier* *Face aux feux du soleil* par ISAAC ASIMOV	37	330	28,70
☐ *Docteur Bloodmoney* *Le Maître du Haut Château* par PHILIP K. DICK	36	321	27,90
☐ *Ceux de nulle part* *Les Robinsons du cosmos* par FRANCIS CARSAC	37	330	28,70
☐ *Le cycle des épées* par FRITZ LEIBER	43	384	33,50
☐ *L'homme dans le labyrinthe* *Les masques du temps* par ROBERT SILVERBERG	36	321	27,90

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)
Pour la Belgique : M. Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112



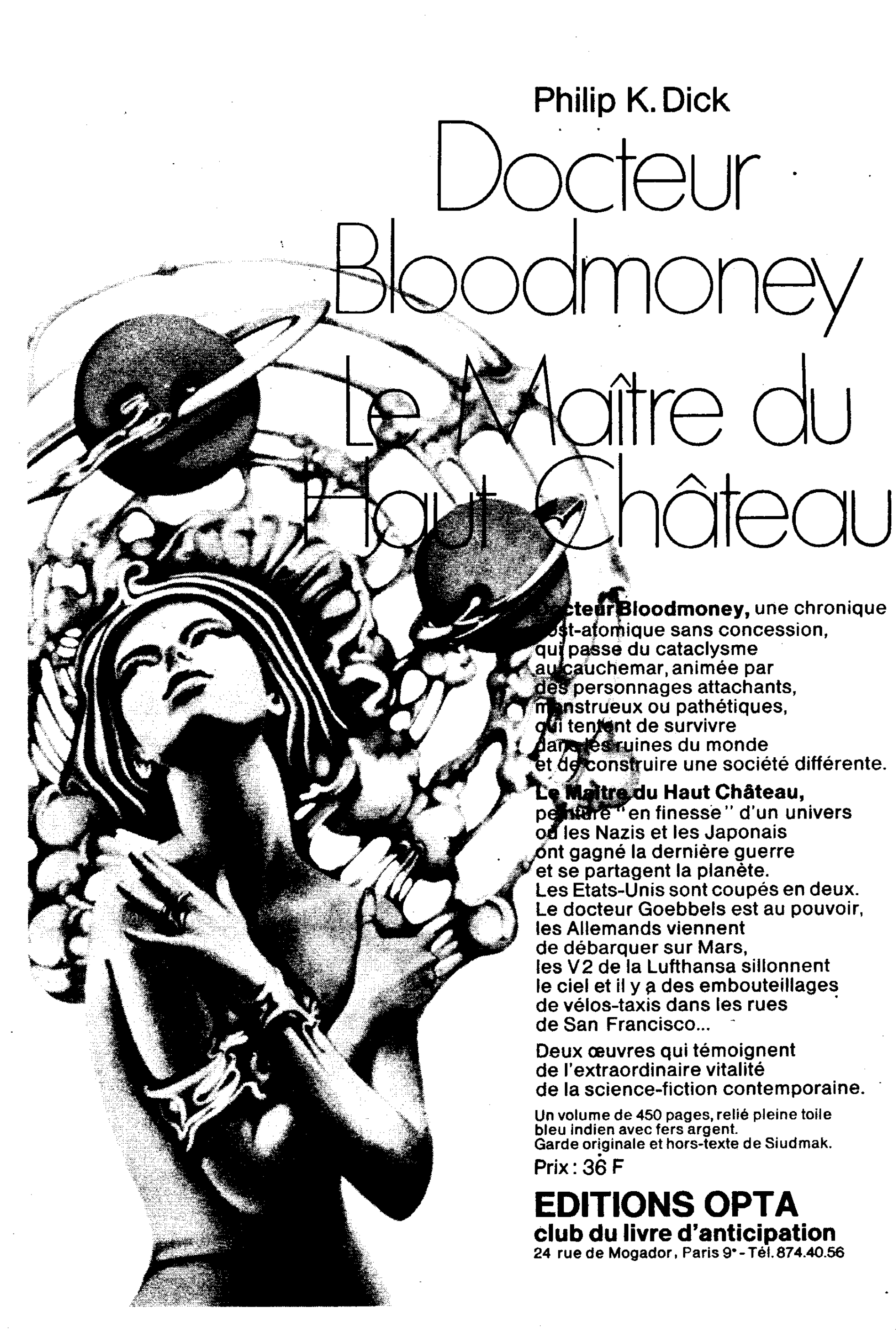
titres disponibles :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

titres à paraître :

18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île du mort
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.



Philip K. Dick
Docteur Bloodmoney
Le Maître du Haut Château
Docteur Bloodmoney, une chronique post-atomique sans concession, qui passe du cataclysme au cauchemar, animée par des personnages attachants, monstrueux ou pathétiques, qui tentent de survivre dans les ruines du monde et de construire une société différente.
Le Maître du Haut Château, peinture "en finesse" d'un univers où les Nazis et les Japonais ont gagné la dernière guerre et se partagent la planète. Les Etats-Unis sont coupés en deux. Le docteur Goebbels est au pouvoir, les Allemands viennent de débarquer sur Mars, les V2 de la Lufthansa sillonnent le ciel et il y a des embouteillages de vélos-taxis dans les rues de San Francisco...
Deux œuvres qui témoignent de l'extraordinaire vitalité de la science-fiction contemporaine.
Un volume de 450 pages, relié pleine toile bleu indien avec fers argent.
Garde originale et hors-texte de Siudmak.
Prix : 36 F
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador, Paris 9e - Tél. 874.40.56

FICTION SPECIAL

BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :

- ☐ 12 — S.F. MADE IN FRANCE
- ☐ 13 — CHEFS-D'ŒUVRE DE LA SCIENCE-FICTION (2ème série)
- ☐ 14 — HISTOIRES MACABRES
- ☐ 15 — HISTOIRES STELLAIRES
- ☐ 16 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (1ère série)

Chaque volume : 6 F *(Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)*

No 16 - 7 F

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

(rayer les mentions inutiles)



Francis Carsac
ceux de nulle part
les robinsons du cosmos
Deux œuvres telles que Jules Verne aurait pu en écrire s'il avait connu la relativité générale et s'il avait été au fait des derniers progrès de la physique. Deux romans d'aventures des âges à venir, dont les héros affrontent des univers totalement étrangers. Deux œuvres qui ont consacré leur auteur comme l'un des plus brillants écrivains français de science-fiction.
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador, Paris 9e - Tél. 874.40.56
Un volume de 370 pages, relié plein toile sable avec fers noirs. Garde originale et illustrations de Moebius.
Prix de vente 37 F

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

PHILIPPE CURVAL	**25**	L'œuf d'Elduo
	32	Le langage des fleurs
	41	L'odeur de la bête
	55	Un rêve de pierre
	63	Histoire romaine
	S. 1	C'est du billard !
	S. 2	Un succès de peintre
	105	On dément
	S. 4	Un soupçon de néant
	124	Vivement la retraite !
	S. 5	Tous les pièges de la foire
	S. 12	J'ai mal à la tête
	202	Les sables de Falun (1)
THEODORE STURGEON	**7**	La merveilleuse aventure du bébé hurkle
	41	La peur est une affaire
	44	Et voici les nouvelles
	56	Un rien d'étrange
	74	L'homme qui a perdu la mer
	76	Douce-Agile ou la Licorne
	78	Le singe vert
	80	Epitaphe
	102	Les enfants du comédien
	109	Une fille qui en a
	133	L'amour et la mort
	S. 9	Et la foudre et les roses
	S. 10	Compagnon de cellule
	S. 10	Le professeur et l'ours en peluche
	S. 11	Dieu microscomique
	S. 13	La montagne en marche
	180	Dans la chambre sombre
	185	Celui qui lisait les tombes
	186	Le prodige
	193	Tournure d'esprit
	197	L'homme qui apprit à aimer
	S. 16	Le bâton de Miouhou
	200	Ça

THEODORE

STURGEON

L'hôte parfait

L'histoire que voici appartient à la période Weird Tales *de Sturgeon (approximativement 1947-1949) : une phase de sa carrière qui fut marquée par certaines de ses nouvelles les plus singulières. Deux récits parus dans le* Fiction *Spécial 10* (Histoires d'horreur) *provenaient déjà de cette période :* Compagnon de cellule *et* Le professeur et l'ours en peluche. *L'un et l'autre étaient aussi surprenants que déroutants. Avec* L'hôte parfait, *Sturgeon va peut-être encore plus loin dans le domaine du bizarre. Cette nouvelle hétéroclite, composite, à la construction inhabituelle, se présente comme un défi à toutes les règles. C'est aussi l'une des plus belles histoires jamais écrites sur le thème de la symbiose entre un humain et une créature d'ailleurs. Enfin, au-delà de ses ressorts apparents (suspense et terreur), on ne sera pas étonné de découvrir qu'elle roule en fait sur le seul grand sujet que Sturgeon ait toujours eu à cœur : celui de l'amour considéré comme don, comme accomplissement de soi, comme enrichissement de l'être par l'accession à une dimension supérieure.*

A. D.

1

RONNIE DANIELS

J'AVAIS quatorze ans à l'époque. J'étais assis dans la voiture en attendant que papa sorte de l'hôpital où il était allé voir maman. C'était le lendemain du jour où papa m'avait appris que j'avais une petite sœur.

On était au mois de juillet. La journée était chaude et il était à peu près quatre heures. Comme c'était l'heure à laquelle papa devait sortir, j'ai ouvert la portière de la voiture pour regarder si je le voyais.

Quelqu'un a appelé : « Monsieur ! Monsieur ! »

Il y avait un écureuil roux qui se promenait sur la pelouse couverte d'une herbe épaisse, et, plus loin, au coin de la rue, un homme qui vendait des ballons. Je les ai regardés. Il ne serait venu à l'idée de personne de m'appeler monsieur. Personne ne l'avait encore jamais fait : j'étais trop jeune.

On a appelé encore : « Monsieur ! »

C'était une voix de femme, mais une voix dure et méchante. Elle était forte, mais elle contenait une note implorante, horrible à entendre. Rien de ce qui est fort ne devrait implorer. Le soleil était chaud, et les briques des bâtiments étaient d'un rouge chaud, lui aussi. L'écureuil ne paraissait pas effrayé. L'herbe était d'un vert doux et tendre. Maman allait bien : c'était papa qui me l'avait dit, et lui se sentait très en forme. Le soir, nous devions aller au cinéma, papa et moi, en copains. Quand les choses étaient normales à la maison, qu'on menait une vie bien réglée, que maman était là pour nous préparer les repas, et tout ça, lui et moi on n'était pas aussi intimes. Cette semaine, quand on aurait faim, on ferait une razzia sur le frigidaire et on se coucherait tard, parce que papa oublierait de m'envoyer au lit et que, de toute façon, il aurait envie de bavarder entre hommes.

— « Monsieur ! »

Cette voix me faisait l'effet d'une traînée noire sur un col propre. J'ai levé les yeux.

La femme était penchée à une fenêtre du deuxième étage de l'aile de l'hôpital la plus proche de moi. Elle avait des cheveux

raides et mouillés et des yeux chassieux, mais ses dents étaient magnifiques. Elle était nue, en tout cas jusqu'à la ceinture. Elle appelait « Monsieur ! » et c'était à moi qu'elle s'adressait.

Alors j'ai eu peur. Je suis remonté dans la voiture et j'ai claqué la portière.

— « Monsieur ! Monsieur ! Monsieur ! »

C'était des syllabes qui ne voulaient rien dire : un « mon » et « sieur » qui rendaient un son âpre et grinçant. Je me suis mis les deux mains sur les oreilles, mais les sons avaient déjà pénétré dans ma tête et mes mains ne servaient à rien d'autre qu'à les y enfermer. Je crois bien que je me suis mis à sangloter. J'ai sauté de la voiture en criant : « Quoi ? Quoi ? »

La femme a gémi : « Il faut que je sorte d'ici ! »

Je me suis demandé pourquoi c'était à moi qu'elle le disait, et ce que je pouvais y faire. Je savais bien qu'il y avait des fous, mais je n'en avais encore jamais vu. Dans l'ensemble, les grandes personnes étaient plutôt sensées : il n'y avait que les gosses pour faire des choses bizarres, sans queue ni tête. Je n'avais que quatorze ans.

— « Monsieur, » a repris la femme, « allez à... Voyons... Laissez-moi réfléchir. Là où j'habite... Là où j'habite... »

Je lui ai demandé : « Et où habitez-vous ? »

— « A Homeland, » a-t-elle répondu en laissant tomber son front sur l'appui de la fenêtre, lentement, comme si un poids très lourd s'était abattu sur ses épaules. Je ne voyais que le dessus de sa tête, avec quelques cheveux mouillés qui se dressaient comme des plumes, et le bout de son coude. Homeland était un nouveau quartier résidentiel.

J'ai demandé encore : « Où ça, dans Homeland ? » C'était une question qui me semblait importante. Pour moi, je veux dire, autant que pour elle.

Elle a marmonné : « Deux mille... Attendez que j'essaye de me rappeler... » et puis sa voix s'est perdue dans le lointain. Tout à coup, elle s'est redressée, elle a regardé derrière elle dans la chambre comme s'il venait de s'y passer quelque chose. Alors elle s'est penchée de nouveau, encore plus, et elle a crié : « Deux mille soixante-cinq. Vous entendez ? Deux mille soixante-cinq. C'est bien ça. »

A ce moment-là, j'ai entendu appeler : « Ron ! Ronnie ! »

C'était papa qui descendait l'allée. Il me regardait et il regardait la femme.

La femme a répété : « C'est bien ça. » J'ai vu du blanc voltiger derrière elle. Ensuite, elle a mis un pied sur l'appui de la fenêtre et elle a sauté dans ma direction. J'ai fermé les yeux. J'ai entendu son corps heurter le trottoir. Quand j'ai rouvert les yeux, ils étaient toujours levés vers la fenêtre. J'ai vu une infirmière en blouse blanche amidonnée. Elle avait mis tous ses doigts dans sa bouche et elle ouvrait des yeux ronds et inexpressifs comme ceux d'une truite. Moi, j'ai baissé les miens. J'ai senti la main de papa sur mon bras. Il a appelé encore une fois : « Ronnie ! »

J'ai regardé à mes pieds. Il y avait du sang — un peu seulement — sur le revers de mon pantalon. Il n'y avait rien d'autre.

J'ai dit : « Papa... »

Papa regardait par terre, de tous les côtés. Il a levé les yeux vers la fenêtre et vers l'infirmière. L'infirmière a regardé papa et m'a regardé, et puis elle a mis ses mains sur le rebord et elle s'est penchée pour regarder en tous sens en bas. Le soleil l'éclairait et je voyais ses doigts mouillés d'avoir été dans sa bouche. Papa m'a regardé, puis il a regardé de nouveau l'infirmière, et je l'ai entendu pousser un gros soupir, comme s'il avait oublié de respirer pendant un moment et venait seulement de s'en rendre compte. L'infirmière s'est redressée, elle a mis ses mains sur ses yeux et elle est rentrée dans la chambre.

Papa et moi, on s'est regardés. Il a commencé : « Ronnie, qu'est-ce... ? » et puis il s'est interrompu et il a passé la langue sur ses lèvres. Je n'étais pas aussi grand que mon père qui, pourtant, n'était pas très grand non plus. Il avait des cheveux fins, raides mais dociles, des yeux bleus, un grand nez et une bouche à l'expression douce. C'était un homme aimable, large d'épaules et qui avait les pieds sur terre. Je lui ai demandé : « Comment va maman ? »

Papa a fait un geste vers le sol, là où il aurait dû y avoir quelque chose. Et puis il m'a regardé et il a dit : « Nous ferions mieux de nous en aller, Ron. »

Je suis monté en voiture. Il a fait le tour, s'est installé sur le siège, a mis le moteur en marche ; et puis il est resté assis, les mains sur le volant, à regarder par la vitre arrière l'endroit où nous nous étions tenus. Il n'y avait toujours rien par terre. L'écureuil roux, dont une des joues était maintenant gonflée,

sautillait dans l'allée. J'ai demandé encore une fois comment allait maman.

Papa m'a répondu : « Très bien. Tout à fait bien. Elle va bientôt sortir. Et la petite se porte très bien aussi. » Il a regardé attentivement s'il ne venait pas de voitures, et puis il a démarré en ajoutant : « Elle se porte comme un charme. »

J'ai regardé en arrière. L'écureuil sautait, se baissait, s'arrêtait pour se percher sur quelque chose. Il se perchait sur quelque chose qui devait se trouver à une trentaine de centimètres du sol, mais qu'on ne pouvait pas voir. Il a levé les pattes ; il y a craché la noisette qui lui gonflait la joue, puis il a fait remonter le long de son dos sa queue au bout recourbé comme une feuille de fougère et il s'est mis à grignoter. Ensuite, je n'ai plus rien vu.

Au bout de quelque temps, papa m'a demandé : « Qu'est-ce qui s'est passé là-bas, juste au moment où j'arrivais ? »

— « Ce qui s'est passé ? » ai-je répondu. « Mais rien. Il y avait un écureuil. »

— « Je veux dire... euh... à la fenêtre. »

— « Oh ! J'ai vu une infirmière. »

— « Oui, une infirmière. » Papa a réfléchi pendant une minute et puis il a demandé : « Rien d'autre ? »

— « Non. Comment appellerez-vous le bébé ? »

Il m'a regardé d'un drôle d'air, et il a fallu que je lui pose la question encore une fois avant qu'il réponde, d'un air distrait :

— « Je ne sais pas encore. Tu as une idée ? »

— « Non, papa. »

Nous avons roulé pendant un bon moment sans rien dire. De temps en temps, papa fronçait un peu les sourcils, comme il le faisait quand il réfléchissait à quelque chose — que ce soit à la définition d'une charade, à sa déclaration d'impôts ou à la solution d'un de mes problèmes d'algèbre.

Je lui ai demandé : « Tu connais bien Homeland, n'est-ce pas, papa ? »

— « Bien sûr, » a-t-il répondu. « C'est la société à laquelle j'appartiens qui a vendu la plupart des terrains... Pourquoi ? »

— « Est-ce qu'il existe là-bas une rue ou une avenue Homeland? »

— « Pas une seule. Les voies qui partent du nord et du sud sont des rues et portent des noms d'arbres. Celles qui partent de l'est et de l'ouest sont des avenues et portent des noms de

fleurs. Toutes se suivent par ordre alphabétique. Pourquoi me poses-tu cette question ? »

— « Je me demandais simplement... Est-ce qu'il y a un numéro de rue aussi élevé que le deux mille soixante-cinq ? »

— « Pas encore ; mais j'espère qu'il y en aura un, par la suite... à moins qu'il ne s'agisse d'un numéro de téléphone. Mais pourquoi me demandes-tu ça, Ronnie ? Qu'est-ce que c'est que ce numéro ? »

— « Je ne sais pas. C'est un numéro qui m'est venu en tête. Je me demandais, voilà tout... Où est-ce qu'on va dîner ? »

Nous sommes allés à l'Oiseau Bleu.

Je suppose que je savais, dès ce moment-là, ce qui s'était passé en moi quand la femme avait sauté ; mais je n'y pensais pas... pas plus qu'un rouquin ne se dit : « J'ai les cheveux roux » ou un chauffeur de taxi : « Je conduis un taxi ». Je le savais, un point c'est tout. Et je savais aussi quel était le *but* de tout cela, mais je n'y pensais pas non plus... pas plus qu'un homme ne pense à son bureau quand il se met en route, le matin, pour aller travailler.

2

BENTON DANIELS

Ronnie n'est pas un garçon différent des autres. Oh ! il est peut-être un peu plus calme que la plupart d'entre eux, mais il en faut pour tous les goûts... Il travaille bien en classe : sans être brillant, il se situe dans une bonne moyenne. Il est bon en musique, en anglais, en histoire ; faible en mathématiques, moins bon en sciences qu'il ne pourrait l'être s'il voulait bien s'en donner la peine.

Ce jour-là, pourtant, quand nous avons quitté l'hôpital, il se passait quelque chose de bizarre. Je ne comprenais pas de quoi il s'agissait et je dois reconnaître que je ne le comprends toujours pas. Il m'arrive de me dire que ce n'était peut-être pas chez Ronnie, mais chez moi, que quelque chose allait de travers... Je vais essayer de récapituler les faits dans mon esprit, depuis le début.

Je venais de voir Clee et le bébé. Clee paraissait un peu fati-

guée, mais elle avait de belles couleurs. Le bébé ressemblait à tous les bébés du monde... c'est-à-dire à un petit vieux tout ridé ! Mais j'ai dit à Clee que c'était une jolie petite fille et tout le portrait de sa maman — ce qui, naturellement, sera sans doute le cas quand elle aura pris un peu de poids.

Je descendais l'allée partant de l'entrée principale pour me rendre à l'endroit où était garée la voiture et où m'attendait Ronnie. Je l'ai vu en approchant de l'aile nord de l'hôpital. Il était debout, un pied sur le marchepied de la voiture, et il semblait parler à quelqu'un qui se tenait à une fenêtre du deuxième étage. Je l'ai appelé, mais il n'a pas entendu. Ou bien il n'a pas fait attention. J'ai levé les yeux et j'ai vu la personne qui était à la fenêtre. C'était une femme au visage de folle. Je me rappelle avoir remarqué ses dents très blanches, très régulières, et ses cheveux ébouriffés. Je crois bien qu'elle ne portait pas de vêtements. J'ai d'abord été choqué, puis furieux. Je me suis dit : « Voilà une pauvre malade qui a perdu l'esprit et qui risque de marquer Ronnie pour la vie en se montrant à lui dans cette tenue et en lui racontant... Dieu sait quoi ! »

J'ai couru vers mon fils, et, juste au moment où je m'approchais de lui, la femme a sauté par la fenêtre. Je crois que quelqu'un était entré dans la chambre derrière elle.

Et voici le plus étrange. J'ai distinctement entendu le corps de cette femme heurter le sol. Cela a fait un bruit terrible. Et je me rappelle avoir éprouvé une nausée juste à ce moment-là. Mais, pour une raison ou une autre, j'étais certain alors, et je suis certain maintenant, que cela n'avait aucun rapport avec ce que j'avais vu. On ne ressent ce genre de nausée qu'après avoir subi un choc — et non pas avant, ou pendant. Je ne sais même pas pourquoi je pense à cela : c'est simplement quelque chose dont je suis sûr, voilà tout.

J'ai donc entendu son corps heurter le sol. Je ne sais pas si je l'ai suivi des yeux ou non. Je n'aurais d'ailleurs guère eu le temps de le faire, car la femme n'est tombée que d'une hauteur de sept ou huit mètres, pas davantage. J'ai entendu le bruit et, quand j'ai regardé par terre... *Il n'y avait rien !*

Je ne sais pas ce que j'ai pensé alors. Je me demande si un homme est capable de *penser* quoi que ce soit en un moment comme celui-là. Je sais que j'ai regardé de tous côtés, à la recherche d'un trou dans le sol, ou d'un camouflage, ou encore d'un drap qui aurait pu recouvrir le corps, car il me semblait trop

difficile d'admettre qu'il ait disparu. On dit qu'un chien ne fait pas attention à sa propre image reflétée dans un miroir, parce qu'il ne la sent pas et qu'il se laisse guider par son flair et non par ses yeux. Mais je suppose que les êtres humains sont différents. Si votre cerveau vous dit une chose et vos yeux une autre, vous ne savez plus que croire. De nouveau, j'ai levé les yeux vers la fenêtre en me disant que je m'étais peut-être trompé et que la femme était toujours là. Mais elle avait bel et bien disparu. A sa place, il y avait une infirmière qui regardait par terre d'un air terrifié.

Je me suis tourné vers Ronnie, m'apprêtant à lui demander ce qui s'était passé. Mais je me suis arrêté court en voyant l'expression de son visage. Il n'avait l'air ni bouleversé, ni surpris, ni rien de tout cela, mais simplement détendu. Il m'a demandé comment allait sa mère.

J'ai répondu qu'elle se portait très bien. De nouveau, j'ai regardé son visage, surpris de n'y rien lire après l'horrible chose qui venait de se produire. Ce n'est pas que ce visage était dénué d'expression, non, pas du tout. Mais, en le voyant, on aurait dit que rien ne s'était passé, ou que ce qui avait eu lieu s'était effacé aussitôt de la mémoire de Ronnie. Je me suis dit, sur le moment, que c'était une bénédiction pour lui et, après un dernier coup d'œil vers la fenêtre — l'infirmière était partie — je suis monté en voiture. Ronnie s'est assis à côté de moi. Avant de démarrer, j'ai regardé en arrière, dans l'allée. Il n'y avait rien.

L'idée m'est alors venue que j'avais peut-être été victime d'une hallucination. Si c'était le cas, il était naturel de m'inquiéter. Sinon, qu'était-il arrivé à Ronnie ?

Enfin j'ai mis la voiture en marche. Ronnie parlait à bâtons rompus. Je l'ai interrogé, très discrètement, sur ce qui s'était passé, mais il semblait vraiment n'en rien savoir. J'ai donc décidé de laisser les choses suivre leur cours, du moins pour le moment...

Nous avons dîné rapidement à l'Oiseau Bleu. Je crains de ne pas avoir été un compagnon bien agréable pour le pauvre gosse, parce que je continuais à ruminer cette histoire dans ma tête. Ensuite, nous sommes allés au cinéma, mais je ne crois pas avoir rien vu ni entendu de ce qui se passait sur l'écran. Après avoir acheté le journal du soir, nous sommes rentrés à la mai-

son. Ronnie est allé se coucher pendant que je lisais le journal.

En bas de la troisième page, j'ai trouvé ce fait divers :

UNE FEMME SE TUE EN SE JETANT PAR UNE FENETRE DE L'HOPITAL

Mrs. Helmuth Stoye, de Homeland, a été découverte hier après-midi sous la fenêtre de la chambre qu'elle occupait à l'hôpital de Carstaire. Le Dr. R.B. Knapp, médecin-chef de l'hôpital, a fait à la presse une déclaration dans laquelle il disculpe l'hôpital et son personnel de toute accusation de négligence. Une infirmière, dont le nom n'a pas été révélé, venait d'entrer dans la chambre de Mrs. Stoye au moment où la malheureuse s'est jetée par la fenêtre. « Aucune intervention n'était possible, » a affirmé le Dr. Knapp, « car le fait s'est produit trop soudainement. »

Le Dr. Knapp a ajouté que, depuis son entrée à l'hôpital, il y a quatre jours, Mrs. Stoye n'avait donné aucun signe de dépression ni manifesté d'intentions de suicide. La maladie dont elle souffrait n'a pas été mentionnée.

Mrs. Stoye, née Grace Korshak, était l'épouse d'un imprimeur bien connu de la région.

J'ai couru au téléphone et j'ai formé sur le cadran le numéro de l'hôpital. J'ai entendu sonner une fois, deux fois ; mais avant même qu'on ait répondu, j'ai raccroché. Qu'aurais-je pu leur dire ? « J'ai vu Mrs. Stoye sauter » ? Cela les intéresserait, bien sûr, mais après ? « Elle a disparu après avoir heurté le sol » ? J'imagine assez bien ce qu'ils répondraient à cette affirmation... « Mais mon fils l'a vue aussi ! » Alors, la direction de l'hôpital se livrerait à un interrogatoire, convoquerait un ou deux psychiatres... Ronnie serait harcelé de questions, alors que, grâce à Dieu, il avait oublié tout cela... Non, mieux valait laisser les choses suivre leur cours.

Le journal disait que Mrs. Stoye avait été découverte sous sa fenêtre. Quiconque l'avait trouvée là avait bien dû la voir !

Je me suis demandé alors *ce qu'avait vu l'infirmière...*

Je suis allé à la cuisine pour faire chauffer du café. Je l'ai versé dans une tasse, je l'ai sucré, je l'ai remué avec une cuiller et puis je l'ai laissé sur la table sans y toucher. Je suis allé mettre mon chapeau et prendre les clefs de la voiture.

Il fallait absolument que je voie cette infirmière. J'ai d'abord déchiré l'article du journal — car je ne voulais pas qu'il vienne à tomber sous les yeux de Ronnie — et j'ai quitté la maison.

3

LUCILLE HOLDER

En tant qu'infirmière diplômée, j'ai vu dans ma vie pas mal de vilaines choses, mais elles ne m'affectent pas tellement. Ce n'est pas que l'habitude vous endurcisse, mais plutôt qu'elle vous aide à « trouver le truc » pour canaliser vos émotions.

Ce truc, j'ai appris à le trouver dès ma petite enfance. Je vivais alors à Coventry et, bien que le traitement infligé par Hitler à cette ville ne fasse plus partie de l'actualité, son souvenir reste très net dans la mémoire de ceux d'entre nous qui étaient là-bas à cette époque, et nous l'évoquons beaucoup plus souvent que nous ne pourrions le dire.

Pour comprendre cela, il faut avoir éprouvé cette joie sinistre qui vous étreint en constatant que le type qu'on vient de dégager de sous les ruines est un Allemand mort, tant ceux qui vivent encore vous font horreur.

Ainsi... on s'habitue au pire. De plus, on est bien préparé à faire face à un « pire » lorsque celui-ci se présente. Et pourtant — justement, peut-être, parce que j'étais entraînée à me préparer au pire — je ne m'attendais pas du tout à ce qui s'est passé quand Mrs. Stoye s'est jetée par la fenêtre.

A partir de l'instant où j'ai ouvert la porte de sa chambre, il faut distinguer deux choses : l'une, ce que j'ai fait ; l'autre, ce que j'ai ressenti.

Voici ce que j'ai fait :

Je suis entrée dans la chambre en portant une cuvette. Tout paraissait en ordre, sauf, bien entendu, que Mrs. Stoye avait quitté son lit. Cela ne m'a pas surprise car elle avait l'autorisation de se lever. Elle était debout près de la fenêtre. Je pense que j'ai dû jeter un coup d'œil à la chambre avant de la regarder elle-même. Mais, quand j'ai vu le haut de son pyjama posé sur le couvre-pieds, j'ai vivement tourné les yeux de son côté. Elle s'est redressée brusquement en m'entendant entrer, elle a crié quelque chose comme : « C'est bien ça ! » et elle a sauté — plongé, plutôt — dans le vide. Ce n'était pas une chute terrible — à peine huit mètres, me semble-t-il — mais elle est tombée la tête la première, et j'ai compris immédiatement qu'elle n'avait pas la moindre chance de s'en tirer.

Je ne me rappelle pas avoir posé la cuvette, mais, par la suite, je l'ai vue sur le lit. J'ai dû me retourner, la poser là et me précipiter à la fenêtre. J'ai regardé en bas, préparée au pire, comme je l'ai dit.

Mais ce que j'ai vu était bien pire que tout ce que j'aurais pu imaginer. Je veux dire que voir une personne malade est une chose pénible ; quand il s'agit d'un accident, c'est plus pénible encore, et les cas des grands brûlés sont, je crois, les pires de tous. Mais, dans tous ces cas, on sait à quoi s'attendre. Par contre, comment pourrait-on se préparer à quelque chose qui est affreux d'une façon totalement inattendue, totalement impossible ?

Il n'y avait rien par terre. Rien du tout. J'ai vu Mrs. Stoye sauter, j'ai couru à la fenêtre, j'y suis arrivée à peine trois secondes plus tard, et quand j'ai regardé en bas, il n'y avait rien.

Mais je suis en train de décrire ce que j'ai ressenti. Je tiens à raconter d'abord ce que j'ai fait, parce qu'à partir de ce point de mon récit les deux choses sont totalement différentes.

J'ai regardé en bas. Il n'y avait pas de plates-bandes ni de broussailles, rien qui ait pu cacher le corps si celui-ci avait roulé. Mais il y avait deux personnes : un homme trapu et un jeune garçon de quatorze ou quinze ans, debout tout près de l'endroit où Mrs. Stoye était tombée. L'homme semblait chercher quelque chose par terre, comme moi. Je ne me rappelle pas ce que faisait le garçon : il était là, tout simplement. L'homme a levé les yeux vers moi ; il avait l'air effrayé. Il a dit quelques mots au jeune garçon qui lui a répondu très calmement, et ensuite ils se sont dirigés tous les deux vers la route. J'ai regardé par terre encore une fois, mais je n'ai vu toujours aucune trace de Mrs. Stoye. Alors j'ai couru actionner la sonnette et je me suis précipitée dans le couloir. Je devais avoir l'air affolée. Je me suis cognée contre le Dr. Knapp, en manquant le renverser, et je lui ai crié d'une voix haletante que Mrs. Stoye s'était jetée par la fenêtre.

Le Dr. Knapp a été extrêmement chic. Il m'a ramenée dans la chambre et m'a fait asseoir. Puis il est allé regarder par la fenêtre et a grommelé quelque chose. Miss Flaggon est entrée juste à ce moment-là. Je pleurais. Le Dr. Knapp lui a dit de faire venir deux infirmiers avec une civière et les amener dehors, sous cette fenêtre. Sans poser de questions, elle a couru faire ce qu'il lui disait. Quand le Dr. Knapp donne des ordres sur ce ton-là, les gens s'empressent d'obéir. Le Dr. Knapp est sorti aussi, en me criant

de rester où j'étais jusqu'à ce qu'il revienne. Malgré son agitation, il s'est efforcé de me parler d'une voix douce.

Au bout d'un moment, je suis retournée à la fenêtre et j'ai regardé ce qui se passait en dessous. Deux étudiants en médecine, venant de l'aile sud de l'hôpital, traversaient la pelouse à toutes jambes, et les deux infirmiers avec leur civière descendaient l'allée en courant. Le Dr. Knapp, sa trousse à la main, les suivait de près. Le Dr. Carstairs et le Dr. Greenberg étaient déjà sous la fenêtre et écartaient les quelques curieux, surgis on ne sait d'où, qui venaient regarder, comme le font toujours les gens quand il y a eu un accident. Mais le plus important, c'est que je voyais le corps de Mrs. Stoye. Il gisait par terre tout recroquevillé, juste au-dessous de moi, et il ne faisait aucun doute que la pauvre femme s'était brisé la colonne vertébrale et fracturé le crâne. Je suis retournée m'asseoir.

Ensuite, le Dr. Knapp m'a questionnée à fond, mais, je dois le dire, avec beaucoup de bonté. Je ne lui ai pas parlé de l'étrange disparition du corps. Il a dû croire que je pleurais parce que je me sentais responsable de la mort de Mrs. Stoye. Il m'a assurée que mes états de service parlaient en ma faveur et qu'il était parfaitement compréhensible que je me sois trouvée dans l'incapacité d'empêcher Mrs. Stoye d'accomplir son acte. J'ai dû m'effondrer complètement à ce moment-là, car le Dr. Knapp a suggéré que je prenne immédiatement le congé de deux semaines auquel, de toute façon, j'avais droit dans une vingtaine de jours, afin de me reposer et d'oublier tout cela.

— « Sortez tous les soirs avec un beau garçon, » m'a-t-il conseillé en souriant. « Cela vous aidera à vous remettre d'aplomb. »

J'ai pensé à Mervin. Je me suis dit que ce serait bien agréable de l'entendre chaque soir, pendant deux semaines, me dire des choses douces — m'appeler sa puce ou son moucheron ou des noms comme ça, le grand idiot — et de me sentir petite, faible et... protégée, pour changer. Et j'ai répondu : « C'est peut-être ce que je vais faire. »

Puis je suis allée prendre un bain et changer de vêtements. Et, maintenant, je ferais bien de dire ce que j'ai *ressenti* pendant tout ce temps...

J'étais terrifiée quand Mrs. Stoye a sauté. En arrivant à la fenêtre, aussitôt après sa chute, j'étais dans l'état d'agitation que l'on peut imaginer.

Mais, dès l'instant où j'ai regardé par terre, il s'est passé quelque chose que je ne puis décrire. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il y a eu chez moi un changement d'attitude. Cela ne signifie pas grand-chose, n'est-ce pas ? Mais la seule explication que je puisse donner, c'est qu'à partir de ce moment-là je ne me suis plus sentie ni terrifiée, ni bouleversée, ni horrifiée, ni rien de ce genre. Je me rappelle avait porté mes mains à ma bouche, et j'ai dû donner l'image parfaite d'une infirmière terrorisée. En fait, j'étais tout à fait calme. J'avais gardé tout mon sang-froid lorsque j'ai couru sonner et me suis précipitée dans le couloir. Je me suis effondrée, j'ai pleuré, j'ai sangloté. Un flot de larmes a coulé sur mes joues. Mais, pendant tout ce temps, j'étais parfaitement calme.
Je savais que c'était bizarre mais je n'en éprouvais pas de surprise. Je comprenais bien qu'on aurait pu considérer mon attitude comme déloyale, mais je ne sais comment analyser ce que j'éprouvais. Je suis infirmière et, depuis des années, on m'a inculqué un profond sentiment du devoir. Je sentais qu'il était de mon devoir de pleurer, de ne pas parler de la disparition du corps, de prendre immédiatement mes deux semaines de congé et de faire un certain nombre d'autres choses que j'ai faites ou que je dois encore faire.

Tout en prenant mon bain, je réfléchissais. J'étais toujours très calme et je me comportais comme quelqu'un qui a gardé tout son sang-froid. Mais, de toute façon, cela n'avait pas d'importance puisqu'il n'y avait personne pour me voir.

En dehors de moi, deux autres personnes avaient vu Mrs. Stoye sauter par la fenêtre. Je me rendais compte que je devais leur parler. Je ne pensais pas à la disparition du cadavre — pas plus que, lorsqu'on prend un bain, on ne pense à l'eau qui coule dans les tuyaux ni aux appareils qui servent à la chauffer. Cette disparition était un fait qui ne demandait pas à être approfondi. Mais il fallait que je voie l'homme et le jeune garçon. Il était tout aussi inutile de réfléchir à ce que j'aurais à faire après les avoir vus ; cela me semblait parfaitement clair et évident.

Avec un sentiment de soulagement, j'ai rangé mes bas blancs et mes gros souliers d'uniforme, puis j'ai enfilé des sous-vêtements garnis de dentelle et des bas fins. J'ai mis mon chemisier en soie lie-de-vin, ma jupe à godets et les chaussures assorties. J'ai relevé mes cheveux en chignon sur la nuque. J'ai pris de l'argent, mes clefs, mon étui à cigarettes, le couteau, un briquet, ma boîte à poudre. Et me voilà prête.

Pour sortir, je suis passée par les bureaux de l'Administration, en réfléchissant profondément. Un homme vient rendre visite à quelqu'un, à l'hôpital, avec son fils — car c'était probablement son fils — et il laisse celui-ci dehors pendant qu'il entre lui-même. Selon toute probabilité, il allait voir sa femme. Or, il n'aurait laissé le garçon dehors que si la femme était gravement malade, ou si elle venait de subir une opération ou d'accoucher. Nous avons tellement de malades qui entrent et sortent que, bien entendu, je ne peux pas me les rappeler tous. Par contre, je suis presque toujours capable de dire s'il s'agit d'un nouveau malade ou d'un nouveau visiteur. Il est étonnant de constater à quel point l'esprit humain peut enregistrer et trier tout ce qui se passe...

Il y avait donc de grandes chances pour que ces gens — l'homme et le jeune garçon — soient venus rendre visite à une nouvelle patiente, et il paraissait logique de supposer que celle-ci avait été admise à la Maternité.

Il était plus de neuf heures, le soir de la mort de Mrs. Stoye, et tout le personnel avait quitté les bureaux de l'Administration, à l'exception de Miss Kaye, la secrétaire chargée d'enregistrer les entrées de nuit. On ne peut rien trouver à redire à ce qu'une infirmière tienne à vérifier la fiche d'un de ses patients. Aussi, après un petit signe de tête à Miss Kaye, je suis allée consulter le fichier et, dans les admissions des deux jours précédents, j'ai relevé cinq noms. J'ai sorti les cinq cartes du fichier pour y jeter un coup d'œil. Parmi ces cinq femmes qui venaient d'accoucher, deux avaient déjà des enfants : une Mrs. Korff, qui avait trois fils et une fille à la maison, et une Mrs. Daniels, qui avait un fils. J'ai relu sa fiche. Elle portait ces renseignements : *Nombre d'enfants vivant au foyer : un. Age à ce jour : quatorze ans et trois mois. Et, plus bas : Age du père : quarante et un ans.*

A ce qu'il semblait, j'avais mis dans le mille, et je me rappelle m'être sentie excessivement contente de moi, comme si j'avais montré une compétence particulière au cours d'une opération ou réussi un pansement spécialement délicat. J'ai recopié l'adresse de la famille Daniels ; puis j'ai remis soigneusement les fiches à leur place, rempli le formulaire de demande de congé et quitté l'hôpital.

Il était bien tard pour rendre visite à quelqu'un, mais je savais que je devais y aller. La fiche portait un numéro de téléphone, mais je ne l'avais pas noté, car ce que j'avais à faire ne pouvait se régler par téléphone.

J'ai trouvé facilement la maison, qui était pourtant située dans

les faubourgs, à l'autre bout de la ville. Elle était petite, d'aspect confortable et bâtie un peu en retrait de la route. Sur le devant, il y avait une pelouse et un garage. Je suis entrée sous la véranda et j'ai regardé sans vergogne à l'intérieur.

La porte d'entrée, donnant directement sur le salon, était vitrée et munie d'un simple rideau, de sorte que je pouvais voir très distinctement dans la pièce. Celle-ci, lambrissée et pas très grande, comportait une cheminée, de grands fauteuils, un canapé-lit. Dans l'angle gauche, j'apercevais un escalier. Un journal avait été jeté sur l'un des fauteuils, près de la cheminée. Deux des lampes étaient allumées, mais il n'y avait personne dans la pièce.

J'ai sonné, attendu, sonné de nouveau, tout en continuant à regarder à l'intérieur. Bientôt, j'ai perçu un mouvement dans l'escalier : c'était le jeune garçon, maigre, les cheveux dépeignés, qui descendait d'un pas lourd en achevant de nouer la ceinture de sa robe de chambre grenat. Il s'est arrêté un moment et je l'ai entendu appeler : « Papa ! » Puis il s'est penché par-dessus la rampe pour regarder en bas. Il a appelé de nouveau. Il a eu un haussement d'épaules qui s'est transformé en étirement et, avec un bâillement prolongé, il s'est approché de la porte. J'ai caché le couteau dans ma manche.

— « Oh ! » a-t-il fait, avec un sursaut, en ouvrant la porte. Inexplicablement, je me suis sentie prise de nausée. Mais, me ressaisissant, je suis entrée dans la pièce. Le jeune garçon restait debout à me regarder en rougissant un peu : sans doute avait-il honte de ses pieds nus, car il passait son temps à sautiller de l'un sur l'autre en s'efforçant de replier ses doigts pour les dissimuler à ma vue.

J'ai murmuré : « Daniels... »

— « Oui, » a-t-il répondu, « je suis Ronald Daniels. » Il a jeté un rapide coup d'œil derrière lui, dans le salon, en ajoutant : « Papa n'a pas l'air d'être là... Je ne sais pas... Je dormais. »

— « Je suis désolée, » ai-je dit.

— « Bah ! » a-t-il répliqué. « Ça n'a pas d'importance. » C'était un gosse sympathique — pas encore un homme et plus un enfant... de moins en moins enfant, même, au fur et à mesure qu'il se réveillait tout à fait. Il a souri en disant : « Entrez donc et donnez-moi votre manteau. Papa ne devrait pas tarder à rentrer. Il a dû aller acheter des cigarettes ou quelque chose comme ça. » On aurait dit qu'un petit signal s'était déclenché en lui pour lui dire : « N'oublie pas tes bonnes manières ! »

Brusquement, j'ai éprouvé un étrange élan — un désir plein de chaleur et de tendresse — envers ce garçon. C'était une impulsion d'ordre purement sexuel ; mais on aurait dit qu'une partie de mon être appartenait à une partie du sien... à moins que ce ne fût le contraire. Je ne sais pas, et ce que j'ai éprouvé alors ne peut être décrit. En même temps, j'ai senti soudain que tout était pour le mieux et qu'après tout je n'avais pas besoin de voir Mr. Daniels. J'ai compris que cette affaire serait réglée en temps voulu, et pas par moi : il valait mieux — beaucoup mieux — que ce soit le garçon qui s'en charge.

Il a tendu la main pour prendre mon manteau. J'ai constaté une fois encore combien il me plaisait — combien je l'aimais, de cette indéfinissable façon — et j'ai répondu avec un sourire : « Merci beaucoup, mais il faut vraiment que je m'en aille. Je... si votre père... » Je ne trouvais pas mes mots pour lui faire comprendre que les choses étaient différentes maintenant et que, si son père savait que j'étais venue, cela risquerait de tout gâcher. J'ai balbutié encore : « Je veux dire... quand votre père reviendra... »

Il s'est mis à rire, si brusquement que j'en ai sursauté, et il a répondu : « Ne vous en faites pas : je ne lui dirai pas que vous êtes venue. »

J'ai regardé son visage avenant, dont la rondeur faisait un étrange contraste avec la minceur du corps. Quelque chose comme un sens du devoir me conseillait de me taire, mais, sans y prendre garde, j'ai demandé au garçon : « Vous ne savez pas qui je suis, n'est-ce pas ? »

Il a répliqué en secouant la tête : « Non, pas vraiment. Mais ne vous inquiétez pas : je ne dirai rien à papa. »

— « Très bien, » ai-je dit avec un sourire. Et je suis partie.

4

JENNIE BEAUFORT

On ne sait jamais sur qui on va tomber quand on est téléphoniste aux Renseignements. Je veux dire qu'il y a vraiment des gens qui ont le chic pour poser des questions saugrenues. Comme ce type qui a appelé, l'autre jour, pour savoir comment on écrit le mot « conscience ». « Seulement *conscience,* »

a-t-il dit, « je sais écrire *objecteur.* » De ma voix la plus aimable et la plus flûtée, je lui ai répondu : « Je suis désolée, nous n'avons pas ce renseignement ! » et j'ai raccroché, en me disant à part moi : « Quel péquenot ! » (J'ai raconté l'histoire à Mr. Parker — c'est mon chef — et ça l'a bien fait rire. Il a déclaré que c'était un signe des temps.) Il y a aussi un autre zèbre qui voulait savoir si, quand on entend au bout du fil le signal « occupé » mais qu'on reste tout de même en ligne, le signal s'arrête et le téléphone sonne normalement quand la personne à qui on voulait parler a raccroché. J'aurais voulu lui répondre : « Non mais des fois, est-ce que vous me prenez pour Alexander Graham Bell, ou quoi ? » Au lieu de ça, j'ai dit d'un ton suave : « Un moment, je vous prie, monsieur : je vais vous donner le renseignement » (en laissant ma voix en suspens, comme si je posais une question, parce que ça, ça coupe le souffle à l'interlocuteur), et j'ai flanqué un coup de coude à Sue, qui m'a donné la réponse. Elle sait tout, cette Sue !

Ce genre d'histoire n'arrive pas qu'au téléphone, d'ailleurs : c'est tous les jours qu'on rencontre, dans les bureaux ou les couloirs, de drôles de cocos aux cheveux gominés qui demandent à toutes les filles qu'ils rencontrent si elles ne sont pas la téléphoniste vingt-trois, qui a une si jolie voix.

Comme ce gosse qui est venu hier... Oh ! celui-là ne venait pas pour draguer — pas encore : il était trop jeune. Quoique je parie, que, dans cinq ans d'ici, il sera rudement bien, avec son joli visage rond et ses longues jambes. C'est Mr. Parker qui me l'a amené, en me disant que le garçon préparait un exposé sur le téléphone pour son cours d'instruction civique. Il lui a recommandé de ne pas manquer de poser à Miss Beaufort toutes les questions qu'il voudrait et il est parti en se frottant les mains — ce qui est parfaitement compréhensible parce qu'il m'avait donné une bonne opinion de moi-même, qu'il avait fait plaisir au gosse, et que c'était moi qui allais me taper tout le travail, alors que lui s'en attribuerait le mérite. Je ne me sentais d'ailleurs pas particulièrement en forme à ce moment-là : j'avais plutôt l'estomac retourné ; mais ça n'a rien à voir avec l'affaire. J'avais sans doute mal digéré la crème fouettée que j'avais mangée à déjeuner. Je ne devrais pas prendre de crème fouettée après un repas copieux, en tout cas pas les jours où je vais travailler.

Bref, ce gosse était gentil tout plein, avec ses « s'il vous plaît », ses « merci » et ses saluts presque jusqu'à terre. Il m'a posé un tas de questions pas bêtes du tout, mais sans les formuler directement.

Par exemple, il me demandait : « S'il vous plaît, pouvez-vous me dire comment vous faites pour trouver un numéro aussi *vite* ? » Et il écoutait de toutes ses oreilles chacun des mots que je disais, en gribouillant quelque chose sur un carnet. Je lui ai trouvé l'index alphabétique, l'index central et celui par assonances, dans lequel les noms de famille sont classés selon leur prononciation. Il a voulu savoir pourquoi nous refusions de donner l'adresse d'un abonné quand on connaissait son numéro de téléphone, alors que nous acceptions de faire le contraire, et comment nous nous y prenions pour trouver le numéro de téléphone d'après l'adresse. Alors, je lui ai montré l'annuaire des rues et celui dans lequel tous les numéros sont classés par ordre, en face des adresses — c'est celui dont nous nous servons pour repérer d'où vient un appel, quand c'est nécessaire. Ensuite, le gosse m'a demandé à prendre ma place pendant un moment, pour voir s'il avait bien tout compris. Il a même rougi en me demandant ça. Je lui ai répondu que c'était une bonne idée ; je me suis levée et il s'est assis à ma place, les yeux brillants et l'air très sérieux, et il a dit : « Mettons que je sois vous et que quelqu'un veuille connaître le numéro de... euh... de Fred Zimmerman, par exemple, qui habite Bell Hill mais dont il ne connaît pas l'adresse exacte. »

Je lui ai appris à consulter la liste alphabétique, et je lui ai recommandé de ne pas oublier de demander à son interlocuteur à quel Fred Zimmerman il voulait parler, si par hasard il y en avait plus d'un dans l'annuaire. Il m'écoutait très attentivement et très poliment, en continuant à prendre des notes sur son carnet. Enfin, il m'a demandé ce qui se passerait si la police voulait obtenir une adresse à Homeland, par exemple, d'après un numéro — mettons le 2050. Je lui ai alors donné l'annuaire des numéros, et il l'a feuilleté comme un vieil habitué. Ça, on peut dire qu'il pigeait vite ! Il a encore pris des notes sur son carnet et je suis sûre qu'au bout de vingt minutes, pas plus, il aurait été capable de me remplacer sans donner le moindre souci à Mr. Parker — ce qui est plus que ne peuvent en dire pas mal de filles qui travaillent ici depuis des années.

Après avoir tiré de mon pauvre cerveau tous les renseignements qu'il voulait, le gosse s'est levé et, pendant un moment, j'ai cru qu'il allait me baiser la main comme un Français ou un Européen ; mais il s'est contenté de me remercier comme si je lui avais donné les joyaux de la Couronne ou si je lui avais accordé ma

main, et il est sorti pour aller remercier aussi Mr. Parker. Tout ce que je peux dire, c'est que j'aimerais bien qu'un dixième des gens auxquels nous avons affaire aient des manières aussi raffinées.

Si jamais un jour je gagne un concours de colles à la radio ou qu'un de mes oncles meure — un oncle dont je n'aurais jamais entendu parler — et que ça me rapporte quelque chose comme un million de dollars, j'achèterai tout un stock de grosses pendules que je chargerai sur un camion. Je travaillerai encore pendant une semaine, juste le temps de relever les appels de tous les ballots qui téléphonent aux Renseignements pour demander l'heure qu'il est au lieu d'appeler l'horloge parlante. Ensuite, je démissionnerai et, avec mon camion plein, j'irai chez tous ces gens-là et je lancerai une pendule dans la vitre de leur salon.

Peut-être bien qu'il me faudra deux camions.

5

HELMUTH STOYE

GRACE... Grace... *Grace !*

Oh ! mon cher, mon mignon, mon doux petit oiseau à la voix enrouée, mademoiselle Drôles-de-Sourcils, mademoiselle Dents-Blanches ! Toi qui riais de si bon cœur quand je fabriquais pour toi de petits surnoms : mon Récif de Corail, ma Cadence, ma Viole d'Amour... Tu ne riras plus jamais parce que je t'ai tuée.

Oui, je t'ai tuée, je t'ai tuée !

Hier, j'ai arrêté toutes les pendules.

Je ne pouvais plus supporter leur tic-tac : c'était une profanation. Tu étais morte. J'ai fermé tous les volets et je suis resté assis dans l'obscurité, ne pouvant me résoudre à croire que c'était vrai. Comment cela aurait-il pu être vrai ? Tu es *Grace* : tu es la voix qui chantonne dans la cuisine, les pas légers qui accourent dans le vestibule quand je monte les marches du perron. Pendant un moment j'ai cru que tu revenais réellement, que c'était là un fait évident, que d'un instant à l'autre tu allais entrer et me

poser un baiser sur la nuque. Tu sentirais la vanille et les fleurs coupées, tu te moquerais de moi, et ensemble nous ouvririons les volets pour laisser pénétrer la lumière... Et puis Drelin a sonné — tu sais bien, Drelin, l'horloge du grand-père, au carillon profond comme une voix de basse. Alors j'ai compris que c'était vrai, que tu étais morte... C'était vrai...

Je me suis senti furieux de cette profanation, de ce sacrilège — furieux contre cette horloge. Quel droit avait-elle de sonner ? Quel droit avaient ses aiguilles de tourner ? C'était injuste ! Je me suis levé pour l'arrêter. Je crois même que je lui ai parlé... oh ! pas durement, malgré ma colère. J'ai dû simplement lui dire : « Tu ne sais pas, Drelin ? Personne ne te l'a encore dit, n'est-ce pas ? » Je l'ai attrapée par le cou et je l'ai cognée jusqu'à ce que son tic-tac s'arrête. J'ai dit à tous les autres que tu étais morte : à la grosse montre de navigateur, au tic-tac si sonore ; à Dodo, le réveil, et au coucou qui, avec son palais fendu, ne sait rien dire d'autre que « hou-hou ».

Un camion est passé dehors, dans un grand vacarme, et je me rappelle avoir été pris d'un nouvel accès de fureur. Puis j'ai pensé que le conducteur n'avait pas encore été prévenu... Et ensuite l'idée folle m'est venue que la nouvelle se répandrait par ces volets fermés, qu'elle se propagerait comme un nuage s'étale dans le ciel, et que, quand elle parviendrait aux oiseaux, ceux-ci se poseraient sur le sol et y demeureraient immobiles, les yeux éteints ; quand elle parviendrait aux machines, celles-ci ralentiraient leur mouvement puis s'arrêteraient complètement ; quand elle parviendrait aux fleurs, les fleurs se refermeraient pour ne plus former que de minuscules boutons, à l'extrémité de leurs tiges qui ploieraient jusqu'au sol ; quand elle parviendrait aux hommes, ceux-ci interrompraient leur marche ou s'arrêteraient court au milieu d'une phrase, et s'effondreraient sans mouvement. Nul bruit, nul désordre n'accompagnerait cette stase, et seul le silence régnerait dans le monde. Le soleil resterait suspendu à l'horizon, la face voilée d'une brume épaisse, et ce serait l'obscurité éternelle. Mais ce ne serait pas pour te rendre hommage que toutes ces choses se produiraient : elles ne seraient pas une manifestation de douleur... car la douleur, Dieu m'en est témoin, est une émotion trop vive...

Je me faisais ces réflexions hier, et j'étais en colère. Je ne suis plus en colère, aujourd'hui. Hier, c'était mieux : je préférais cette

immobilité, cette inutilité, puis cette vaine fureur qui m'avait fait arpenter de long en large des pièces encore toutes pleines de ta présence mais où ne résonnait plus l'écho de tes pas... La nuit est tombée, vois-tu ; et puis, plus tard, une lueur a filtré sous les volets clos. Sous mes paupières alourdies par la veille, j'ai jeté un coup d'œil dehors, et j'ai vu un homme qui marchait tranquillement, les mains dans les poches, en sifflant. Après cela, je n'ai plus éprouvé de colère, ni contre cet homme ni contre le jour qui se levait. Seule une cruelle certitude s'est imposée à moi — une certitude plus pénible que celle du néant ou de la mort — la certitude que rien ne s'arrête jamais, que le monde doit continuer à tourner.

Mieux valait être en colère ou me laisser aller à de vaines méditations ! Maintenant, je ne suis plus en colère, et je n'ai plus d'autre ressource que celle de réfléchir utilement. J'ai vécu une vie utile, entièrement construite sur d'utiles réflexions, et si je n'avais pas tant pensé, tant réfléchi, Grace serait ici avec moi en ce moment : sa voix pareille à une douce brise printanière résonnerait encore à mes oreilles, et peut-être ses lèvres effleureraient-elles ma nuque de leur caresse légère... C'est ma soif de réflexion et de savoir qui l'a tuée.

L'accident s'est produit il y a deux ans — presque deux ans, du moins. Nous revenions de Springfield d'une seule traite et nous étions très fatigués. Grace, Mr. Share et moi étions tassés sur le siège avant de la voiture. Mr. Share était un personnage que Grace avait inventé avant même que nous soyons mariés. C'était un grand et corpulent homme invisible qui s'asseyait toujours sur la partie droite du siège et regardait constamment par la vitre, de sorte qu'il ne nous voyait jamais. Mais, comme il était très gros, Grace devait se serrer tout contre moi pour lui faire place.

Il y avait un camion chargé de pieux qui roulait à vive allure devant nous et, à l'arrière de ce camion, se trouvait un vieillard d'aspect encore alerte — à moins que ce ne fût un jeune homme prématurément vieilli : c'était difficile à déterminer — portant une salopette bleue et une chemise rouge. Une écharpe jaune était nouée autour de sa taille, et ce simple morceau d'étoffe faisait toute la différence entre des « vêtements » et un « costume ».

Derrière lui, solidement arrimé tout contre la cabine du chauffeur, il y avait un gros colis de toile d'emballage qui aurait pu constituer pour lui un siège confortable, à l'abri du vent. Mais sans doute l'homme préférait-il se griser de grand air et défier les lois de l'équilibre. Il se tenait debout sur le plancher mouvant, les bras écartés du corps, les genoux légèrement pliés, et semblait considérer le camion comme une bête fougueuse qu'il aurait montée. A chaque embardée du camion, à chaque cahot de la route, il se laissait aller, pour se redresser ensuite en même temps que le véhicule, réussissant à conserver son équilibre avec une étonnante aisance.

Je crois que Grace somnolait quand mon éclat de rire amusé devant le spectacle qui se déroulait à nos yeux, sur cette scène improvisée, la tira de son assoupissement. Elle joignit son rire au mien — simplement pour le plaisir de rire, car elle n'avait pas encore regardé à travers le pare-brise — et m'embrassa sur la joue.

L'homme qui était dans le camion vit cette explosion de gaieté et se mit à rire avec nous. « Il est de *notre* race ! » s'écria Grace. « Oui, » répliquai-je, « c'est un joyeux drille ! » Et nous partîmes d'un nouvel éclat de rire.

L'homme enleva de sa tête un imaginaire chapeau à plume et fit le geste d'en balayer le sol comme pour saluer respectueusement Grace. Celle-ci lui adressa un gracieux signe de tête et esquissa un mouvement de côté qui symbolisait une révérence.

Puis l'homme tendit le coude, et toute son attitude, de même que le coup d'œil tendre qu'il jeta par-dessus son épaule, laissèrent entendre qu'il venait d'offrir son bras à une dame. Cette dame, c'était Grace qui, bien entendu, devait être charmée d'accepter son invitation... Battant des mains et poussant de petits cris de joie, ma femme regarda son double imaginaire évoluer devant nous au bras de son courtois cavalier.

Avec une élégante dignité, l'homme s'avança jusqu'au milieu du camion puis s'inclina de nouveau, et nous eûmes un instant l'illusion d'entendre la musique du menuet qui commençait. Cette pantomime était vraiment merveilleuse à observer ; l'homme connaissait à la perfection les pas de la danse ancienne et les exécutait sans se soucier des mouvements du camion. Dans sa mimique n'entrait nulle dérision, mais le simple désir de faire partager un enchantement. Il s'inclinait, prenait la main de sa cava-

lière et lui souriait en la regardant dans les yeux avant de la faire pirouetter derrière lui. Ensuite, il retournait à sa place pour attendre son tour, en marquant la mesure d'un léger hochement de tête, puis, son tour venu, s'avançait d'un pas gracieux au-devant de sa danseuse, en souriant de nouveau.

Je ne sais pas ce qui me fit lever les yeux. Nous approchions du viaduc de l'autoroute, sous lequel le camion qui nous précédait s'apprêtait à passer. Sa grande arche s'élevait très haut au-dessus de nos têtes et, tandis que j'en suivais des yeux la courbe, trois des poteaux qui marquaient les limites de la route surélevée s'abattirent tandis qu'apparaissait entre eux l'avant d'un gros camion. Celui-ci dérapa, se redressa, dérapa de nouveau, pour s'immobiliser enfin dans une position précaire. La remorque qu'il tirait était chargée de longrines d'acier dont l'une, passant par-dessus l'avant incliné du camion, fut projetée comme une lance dans notre direction.

Sur le camion qui nous précédait, le cavalier de Grace avait interrompu sa danse et, tourné vers nous, il s'inclinait très bas en souriant. La longrine vint le frapper sur la nuque. Elle n'arracha pas la tête ; elle la réduisit en bouillie. Le corps s'écroula et demeura immobile, comme du papier mouillé collé sur du verre. Défonçant la porte rabattante du camion, la longrine bascula vers la droite, me contraignant à faire une dangereuse embardée pour l'éviter. Fort heureusement, aucune voiture n'arrivait en sens inverse.

Il s'ensuivit naturellement un long échange d'explications confuses et horrifiées entre les deux conducteurs, après que celui du camion qui transportait les longrines, accouru en toute hâte, eut été pris de nausée au spectacle de l'accident. Puis une ambulance arriva pour emporter le corps, un groupe de curieux se forma, d'interminables palabres s'engagèrent... mais tout cela n'a guère d'importance. Personne ne sut jamais qui était le mort : celui-ci n'avait ni bagages ni papiers d'identité ; il faisait de l'auto-stop et on trouva dans sa poche une somme d'environ quatre-vingt-dix dollars. Il pouvait s'agir de n'importe qui — d'un acteur en tournée, peut-être, ou encore d'un écrivain désireux de connaître par lui-même les vacances qu'il s'apprêtait à faire vivre à l'un de ses personnages. Je ne crois pas que cela ait beaucoup d'importance non plus. Ce qui en a, par contre, c'est que le malheureux trouva la mort au moment où Grace était en intime communion avec lui et où son esprit était largement ouvert à la fantaisie qu'il dé-

ployait. Le mien l'est aussi, en général ; mais, au moment précis où j'avais vu le camion s'écraser contre le poteau et la longrine se précipiter vers nous, j'étais parfaitement éveillé et sur mes gardes. C'est là, je crois, un fait qui a un rapport étroit avec ce qui s'est passé par la suite... avec Grace... avec sa... sa...

Il n'y a pas de mot pour exprimer cela. Tout ce que je peux dire, c'est que, depuis lors, nous ne fûmes plus jamais seuls ensemble, Grace et moi, jusqu'au jour où elle mourut. Car Grace est morte... morte...

Grace !

J'en reviens maintenant à mes maudites réflexions supposées être utiles.

Naturellement, Grace fut très secouée par cet accident et, au cours des semaines qui suivirent, je fis de mon mieux pour essayer de comprendre de quelle manière cela l'avait affectée. (C'est ce que j'entends par « réfléchir utilement » : s'efforcer de comprendre, de pénétrer les pensées, de découvrir la faille ; entrevoir, flairer le danger et tenter de l'étaler au grand jour.) Je conseillais à ma femme le repos, les robes nouvelles, les frictions à l'alcool, le théâtre, la musique — la musique surtout, car elle était capable de s'y absorber, de s'y engloutir, en l'accompagnant parfois de sa voix enrouée, ou d'autres fois en se laissant bercer par elle.

Mais la patience a ses limites. Au bout de deux mois, connaissant Grace comme je la connaissais, je compris qu'il y avait là plus qu'un simple choc. Si je l'avais connue moins bien — ou simplement si je l'avais moins aimée — je n'y aurais pas attaché d'importance.

Cela commença par de petits faits assez vagues, mais insolites chez quelqu'un d'aussi vibrant que Grace. Parfois, lorsqu'elle écoutait de la musique, le visage crispé par l'effort d'attention, je devais répéter deux fois ce que j'avais à lui dire avant qu'elle m'entendît. Un jour, en rentrant, je constatai que le repas n'était pas prêt et le lit pas encore fait. C'était là de petites choses sans importance : je ne suis ni un tyran ni un homme maniaque. Mais, après avoir appelé Grace à plusieurs reprises, je fus surpris de la trouver assise dans l'obscurité, sur le lit de la chambre d'amis où j'étais entré par hasard, inquiet à la pensée que ma femme pût être absente puisqu'elle n'avait pas répondu à mes appels. Je don-

nai de la lumière en entrant, mais tout d'abord Grace ne parut pas remarquer le brusque éclat des lampes. Elle regardait fixement le mur et son visage était empreint d'une paix profonde. Elle était parfaitement éveillée — du moins ses yeux l'étaient. J'appelai : « Grace ! »

— « Bonjour, chéri, » répondit-elle tranquillement. Elle se tourna nonchalamment vers moi et sourit — oh ! l'éclat de ses dents admirables ! — mais son sourire ne m'était qu'en partie destiné : le reste s'adressait à son être intérieur, à ces choses indéfinissables qui étaient en elle.

Etonné, je m'assis à son côté et lui pris la main en balbutiant : « Grace ! Qu'y a-t-il ? Pourquoi ne m'as-tu pas répondu tout à l'heure ? Le lit n'est pas... Es-tu sortie ? Que s'est-il passé ? Laisse-moi voir si tu n'as pas de fièvre. »

Son regard était attentif, oui, mais non pas à moi ni au moment présent. Il s'ouvrait sur quelque chose qui se trouvait *ailleurs*... Tandis que je lui tâtais le front et les joues, je pus voir l'attention contenue dans ce regard vif et ardent se détourner de ces choses indéfinissables pour se porter sur moi. On aurait dit que les yeux de Grace regardaient une image s'effacer d'un écran au moment où une autre y apparaissait, et que cette seconde image devenait peu à peu celle d'Helmuth Stoye assis à côté d'elle, lui tenant la main, passant les doigts sur son front et ses joues... L'image dut bientôt devenir tout à fait nette, car Grace s'écria : « Chéri ! Te voilà ! Mais qu'est-ce qui te ramène si tôt à la maison ? Des vacances ? Une grève ?... Tu n'es pas malade, au moins ? »

— « Il est plus de sept heures, ma chérie, » répondis-je.

— « Pas possible ! » Elle se leva et arrangea ses cheveux devant la glace. Elle avait un visage large dont la beauté n'avait rien à voir avec celle de ces poupées fardées représentées sur les réclames. Son front était haut, ses pommettes saillantes, son menton nettement tracé. Ses épaules très larges lui donnaient un port majestueux et ses seins étaient hauts, écartés et fermes. De son torse plat et musclé, de ses bras et de ses jambes robustes, se dégageait une impression de force, et en même temps elle était féminine des pieds à la tête.

« Je ne me doutais pas qu'il était si tard ! » reprit-elle. « Oh ! je suis désolée, je t'assure. Pauvre chéri ! Tu n'as pas encore dîné ! Tiens, viens m'aider ! » Et elle s'élança hors de la pièce, me laissant interloqué. Je lui criai : « Grace ! Attends ! Dis-moi d'abord ce qui se passe... »

Quand je la rejoignis à la cuisine, elle s'employait, avec beaucoup d'adresse et d'efficacité, à improviser un repas. A mes questions, elle répondit simplement : « Hel, mon chou, veux-tu m'ouvrir cette boîte, s'il te plaît ? » Ou bien : « Je ne sais pas, chéri, mais nous aurons tout le temps d'y penser après le dîner. Pour l'instant, regarde donc s'il y a des chips dans le réfrigérateur. »

Plus tard, elle se rappela qu'on donnait *La Perle* au cinéma Ascot, que nous avions manqué ce film la première fois qu'il était passé en ville et que c'était le dernier soir... Nous allâmes donc le voir. C'était un très bon film et nous ne parlâmes de rien d'autre pendant le reste de la soirée.

J'aurais sans doute pu oublier cet incident, comme bien d'autres... Comme ce jour où Grace fouettait de la crème, tout en s'absorbant si profondément dans sa contemplation intérieure que la crème avait tourné en beurre parce qu'elle l'avait battue trop longtemps... Ou comme ces étranges et soudaines envies qu'elle éprouvait, sans raison apparente, de faire des choses qui ne l'avaient jamais intéressée auparavant : de se perdre dans la nature, de nager sous l'eau pendant de longues et effrayantes minutes, d'écouter toujours des musiques nouvelles : musique atonale pour quatuors à cordes, arrangements pour percussion seule ou musique orientale. Et cet engouement dont elle s'était éprise pour les mets étrangers : anguille fumée, moo goo gai pan, curry de saumon accompagné de riz vert, paella, canolas, côtes de porc à la sauce piquante. Tous ces plats, Grace les préparait elle-même, et fort bien.

Mais, pas plus en ce qui concerne la nourriture que la musique, il n'y avait chez Grace de changement fondamental. C'étaient là de simples acquisitions nouvelles. A côté des plats exotiques dont je viens de parler, ma femme continuait à nous servir ceux qu'elle confectionnait autrefois : gigot d'agneau au gingembre, courgettes farcies aux oignons, crêpes Suzette... Elle était toujours en admiration devant la structure musicale de la *Passacaille et Fugue* de Bach. Sa passion nouvelle pour la nage sous l'eau ne l'empêchait pas de continuer à apprécier la brasse classique. Ses manquements à l'efficacité dans l'accomplissement de ses tâches domestiques — je pense par exemple à l'incident de la crème fouettée — étaient rares et de courte durée. Certes, il lui arrivait parfois d'oublier un rendez-vous, une invitation, une tâche à remplir, ou bien l'heure elle-même. Mais, n'eût été mon vaniteux besoin de la comprendre

à tout prix, j'aurais pu, en toute justice, attribuer cela à l'étourderie ou à un désir de tranquillité et de solitude.

Ainsi donc, Grace possédait tout ce qu'elle possédait autrefois, et davantage encore. Elle était, elle faisait, tout ce qu'elle avait toujours été, tout ce qu'elle avait toujours fait, et plus encore. Alors, pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui me troublait, m'inquiétait, m'effrayait de la sorte ?

Je le sais maintenant : c'était la jalousie — une des formes de la jalousie.

L'idée qu'il pût y avoir un autre homme ne m'effleurait pas. Ce genre de soupçon naît de l'insécurité, de la conscience qu'a un homme de ses défauts, et de sa conviction intime qu'un autre — n'importe quel autre — pourrait mieux que lui satisfaire les besoins et les aspirations de sa femme. De plus, pour que l'autre homme réussisse auprès d'elle, il faut que la femme admette de son plein gré cette situation. Or, Grace en était incapable. Si, par extraordinaire, elle s'était trouvée confrontée à une telle situation, elle m'aurait délibérément écarté pour se donner entièrement à l'autre. La soupçonner de duplicité aurait été de ma part une injustice, une faiblesse et un manque de psychologie.

Non : mon inquiétude, ma frayeur, venaient du fait que Grace et moi avions toujours tout partagé. Notre mariage avait été un enchantement grâce à cette communion en laquelle nous étions constamment l'un avec l'autre. C'était cette harmonieuse entente qui nous faisait admirer ensemble une belle chose ou échanger un coup d'œil complice sans que nous eussions besoin de parler, tant chacun de nous connaissait bien les plaisirs de l'autre, leurs causes et leurs manifestations. L'enchantement venait, non pas des plaisirs eux-mêmes, mais du fait de les partager.

Qu'on veuille bien me permettre une comparaison, aussi piètre soit-elle. Prenons le cas d'un jeune homme qui partage une chambre avec un ami très cher. Ensemble ils ont décoré la pièce : les peintures, l'éclairage, les étagères, les rideaux sont une heureuse combinaison de leurs goûts respectifs. Tous deux aiment leur jolie chambre et en sont fiers... Or, voici qu'un jour, en rentrant, l'un d'eux trouve dans la chambre un appareil de télévision : c'est son compagnon qui l'a acheté pour lui en faire la surprise. Il est surpris, en effet, heureux aussi, et il goûte les plaisirs nouveaux que lui procure ce conquérant de l'espace et du temps. Mais, peu à peu, un sentiment déplaisant et insidieux envahit son âme : l'appareil

est gros, il tient beaucoup de place dans la chambre... tant de place que les autres objets en semblent diminués. Et puis, il appartient à *l'autre,* dont la volonté se manifeste implicitement dans le choix des programmes. Et où sont donc les parties d'échecs, les chansons populaires accompagnées à la guitare, les disques qu'on ne se lassait pas d'écouter ? Ils sont là, naturellement, à portée de la main à tout moment : personne ne les a pris. Mais à présent la chambre n'est plus la même. Ses occupants peuvent continuer à y vivre heureux, et seul un esprit mesquin pourrait s'irriter de cette nouvelle acquisition mise en commun. Mais le fait que cette acquisition n'ait pas été décidée d'un commun accord par les deux amis, que ceux-ci ne se soient pas entendus à l'avance sur ce point — même s'il n'y avait pas là matière à mésentente — ce simple fait suffit à transformer la chambre et tout ce qu'elle contient, ses couleurs, ses occupants, son intimité...

Ainsi en était-il de mon union avec Grace. Quelque chose s'était produit en elle qui nous enrichissait tous les deux... Mais je n'étais pas à l'origine de cet enrichissement, je n'y avais pas part et — maudit soit mon égoïsme ! — je ne pouvais le supporter. Ne partageant pas cet enrichissement, je voulais l'en priver.

C'est pourquoi j'ai cherché, fureté, fouillé dans son âme... et, maintenant, *Grace est morte* !

Toi, mon Pétale de Rose, ma Langue-Douce, Mademoiselle Epaules-Carrées, ma Sécheuse de Larmes, ma Bouche Maternelle... Un jour, tu m'as demandé : « Helmuth chéri, sais-tu comment je te tiens ? » J'ai répondu : « Montre-moi. » Alors tu a mis tes mains, bien serrées, en cornet; tu les as portées à ton visage, tu les as ouvertes d'un mouvement vif pour regarder à l'intérieur, puis tu les as refermées et les as pressées contre ta poitrine en riant de plaisir devant ce que tu prétendais avoir vu enfermé dans cette douce prison... « Comme ça, » as-tu dit simplement. Et j'en aurais pleuré...

Ainsi... pendant toute une période, je gardai pour moi mes recherches. Pauvre chérie ! Elle partageait avec moi tout ce qu'elle pouvait partager, elle, je le sais à présent... alors que je lui cachais les pensées perverses qui me venaient à l'esprit, la jalousie qui me rongeait. Que se passait-il ? Pourquoi se montrait-elle si différente de ce qu'elle était auparavant ? Ces questions que je ne lui posais pas étaient devenues pour moi une obsession.

Je me montrais très doux envers elle, commençant par lui demander : « Comment te sens-tu, mon chou ?... Tu n'as pas l'air bien. A quoi pensais-tu ?... » Pour aboutir à : « Non ! Ne me dis pas que tu ne pensais à rien : tu accordais plus d'attention à ce « rien » que tu ne m'en prêtes en ce moment ! »

Puis je recourais à la fermeté : « Voyons, chérie, il faut regarder les choses en face. Aide-moi, je t'en prie. Pourquoi sembles-tu soudain si intéressée par cette œuvre d'Hindemith ? Tu n'as jamais apprécié ce genre de musique. « Elle n'a ni rythme ni mélodie ; elle est affreuse, inaudible ! » Ce sont tes propres paroles que je cite, ma chérie ! Et voici que maintenant tu l'écoutes religieusement ! Pourquoi ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'a fait changer de la sorte ? Oui, je le sais : il faut bien changer, évoluer. Mais... changer si vite, si brusquement ! Evoluer dans tant de directions différentes ! Voyons, dis-moi... dis-moi très franchement pourquoi tu éprouves le désir d'écouter cette musique en ce moment. »

Ensuite, je me fâchais : « Grace, pourquoi ne m'as-tu pas répondu ? Tu m'as bien entendu, pourtant, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Mais oui, c'est bien ça : tu as parfaitement entendu. Alors, pourquoi ne pas me répondre ?... Comment ? Tu trouves que c'est sans importance ? Sans importance de répondre à une remarque d'ordre général comme celle que je viens de faire ? Dis-toi bien, pourtant, qu'il est important pour moi d'obtenir une réponse de ma femme quand je lui parle ! »

Elle essayait : je voyais les efforts qu'elle faisait pour me répondre, mais je ne voulais pas me taire. A tout instant, je l'observais. J'interrompais de temps en temps mon monologue pour ménager des transitions. Je cherchais à la prendre en défaut : je mettais de la musique, en sachant bien qu'elle s'y absorberait entièrement, puis je lui parlais doucement et, comme elle ne répondait pas, je renversais ma chaise d'un coup de pied en vociférant pour réclamer son attention... Oui, elle essayait de me répondre. Parfois, elle se montrait indignée et exigeait une paix à laquelle elle estimait avoir droit. Un jour, elle eut une crise de larmes et déclara en gémissant que je devenais fou. Un autre jour, je la frappai...

Ce fut ce qui la décida, ma pauvre bien-aimée brutalisée !

Maintenant, je comprends... *Maintenant* seulement !

Jusqu'à ce jour elle n'avait jamais pu me répondre. Qu'aurait-elle pu me dire ? Son « je ne sais pas » était l'expression de la

vérité. J'avais mis sa patience à trop rude épreuve, mais je n'avais pas encore suffisamment excité sa colère — et sa peine, je le savais, était infinie.

Quand je l'eus frappée, elle répondit à mes questions, et je me sentis encore plus furieux qu'auparavant. Car je comprenais qu'elle avait toujours su, que jusqu'alors elle m'avait caché ce qu'elle savait, et je m'en voulais de n'avoir pas fait appel à la force plus tôt et plus souvent. Oui, je m'en voulais de ne pas l'avoir frappée plus tôt, elle, *Grace* !

J'étais rentré à la maison fatigué, ce soir-là, parce que l'atmosphère du bureau avait été houleuse. Je suppose que j'avais dû me montrer irascible envers les typographes parce que j'avais mal dormi la nuit précédente, et cela parce que... Bref, en rentrant, j'avais claqué la porte — ce qui n'était pas dans mes habitudes — et j'étais resté debout, mon imperméable négligemment jeté sur une épaule. Puis, remarquant le festin disposé sur la table devant la cheminée, j'avais demandé : « Pour qui, tout cela ? »... Il y avait des œufs sur canapés, des sandwiches de toutes sortes et de toutes formes, de minuscules cornichons disposés en étoiles, des pommes chips d'une jolie couleur corail, des gâteaux, des plats dont un couvercle dissimulait le mystérieux contenu. Une boisson bleutée et effervescente étincelait dans la carafe, et deux vases contenant des fleurs coupées, arrangées avec goût, étaient posés sur la table. A ma question, Grace avait répondu simplement : « Mais pour nous, chéri. Rien que pour nous deux. »

— « Grand Dieu ! » m'étais-je écrié avec impatience. « Ne crois-tu pas qu'on puisse s'asseoir tout bonnement à table et manger comme n'importe quel être humain ! » Et j'étais allé accrocher mon imperméable.

Quand j'étais revenu, Grace n'avait pas bougé ; elle était toujours debout devant la porte, et son sourire de bienvenue commençait à peine à se figer sur ses lèvres.

« Non, » m'étais-je dit, « pas de mièvrerie ! Tu la tiens à ta merci, maintenant. Autant vider l'abcès d'un seul coup, et tout de suite. Il sera temps, plus tard, de mettre du baume sur la blessure. » D'un ton rogue, j'avais repris : « Eh bien ? »

Elle s'était tournée vers moi, les yeux remplis de larmes, en murmurant faiblement : « Helmuth... Pourquoi as-tu... ? C'était une surprise... une jolie surprise que je voulais te faire. Nous n'avons pas eu d'intimité depuis si longtemps... Tu étais... »

— « C'est toi qui n'es plus la même depuis cet accident, » avais-

je répondu d'un ton glacial. « Je crois que tu sais pourquoi et que tu ne veux pas me le dire. Je crois que tu es contente de te montrer différente... Sèche tes larmes, mon chou : elles ne m'apitoient pas. »

— « Mais je ne suis *pas* différente de ce que j'étais, » avait-elle gémi. Puis elle s'était mise à pleurer pour de bon, en murmurant entre ses sanglots : « Je n'en peux plus... Je n'en peux plus... Helmuth, tu perds la tête. Je vais te quitter... Je vais partir... peut-être seulement pour quelque temps... jusqu'à ce que... »

— « Tu vas faire *quoi* ? » avais-je interrompu d'un ton menaçant en m'avançant tout près d'elle.

Dans un suprême effort, elle avait répondu carrément, en me regardant dans les yeux : « Je vais partir, Helmuth. Il faut que je parte. »

Si elle avait compris ce que j'allais faire, je crois qu'elle aurait reculé, et peut-être le coup l'aurait-il manquée. En tout cas, si elle avait été sur ses gardes, elle se serait enfuie après ce premier coup. Au lieu de cela, bouleversée au-delà de toute expression, elle était restée immobile, de sorte qu'il m'avait été facile de la frapper de nouveau.

Elle m'avait regardé avec des yeux dénués d'expression, tandis que, sur sa joue pâle, la marque de mes doigts prenait peu à peu une rougeur cuisante. En cet instant, j'avais compris ce qu'elle éprouvait et ce qu'elle tentait désespérément de faire : elle cherchait un moyen de transformer mon geste en un acte irréfléchi, ou du moins involontaire, de l'attribuer à son imagination ou, à défaut, de trouver une excuse pour le justifier... alors que le rouge qui couvrait sa joue et le picotement que je ressentais au bout des doigts en prouvaient toute la réalité.

Enfin, se couvrant le visage d'une main, elle m'avait demandé simplement : « *Pourquoi ?* »

— « Parce que tu m'as caché quelque chose, » avais-je répondu.

Chancelante, elle avait fermé les yeux. Je ne l'avais pas touchée. Les paupières toujours closes, elle avait murmuré :

— « C'est une chose qui veut qu'on la laisse tranquille. Elle se nourrit de notre substance vitale, mais il y a toujours un excédent de celle-ci... chez un être sain tout au moins. Elle n'absorbe qu'une petite partie de cet excédent — pas assez pour que ça entre en ligne de compte ou pour que tout autre qu'un homme jaloux et insensé comme toi le remarque... Elle se développe de façon heureuse chez une personne heureuse, de façon riche dans un

esprit enrichi par l'expérience des sens, ne s'alimentant que de ce qui est en surplus... Mais, toi, avec ta rage de fouiller, de creuser, tu as rompu l'équilibre ; et parce que tu l'as découverte, jamais plus cette chose ne pourra être tenue secrète, jamais plus elle ne sera en sécurité, jamais plus — tant que je vivrai — elle ne me quittera... jamais plus... jamais plus... » Brusquement, elle s'était tue, sans changer d'intonation, sans marquer le moindre temps d'arrêt. Ce qu'elle disait n'avait aucun sens pour moi, et je m'étais senti certain que, depuis le commencement, elle savait ce qui n'allait pas chez elle, qu'elle me l'avait volontairement caché et que, si je l'avais frappée plus tôt, j'aurais pu réussir à extirper d'elle cette folie — alors qu'à présent elle s'efforçait d'envelopper la vérité d'un voile de mystère... Avec un grognement — je ne crois pas qu'on puisse appeler cela un mot — je lui ai tourné le dos, et quand j'ai regardé de nouveau dans sa direction, je l'ai vue effondrée comme une masse.

Cette nuit-là, fureur et tendresse se livrèrent bataille en moi, et le matin j'en arrivai à la pénible conclusion que Grace était possédée, qu'elle était la proie de quelque chose d'insensé... Je ne savais plus où j'en étais ni ce que je devais faire. Tout ce que je savais, c'était qu'il me fallait la sauver, et dans ce but poursuivre impitoyablement, pour la détruire, cette... cette... Non, je ne trouvais pas de nom à lui donner ! Grace avait conscience de mes préoccupations ; elle se montrait docile mais semblait n'avoir rien à dire. Elle ne manifestait ni colère ni ressentiment... seulement une parfaite obéissance. Elle faisait tout ce que je lui disais de faire et, lorsqu'elle avait fini, elle s'arrêtait pour attendre de nouveaux ordres.

Je fis venir le Dr. Knapp. Celui-ci déclara que le mal dont souffrait Grace ne relevait pas du médecin, mais qu'à son avis un peu de repos et une nourriture fortifiante et bien équilibrée ne pourraient que lui faire du bien. Je consentis à la laisser emmener à l'hôpital. Je crois que j'étais presque heureux de la voir partir... Non. Ce n'est pas vrai : je ne pouvais pas être heureux ! Comment aurais-je pu être heureux de quoi que ce soit ? Toujours est-il que le Dr. Knapp lui prescrivit le repos, une bonne nourriture, des calmants et deux frictions quotidiennes à l'alcool, en attendant de pouvoir la soumettre à un traitement psychothérapi-

que. Grace avait toujours aimé les frictions à l'alcool. Elle s'est tuée... elle est morte le quatrième jour, juste avant sa seconde friction de la journée... En l'emmenant, Knapp m'avait dit : « Je ne comprends pas, Helmuth. Il semble s'agir d'un choc nerveux, mais cela me surprend de la part de Grace : elle qui est si forte, si vivante... »

Plus à présent...

Mon esprit bat la campagne et c'est en vain que je m'efforce de le retenir...

Où suis-je ? Je suis chez moi, assis sur une chaise. Je me lève et oh ! me voilà par terre. Pourquoi suis-je tombé ? Parce que j'avais les jambes engourdies. Pourquoi étaient-elles engourdies ? Parce que j'avais passé toute la journée et une grande partie de la nuit assis sur cette chaise sans bouger. Le timbre de l'entrée retentit. Pourquoi donc ? Parce que quelqu'un veut entrer. Qui est-ce ? Quelqu'un qui vient me rendre visite à deux heures huit du matin. Je sais l'heure qu'il est parce que j'ai remis les pendules en marche. Qui donc peut bien vouloir me rendre visite à pareille heure ? Un ivrogne, la police, ou la Mort ? L'ombre d'une petite personne se dessine derrière la porte. J'ouvre celle-ci. « Bonjour, petite personne. Grace est morte ! » Ce n'est pas un ivrogne ni la police : c'est la Mort qui a de longs cils et de petites mains d'enfant. L'une de ces mains tient un morceau de papier blanc qu'elle me tend ; l'autre glisse un couteau entre mes côtes et l'enfonce jusqu'au sternum... Je tombe à la renverse derrière la porte, et mon sang ruisselle de la lame que la main vient de retirer... Grace, Grace, garde-moi précieusement entre tes mains jointes...

6

LAWRENCE DELEHANTY

J'ai reçu l'appel radio un peu avant deux heures et demie. Au commissariat, les collègues avaient été avertis par téléphone qu'il se passait quelque chose de louche rue des Peupliers, à Homeland. C'était un laitier, en route pour livrer ses bidons dans sa camionnette, qui leur avait téléphoné. Il disait qu'il avait cru voir quelqu'un, à la porte d'une maison, frapper le type qui était venu ouvrir, et se sauver.

Je n'ai vu personne aux alentours. Il y avait de la lumière dans la maison — dans ce qui semblait être le salon, et aussi dans l'entrée, derrière la porte. Je me rendais compte que n'importe qui, en passant, aurait pu effectivement voir frapper ce type, si c'était vrai qu'on l'avait frappé.

J'ai dit à Sam de rester dans la voiture de patrouille et j'ai couru jusqu'à la maison. J'ai frappé à la porte pour ne pas effacer les empreintes s'il y en avait sur la sonnette. Personne n'a répondu. J'ai essayé encore une fois et, finalement, j'ai ouvert la porte en tournant le bouton par la tige, qui était assez longue pour que j'aie de la prise sans avoir besoin de toucher le bouton lui-même.

Ce que le laitier avait raconté était vrai : le cadavre était juste derrière la porte, étendu sur le dos, bras et jambes écartés, avec sur le visage l'expression la plus heureuse que j'aie jamais vue. Sans blague ! Ce type avait l'air de quelqu'un à qui on vient de faire cadeau d'un million de dollars. Sa poitrine était couverte de sang.

Après l'avoir bien regardé, je suis ressorti pour appeler Sam. Il est arrivé en courant, prêt à poser un tas de questions ; mais il les a retenues en voyant le cadavre. Je lui ai dit : « Va demander du renfort. Et fais bien attention de ne toucher à rien. » Pendant qu'il téléphonait, j'ai jeté un rapide coup d'œil autour de moi. Il y avait quelques assiettes sales dans l'évier et sur la table de la cuisine, et une bouteille à demi pleine d'une sorte de liqueur était posée à même le bois verni de la table du salon. Je me suis dit qu'elle y laisserait sûrement un cercle, et qu'il devait y avoir un bout de temps que ce type n'avait rien rangé ni nettoyé chez lui.

J'ai entrouvert le tiroir du grand buffet de la salle à manger : toute l'argenterie était là, bien rangée. Dans les autres pièces, aucun tiroir n'avait été forcé et il n'y avait pas trace de vol. Ce meurtre m'avait tout l'air d'une vengeance.

Juste au moment où je redescendais l'escalier, la sonnette de l'entrée a retenti. Sam s'est avancé pour aller ouvrir, mais je lui ai fait signe en disant : « Laisse, j'y vais. Voilà nos empreintes effacées ! » J'ai commencé par entrebâiller la porte, puis je l'ai ouverte toute grande, d'un seul coup.

— « Mr. Stoye ? » a demandé un gosse qui se tenait sur le seuil. Il devait avoir à peu près quatorze ans, mais il était petit pour son âge. Il était là devant cette porte, à trois heures du ma-

tin — vous imaginez un peu ! — avec un sourire très poli, comme si c'était l'après-midi et qu'il venait vendre des billets de tombola ! J'ai senti un drôle de gargouillis dans mon estomac juste à ce moment-là. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi, car la vue du cadavre ne m'avait fait aucun effet. J'avais dû manger quelque chose qui ne voulait pas passer. J'ai ravalé ma salive et j'ai demandé au gamin : « Qui tu es, toi ? »

— « Je voudrais voir Mr. Stoye, » m'a-t-il répondu.

— « Mon petit gars, » je lui ai dit, « Mr. Stoye ne peut voir personne en ce moment. Qu'est-ce que tu lui veux ? »

Il a jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule et il a vu le corps étendu par terre. Bien sûr, j'aurais dû l'empêcher de regarder, mais il m'a pris au dépourvu. D'ailleurs, il n'a pas poussé de cris d'effroi ; il n'a pas sursauté ni fait quoi que ce soit de ce qu'on peut s'attendre à voir faire aux gens dans un cas pareil. Il s'est simplement redressé, il a souri et il a dit, en tapotant la poche de sa veste : « Bon, je suppose que je n'ai plus rien à faire ici maintenant. » Sur ce, il m'a adressé un grand sourire en me disant : « Bonsoir ! » et il a tourné les talons.

Je l'ai rattrapé par le col de sa veste, je l'ai fait entrer dans la maison, j'ai fermé la porte et je lui ai demandé : « Qu'est-ce que tu sais au sujet de ce type ? »

Il a regardé le cadavre que je lui désignais de la tête, et puis il m'a regardé à mon tour — la vue du cadavre ne le gênait pas plus que moi — et il a répondu : « Mais rien. Je ne sais rien du tout. C'est Mr. Stoye qui est mort ? »

— « Tu le sais très bien. »

— « Oui, » a-t-il reconnu, « je pense que je le sais... Alors, est-ce que je peux rentrer à la maison maintenant ? Mon père ne sait pas que je suis sorti. »

— « Je m'en doute, » j'ai dit. « Mais fais d'abord voir ce que tu as dans tes poches. »

Ça n'a pas eu l'air de l'ennuyer que je le fouille. Dans la poche de sa veste j'ai trouvé un de ces couteaux à cran d'arrêt comme l'Armée en fournit aux paras — de ces couteaux sur lesquels il suffit de presser un bouton pour que, *clic !* il en sorte une lame de dix centimètres, aiguisée comme celle d'un rasoir et toute prête à fonctionner. Il est resté des tas de couteaux de ce genre dans les surplus de l'Armée, et on en a distribué beaucoup — beaucoup trop, même : nous en retrouvons constamment

dans le ventre ou la poitrine des macchabées... J'ai dit au gosse qu'il allait falloir qu'il se tienne à la disposition de la police. Il a froncé un peu les sourcils, en déclarant que ça l'ennuyait pour son père, mais je n'ai pas voulu entrer dans ces considérations. Il n'a pas fait d'histoires pour me donner son nom : Ronnie Daniels. C'était un petit gars bien bâti, gentil et poli comme j'en ai jamais vu.

Je lui ai posé toutes sortes de questions, mais les réponses qu'il m'a faites n'avaient aucun sens. Il a déclaré qu'il ne se rappelait pas au juste pourquoi il voulait rendre visite à Stoye, qu'il ne l'avait jamais vu de sa vie et n'était jamais venu chez lui. Il a dit qu'il avait eu son adresse parce que, connaissant le numéro de téléphone, il était allé tirer les vers du nez à une des employées de la Compagnie des Téléphones. Mais il ne se rappelait pas du tout d'où il tenait ce numéro. Par simple curiosité, j'ai regardé le numéro en question : c'était Homeland 2065, ce qui ne me disait rien du tout.

Ensuite, je n'ai plus rien eu à faire jusqu'à l'arrivée de la Brigade des Homicides. Je savais que le nommé Daniels, le père du gosse, serait forcément impliqué dans cette affaire, mais c'était pas mon boulot d'aller l'avertir : ça regardait le lieutenant. J'ai confié le gosse à Sam. Je me rappelle qu'à ce moment-là Sam est devenu tout pâle. Je lui ai demandé ce qu'il avait, mais il s'est contenté d'avaler sa salive en répondant qu'il ne savait pas, que c'étaient peut-être les cornichons qu'il avait mangés avec son casse-croûte vers minuit. Il a emmené le gosse dans la salle de séjour, et tous les deux se sont lancés dans une grande conversation sur les crimes et les flics. Ce petit gars avait vraiment l'air tout à fait sain et normal — sympathique et très doux, avec ça. Je ne peux donc vraiment pas en vouloir à Sam de ce qui s'est passé.

Puis la Brigade est arrivée, deux pleines voitures, avec des sirènes qui faisaient un tel raffut que je m'attendais presque à voir Stoye se dresser pour leur dire de le laisser reposer en paix. Les photographes, les techniciens du service anthropométrique et toute une bande de types en civil, crâneurs comme il n'est pas permis, ont envahi la maison. C'est Flick qui était à leur tête — un type trapu, costaud, pas commode, braillant après tout le monde. Ça, on peut dire qu'il en voulait aux assassins qui travaillaient de nuit et venaient le tirer de son plumard !

Je lui ai raconté toute l'histoire et il l'a notée sur son calepin. J'ai dit : « Il s'appelle Tommy et il habite... »

Derrière moi, Sam a rectifié : « Il s'appelle Ronnie. »

— « Dis donc, » ai-je répliqué, « je croyais t'avoir dit de rester avec lui. »

— « J'avais besoin d'aller aux toilettes, » a expliqué Sam. « Mon estomac me donnait du fil à retordre... Mais tout va bien. Brown était en train de répandre la poudre dans la pièce quand je suis sorti. D'ailleurs, Ronnie est un bon petit gosse. Il ne... »

— « Brown ! » a appelé Flick de sa voix la plus rogue.

Brown est sorti du salon en disant : « Oui, chef ? »

— « Vous avez passé l'inspection dans toutes les pièces du devant ? »

— « Oui, chef. Je n'ai pas relevé d'autres empreintes que celles de Stoye, excepté sur le téléphone. Celles-là doivent appartenir à Sam. »

— « Et tout va bien en ce qui concerne le gosse ? »

— « Tout allait bien quand je l'ai quitté, » a répondu Brown en s'éloignant. Flick, moi et Sam nous sommes allés dans la salle de séjour.

Le gosse avait disparu.

Sam est devenu tout pâle et il a hurlé : « Ronnie ! Hé ! Ronnie ! »

Pas de réponse.

— « T'avais vraiment besoin d'aller aux toilettes repoudrer ton sale gros nez ! » a dit Flick à Sam d'un ton hargneux. Le pauvre Sammy avait l'air drôlement secoué. Les coussins d'une voiture paraissent bien doux à un malheureux flic en uniforme, et il devait se dire que dorénavant il lui faudrait faire sa tournée à pied, pendant quelque temps en tout cas.

Ce qui s'était passé était facile à comprendre. Sammy avait quitté la pièce et Brown, après avoir fini son travail, était sorti à son tour. Le gosse avait profité des quelques minutes où il se trouvait seul pour se faufiler dans le couloir, de là dans la cuisine, et sortir par la porte de service. Sam a eu l'air encore plus accablé quand j'ai remarqué tout à coup que le long couteau à découper avait disparu de son râtelier. Ce couteau était la première chose que j'avais cherchée en découvrant le meurtre de Stoye : on cherche toujours les couteaux de cuisine dans une maison où un type a été poignardé.

Flick s'est tourné vers Sam ; il a ouvert la bouche, et à ce

moment-là — c'est moi qui vous le dis ! — je me suis senti bien heureux d'être à ma place plutôt qu'à celle de Sam — quoiqu'il soit marié à la femme la plus chouette que j'aie jamais vue. J'ai réfléchi, très vite, et j'ai dit : « Flick, je sais où le gosse est allé. Il était tout inquiet de ce que son paternel penserait en ne le trouvant pas à la maison. Tiens, j'ai l'adresse sur mon calepin. »

— « C'est bon, » a lancé Flick, « vas-y immédiatement. Moi, pendant ce temps, j'appellerai ce... comment s'appelle-t-il déjà ?... Daniels ; je lui dirai d'attendre son gosse et de le retenir s'il se montre avant que tu sois là. Vas-y, dépêche-toi. Et ouvre l'œil en cours de route, il se peut que tu le voies dans la rue. Fais gaffe au couteau aussi... Toi, Kelly, dès que j'aurai fini de téléphoner, tu donneras l'alerte en fournissant le signalement du gosse. Tu peux même le faire maintenant, de ta voiture. » Il s'est retourné vers moi et il a dit, en montrant Sam du doigt : « Emmène-le, que je ne le voie plus. La prochaine fois qu'il aura besoin d'aller aux toilettes, j'espère qu'il choisira mieux son moment. »

Nous nous sommes enfournés dans la voiture qui a démarré aussitôt ; mais nous ne sommes pas allés directement chez Daniels. Sam espérait que nous rencontrerions le gosse en route. Son idée — je crois — était qu'un combat corps-à-corps au cours duquel il recevrait peut-être un petit coup de couteau en service commandé, calmerait un peu Flick. C'est pourquoi nous avons traînassé en chemin. Le gosse pouvait avoir pris un trolley ou un autobus. Mais nous nous sommes très vite rendu compte qu'il n'avait fait ni l'un ni l'autre. Il avait pris un taxi, et je voudrais bien savoir qui conduisait ce taxi-là : ce devait être, pour le moins, un pilote d'avion à réaction !

Il faisait nuit noire dans la rue où habitait Daniels. Le réverbère le plus proche était bien à trois cents mètres de nous, et il y avait dans la cour des Daniels un gros érable qui projetait son ombre sur tout le devant de la maison. Ne pouvant voir les numéros, j'ai manqué celui que je cherchais et je me suis arrêté au hasard, le long du trottoir. Je savais que la maison devait se trouver quelque part par là.

Moi et Sam nous sommes descendus, et Sam s'est avancé vers la maison la plus proche pour regarder le numéro. C'est devant cette maison — située à quelques mètres à gauche de celle que

nous cherchions — que nous nous trouvions quand le meurtrier a sonné à la porte des Daniels.

Tous les deux — Sam et moi — nous avons vu cette petite ombre noire s'avancer vers la porte d'entrée. La porte avait un panneau vitré, et il y avait une sorte de veilleuse allumée à l'intérieur de la maison, de sorte que tout ce que nous pouvions voir, c'était cette petite tache sombre qui attendait là et qui sonnait à la porte. Je pense que Daniels devait être réveillé après le coup de téléphone de Flick.

J'ai agrippé le bras de Sam, mais il m'a repoussé et il a tiré son revolver. Il avait l'air tout excité et je lui ai demandé : « Qu'est-ce que tu vas faire ? »

Il voulait procéder à une arrestation, ou quelque chose de ce genre. Il voulait être l'homme de la situation, ne pas rester sur un échec. Il m'a demandé : « Tu sais comment Stoye a été tué ? Exactement comme ça ! »

C'était vrai. Mais je lui ai crié : « Sam ! Tu ne vas pas tuer un gosse ! »

— « Non, » il a dit, « seulement lui faire peur, si... »

Juste à ce moment la porte s'est ouverte. J'ai aperçu Daniels — un type trapu, au crâne déplumé, au visage très doux — qui regardait dehors. Et puis j'ai vu un bras sortir de la petite tache sombre. Alors Sam a tiré, deux fois. Il y a eu un cri aigu et le cliquetis d'une lame qui tombait sur la marche de pierre. J'ai entendu Ronnie hurler : « Papa ! Papa ! » Et puis Sam et moi nous nous sommes précipités vers la maison. Daniels restait pétrifié sur le seuil de la porte et regardait les marches du perron d'un air hébété.

Le gosse était recroquevillé en bas des marches, inconscient. La lame du couteau à découper étincelait d'une façon sinistre à portée de sa main.

J'ai crié : « Mr. Daniels ! Nous sommes de la police. Vous feriez mieux de rentrer. » Et Sam et moi nous avons soulevé le gosse pour l'emporter. Il ne pesait pas bien lourd. En passant la porte, Sam, avec ses grands pieds plats, a trébuché et je lui ai lancé des injures.

Nous avons déposé le gosse sur le canapé. Je n'ai pas vu de sang sur lui. Daniels était dans tous ses états. Je l'ai fait asseoir sur une chaise en lui disant de rester là et d'essayer de se calmer. Sam est allé téléphoner à Flick et, pendant ce temps, je me suis approché du gosse.

Non, il n'y avait pas de sang sur lui.

Pas de blessures non plus ; pas la moindre égratignure. J'ai reculé en me grattant la tête.

Daniels m'a demandé : « Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

J'entendais la voix de Sam qui téléphonait de la pièce voisine. « Ouais, » disait-il, « nous l'avons. C'était bien le gosse. Il a essayé de poignarder son vieux. Je lui ai tiré dessus pour lui faire peur. Hein ? Je ne sais pas. On est en train de l'examiner. Ouais. »

Daniels continuait à s'agiter. Je lui ai ordonné encore une fois de rester tranquille.

Je suis allé jusqu'à la porte d'entrée qui était restée grande ouverte. Sur une des marches du perron, j'ai vu briller un objet vert ou bleu acier. Je me suis avancé pour le ramasser, mais j'ai buté sur quelque chose de mou et je me suis étalé à plat ventre. Sam est sorti en criant : « Qu'est-ce qui se... ? Aïe ! » Il a fait un vol plané et il est venu atterrir sur moi. C'est un type gros et lourd. Je lui ai dit : « Bon sang, Sam, tu pourrais faire attention ! » ou quelque chose de ce genre et j'ai ajouté que l'idée de Flick se faisait de lui n'était peut-être pas si fausse que ça.

— « Mais enfin, Delehanty, » il m'a répondu, « j'ai buté sur quelque chose. Et puis d'abord qu'est-ce que tu fais là, étalé par terre ? »

— « Je cherchais... » Et en disant ça j'ai ramassé l'objet vert-bleu acier. C'était un couteau long et pointu, à double tranchant. Il y avait du sang encore un peu poisseux sur la lame.

— « D'où ça vient ? » a grommelé Sam en le prenant. Et, aussitôt il a ajouté : « Hé ! Flick vient de me dire que, d'après le toubib, Stoye aurait été frappé avec un couteau à double tranchant. Tu ne penses pas que... »

J'ai répondu : « Je ne pense rien. » Et je me suis levé en disant : « Debout, Sam. Si Flick nous trouve là, il est capable de croire que nous jouons à un petit jeu d'adresse... Je vais te dire quelque chose : le couteau de para que j'ai trouvé sur le gosse n'avait qu'un seul tranchant, et le couteau à découper aussi. » J'ai descendu les marches du perron pour aller ramasser le couteau à découper en question. Sam m'a fait remarquer que le gosse n'avait jamais eu l'occasion de s'en servir.

J'ai haussé les épaules pour montrer que je m'en fichais. Flick était payé pour réfléchir : à lui de le faire ! Je suis allé à la

porte pour regarder s'il pouvait y avoir des empreintes sur la sonnette, puis je suis rentré dans la maison. Sam a voulu entrer à son tour et, de nouveau, il a trébuché.

Je lui ai crié : « Fais donc attention où tu mets tes pieds ! »

Cette fois, il était tombé sur les genoux. Il a grommelé quelque chose, puis il s'est mis à tâter le sol autour de lui avec ses mains. « Mais nom d'un chien, Sam... ! » j'ai dit.

Dans la maison, Daniels était assis par terre près du canapé et il frottait les mains du gosse en disant d'un ton très effrayé : « Ronnie ! Ronnie ! »

J'ai entendu appeler : « *Delehanty !* »

Arrivé presque au milieu de la pièce, je me suis retourné. Sam était toujours à genoux sur le seuil de la porte et son visage valait la peine d'être vu. Il a répété : « Delehanty, viens ici un moment, tu veux ? »

Quelque chose dans le ton de sa voix m'a fait comprendre qu'il n'avait pas envie de plaisanter. Je me suis empressé d'aller le rejoindre. Il m'a fait signe de m'agenouiller à côté de lui et m'a pris la main pour la poser par terre.

Ma main a rencontré quelque chose... *Mais il n'y avait rien par terre !*

Sam et moi nous nous sommes regardés, et je voudrais pouvoir décrire ce que contenait ce regard.

De nouveau j'ai touché, tâté avec ma main. Ce que je touchais avait la consistance du tissu, puis de la chair ; c'était tantôt mou, tantôt osseux.

— « C'est bien l'Homme Invisible ! » a bredouillé Sam en ouvrant des yeux ronds.

— « Ne dis pas de bêtises ! D'abord c'est une femme : tiens, tâte ! »

— « Je te crois sur parole, » a répondu Sam en reculant. « D'ailleurs je suis un homme marié. »

Des voitures arrivaient dans un grand bruit de sirènes, comme d'habitude ; bientôt Flick et sa bande ont monté les marches du perron et le chef a demandé : « Qu'est-ce qui se passe ? Ou est le meurtrier ? »

Sam était debout sur le pas de la porte, le bras tendu comme pour régler la circulation. Il tremblait des pieds à la tête. « Venez par ici, » il a dit, « sinon vous allez lui marcher dessus. »

— « Qu'est-ce que tu bafouilles ? » a demandé Flick. « Marcher sur qui ? »

Sam a agité la main pour montrer le sol. Flick, Brown et le reste de la bande ont regardé par terre, puis ils ont relevé les yeux. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Sans pouvoir me retenir, j'ai dit : « Il a trouvé une coccinelle et il ne veut pas que vous marchiez dessus. »

Flick a été pris d'une colère si brusque et si violente qu'il en a oublié de jurer. On a entendu un drôle de bruit dans sa gorge, et il a repoussé brutalement Sam pour entrer dans la maison. Sam m'a simplement regardé en marmonnant : « Toi, mon vieux... »

Avant qu'il ait eu le temps de me tuer, je lui ai dit : « T'en fais pas : il se rendra compte par lui-même... » Ça l'a arrêté net. Il a réfléchi un moment, et puis il a eu un petit sourire narquois. Flick lui gardait un chien de sa chienne, mais...

Nous sommes entrés dans le salon. Le toubib examinait le gosse toujours inconscient, pendant que Flick lui demandait : « Alors, qu'est-ce qu'il a ? »

— « Impossible de le savoir avant d'avoir fait une radio et une analyse de sang. C'est peut-être simplement un choc nerveux. »

— « Ou un coup de revolver ? » a balbutié Daniels.

— « Assurément non, » a déclaré le médecin.

— « Sam m'a dit au téléphone qu'il avait tiré sur le gosse, » a dit Flick d'un ton très, très calme. « Qu'est-ce qu'il en est, Delehanty ? Es-tu capable de répondre de façon sensée ou bien la maladie de Sam est-elle contagieuse ? »

Je lui ai raconté ce que nous avions vu pendant que nous relevions le numéro de l'autre maison, plus bas dans la rue. Je lui ai dit que nous ne pouvions pas savoir avec certitude qui avait sonné à la porte, mais que nous avions vu la personne qui avait sonné lever un couteau pour en frapper Daniels, que Sam avait tiré alors, que nous étions accourus pour trouver le gosse étendu au pied du perron, et que nous avions entendu le bruit d'un couteau heurtant la pierre.

— « Avez-vous entendu le gosse tomber le long des marches ? »

— « Non, » a répondu Sam.

— « Toi, boucle-la ! » lui a ordonné grossièrement Flick sans le regarder. « C'est à toi que je m'adresse, Delehanty. »

J'ai réfléchi profondément avant de répondre : « Je ne crois pas. Mais tout s'est passé si vite... »

— « C'était une jeune fille, » a dit une voix.

Flick s'est mis à aboyer : « Qui était une jeune fille ? Qui a dit ça ? »

Daniels s'est avancé d'un pas traînant en disant : « Quand on a sonné, j'ai été ouvrir la porte. Il y avait une jeune fille qui tenait un couteau à la main. Un couteau long et pointu. A double tranchant, je crois. »

— « Le voilà, » a dit Sam avec empressement.

Flick a levé les yeux au ciel ; il a remué les lèvres sans rien dire et il a pris le couteau.

— « C'est bien celui-là, » a dit Daniels. « Ensuite il y a eu un coup de revolver. La fille a poussé un cri et elle est tombée. »

— « Vraiment ? Et où est-elle donc ? »

— « Je ne sais pas, » a répondu Daniels d'un ton perplexe.

— « Elle est toujours là, » a affirmé Sam avec suffisance.

Je me suis dis : « Ça y est : nous y voilà ! »

D'un ton glacial, Flick a répondu : « Merci, Sam ; voudrais-tu être assez aimable pour me la montrer ! »

— « Mais là, là, devant vous, » a dit Sam, le doigt tendu.

J'ai commencé : « Vous la voyez bien, étendue sur le seuil de la porte... » Et puis je me suis tu.

Flick a regardé Sam, puis moi, en demandant : « Dites donc, les gars, est-ce que vous cherchez à me... Oh ! » Il s'est interrompu tout net ; ses yeux se sont arrondis de surprise et sa mâchoire s'est affaissée.

Tout le monde est resté pétrifié. Là, devant la porte, bien en vue, était étendu le corps d'une jeune fille — une fille jolie, avec ça : petite et brune. De chaque côté de son cou, il y avait un trou fait par une balle de revolver : un petit trou d'un côté, et un beaucoup plus gros de l'autre.

7

THEODORE STURGEON

Je n'aime pas beaucoup la façon dont se présente cette histoire. On veut écrire une nouvelle ; on s'installe à sa machine ; on reste assis en attendant que l'inspiration vienne ; on attend une minute de plus pour s'assurer qu'on sait exactement

où on va, on respire bien à fond... et puis on se lève et on va se préparer du café.

Et cela peut durer pendant des jours et des jours, jusqu'à ce qu'on soit à court de café et qu'on n'ait plus de quoi en acheter avant d'avoir de l'argent à cet effet — argent que l'on obtiendra en écrivant la nouvelle et en la vendant ; ou jusqu'à ce qu'on en ait assez de perdre son temps et qu'on se mette à écrire comme ça vient, simplement, en se servant de son métier et des ficelles qu'il recèle.

Mais il en va différemment en ce qui concerne cette nouvelle-ci : elle sort de moi comme si elle m'était dictée, et je n'y suis pas habitué. Je n'ai pas d'excuse à présenter pour avoir écrit une histoire aussi biscornue, et je ne trouve pas de raison pour expliquer comment une telle intrigue a pu me venir à l'esprit. Ce n'est pas que je ne sache pas comment la dénouer ; loin de là... tous les facteurs s'enchaînent à la fin de façon très cohérente, et cela sans le moindre effort de ma part.

Cela peut être démontré ; mais c'est le dernier chapitre qui m'ennuie. Car, voyez-vous, ce n'est pas moi qui l'ai écrit. Alors de deux choses l'une : ou bien quelqu'un est en train de me jouer un mauvais tour, ou bien... Non, tout compte fait, je préfère penser que quelqu'un est en train de me jouer un mauvais tour... Sinon, ce serait trop horrible.

Mais pour en revenir à la démonstration dont je parlais, voici ce qui se passe :

....

Flick ne s'est jamais complètement remis du choc qu'il a éprouvé en voyant brusquement apparaître le cadavre. Il n'a pas été nécessaire de recourir aux bons soins du médecin pour constater que la jeune personne était bien morte, et Flick a recouvré suffisamment ses esprits pour poser des questions.

C'est Daniels qui, un peu tardivement, reconnaît le corps pour être celui de l'infirmière qu'il a vue à l'hôpital le jour où Mrs. Stoye s'est tuée. Le nom de cette infirmière était Lucille Holder. D'origine anglaise, elle avait obtenu d'excellentes références dans tous les postes qu'elle avait occupés, aussi bien à l'étranger que dans notre pays. Au cours de l'enquête qui avait suivi le drame, le médecin-chef de l'hôpital avait fait part à la police de son étonnement devant le travail considérable que Miss Holder était

capable de fournir, et avait déclaré s'être dit qu'un jour ou l'autre l'infirmière pourrait bien être victime d'une dépression nerveuse. Lorsque la malheureuse s'était effondrée, au moment de la mort de Mrs. Stoye, il lui avait aussitôt ordonné de prendre un congé.

La piste de Miss Holder, depuis le moment où celle-ci est allée vérifier l'adresse de Mr. Daniels dans les bureaux de l'Administration, n'est pas difficile à suivre. L'infirmière s'est d'abord rendue chez Daniels, et cela — c'est du moins l'unique conclusion à laquelle la police puisse aboutir — dans le but de le tuer. Mais Daniels n'était pas là : pendant ce temps, semble-t-il, lui-même cherchait l'infirmière à l'hôpital ! Aussi Miss Holder est-elle repartie. Le lendemain soir, elle est allée sonner à la porte de Stoye et a tué celui-ci lorsqu'il est venu lui ouvrir.

Mû, selon toute apparence, par la même impulsion irraisonnée, Ronnie a suivi l'infirmière, mais il est arrivé trop tard. Miss Holder s'est alors rendue chez Daniels et a tenté de le poignarder mais elle a été tuée par le policier juste au moment où Ronnie arrivait — trop tard encore une fois.

Ronnie reste pendant huit semaines dans un coma que le médecin attribue à une fièvre cérébrale caractérisée — diagnostic qui en vaut bien un autre. Il ne garde de ce qui s'est passé qu'un souvenir vague et confus. Cependant, il se rappelle parfaitement la visite de l'infirmière la nuit qui a suivi la mort de Mrs. Stoye. Par contre, il ne peut expliquer pourquoi il a caché cette visite à son père, ni pourquoi il s'est senti poussé à tenter de tuer Mr. Stoye (il reconnaît que cette impulsion lui est venue et n'en éprouve aucune horreur) et pas davantage comment il a eu l'idée de se procurer l'adresse de Stoye par l'intermédiaire de la téléphoniste. Tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il s'est efforcé de se procurer cette adresse sans avoir à poser de questions compromettantes. Il reconnaît aussi qu'en constatant que quelqu'un s'était chargé, avant lui, d'assassiner Mr. Stoye, il a senti qu'il lui fallait se procurer une autre arme pour aller tuer son père. De son propre aveu, il n'a, sur le moment, éprouvé aucune émotion à la perspective de ce meurtre — bien qu'en sortant du coma il se soit montré épouvanté à la pensée de ce qu'il avait failli faire. « On dirait une histoire que j'aurais lue il y a très longtemps, » déclare-t-il. « Je ne me rappelle pas du tout avoir fait ces choses-là : je me rappelle les avoir vu faire. »

Quand le policier a tiré sur Miss Holder, Ronnie n'a rien ressenti. Les lumières se sont éteintes et, pendant huit semaines,

le jeune garçon n'a gardé aucun souvenir de ce qui s'est passé.

Un certain nombre de choses demeurent inexplicables pour les spectateurs de ces drames successifs :

La disparition du cadavre de Mrs. Stoye. Les témoins de son suicide étaient les deux Daniels et Miss Holder. Cette dernière n'a pu en rendre compte ; Ronnie n'en conserve aucun souvenir et Mr. Daniels a gardé le silence.

La disparition du cadavre de Lucille Holder. Daniels n'a rien dit non plus à ce sujet, et pendant le reste de sa vie, il s'efforcera de l'oublier. Il en est de même pour les membres de la Brigade des Homicides et pour les deux agents de police qui effectuaient leur tournée dans le quartier. Cette disparition n'a pas été mentionnée dans le dossier de l'affaire. Elle semble n'avoir pas eu d'importance et tous les intéressés se sont efforcés, dans la mesure du possible, de l'effacer de leur mémoire. S'il leur arrive d'en parler, c'est comme d'une hallucination collective — ce qui, d'ailleurs, est une hypothèse aussi plausible qu'une autre...

Le mobile qui a poussé Lucille Holder à tuer Mr. Stoye et à tenter de tuer Mr. Daniels. A cet égard, on ne peut faire que des conjectures. Le plus simple est de mettre ces actes sur le compte d'une dépression nerveuse due au surmenage.

Le suicide de Mrs. Stoye. Ce drame, lui aussi, a été attribué à la neurasthénie et oublié aussi vite que possible.

Deux détails encore méritent d'être retenus. L'agent de police Sam a été accusé par le lieutenant Flick de négligence et d'incompétence pour avoir laissé échapper le jeune Ronnie. Mais, chose curieuse, Sam n'a pas été puni pour cette faute professionnelle. Parlant du cadavre de Lucille Holder, il a déclaré que, aux dires mêmes des témoins, le lieutenant n'avait *apparemment* pas vu ce cadavre, bien qu'il l'eût enjambé pour pénétrer dans la maison des Daniels. Flick a juré qu'il s'agissait là d'un coup monté contre lui, mais, par la suite, il a laissé son subalterne en paix.

L'autre détail concerne Miss Jennie Beaufort, standardiste à la Compagnie des Téléphones. Lauréate d'un concours organisé par la radio, Miss Beaufort a gagné une voiture, un avion, deux fourneaux, un manteau de fourrure, un solitaire et une croisière de trente-huit jours en Amérique du Sud. Elle a donné sa démission dès le lendemain, a effectué cette croisière qui lui a procuré beaucoup d'agrément, a appris à son retour que tous

ses lots étaient soumis à l'impôt, a vendu de quoi payer cet impôt et, effrayée par l'énormité de la somme qu'il lui avait fallu réunir à cet effet, a réintégré aussitôt son ancien poste.

....

Ainsi donc, ces morts en série, ces actes insensés, sont tous expliqués, interprétés, oubliés ou replacés dans un contexte familier — comme l'ont été les étranges lumières que Charles Fort avait vues briller dans la nuit, les soucoupes volantes, la disparition de Lord Bathurst, le télétransport de Gaspard Hauser ou la disparition de l'équipage de la *Marie-Céleste.*

Je laisse maintenant au lecteur le soin d'expliquer le chapitre qui suit et que j'ai trouvé hier après-midi sur ma machine à écrire. (J'avais travaillé la veille au soir à cette nouvelle.) C'est vraiment le manuscrit le plus extraordinaire d'aspect que j'aie jamais vu. Le levier maintenant le papier sur la machine avait dû être desserré, car les lettres s'enchevêtraient et les lignes s'entrecroisaient dans un désordre complet ; de plus, il y avait très peu de lettres majuscules dans le texte. La vue de ce manuscrit m'a rappelé les exploits d'Archy, le cancrelat de Don Marquis qui, pendant le sommeil du maître de maison, se livrait sur sa machine à écrire à des effusions poétiques en sautant d'une touche sur l'autre. Comme Archy n'était pas assez lourd pour abaisser la touche de blocage des majuscules, il escamotait tout simplement les lettres placées sur la rangée supérieure... Le manuscrit que j'avais sous les yeux constituait une sorte de rébus pratiquement indéchiffrable, un mélange d'orthographe phonétique et de compte rendu sténographique. Il commençait ainsi :

j ss ue chse qi vi ds l'imagition ds l msre où l'imagition exste ds l'esprt des hmins.

Je ne puis vraiment infliger au lecteur le pensum de déchiffrer ce manuscrit sous sa forme originale. Il ne m'a pas fallu moins de deux heures pour mettre les pages en ordre — car, bien entendu, elles n'étaient pas numérotées. Après m'être attelé à cette tâche, j'ai entrepris de faire de ce texte une traduction libre. Je l'ai récrite deux fois depuis, trouvant chaque fois une meilleure cadence aux phrases, plus de fluidité aux mots, au fur et à mesure que je me familiarisais avec l'extraordinaire langage dans lequel le texte était rédigé. Je pense que, sous sa

forme actuelle, il reproduit fidèlement l'intention et l'esprit de l'original. La ponctuation est de moi. Je considère la ponctuation comme une inflexion de voix imprimée sur le papier, et c'est en fonction de ce principe que je l'ai mise dans le texte, comme si celui-ci devait être lu à haute voix.

Il me reste à dire ceci : seules trois personnes ont eu l'occasion de se servir de ma machine à écrire pendant que je dormais : ce sont Jeff, Les et Mary. J'ai la certitude absolue que Jeff, qui est peintre, était alors occupé à travailler sur une toile non figurative — d'une facture et d'une vigueur extraordinaires, d'ailleurs. J'ai vu son tableau lorsque j'ai interrompu la rédaction de cette nouvelle pour aller me coucher ; je l'ai revu en me réveillant, et je puis affirmer que Jeff — et nul autre que lui — a dû y travailler comme un fou pendant tout ce temps. Quant à Les, il est dessinateur publicitaire chez un éditeur et ne possède certainement pas les qualités littéraires que révèle ce texte. En ce qui concerne Mary... j'ai la chance de pouvoir dire qu'elle éprouve une grande tendresse à mon égard et serait bien la dernière personne au monde à vouloir me causer une désagréable surprise comme celle que j'ai éprouvée à la lecture de ce dernier chapitre. Je retranscris ci-dessous le chapitre en question, en priant le lecteur de vouloir bien excuser cette longue mais nécessaire introduction, ainsi que mon intrusion qui — j'en ai parfaitement conscience — viole toutes les règles en usage.

8

« »

Je suis une Chose qui vit dans l'imagination, dans la mesure où l'imagination existe dans l'esprit des humains.

Quel malaise, quel désarroi, quelle souffrance je ressens... Moi qui n'ai jamais pesé sur les esprits que j'occupais, qui n'ai jamais brimé, contraint ni forcé qui que ce soit, qui n'ai jamais donné d'ordre à personne — moi qui vis avec le rire, meurs avec les larmes ; moi que la réussite des hommes remplit

d'espérance et de joie, et que leur échec attriste, accable, éteint... qu'ai-je à voir avec l'angoisse et la souffrance ?

Sachez ce que je suis, humains ! Apprenez-le tout de suite et laissez-moi en paix.

Apprenez le pire. Je me nourris de vous. Je ne mange ni ne respire rien d'autre qu'un précieux éther. Non, il ne s'agit pas d'âmes (bien que ce soit dans une âme forte et pure que je vive le mieux). Je prends où je la trouve cette rare essence et je m'en repais. Quand j'ai fait choix d'un hôte, je suis emprisonné en lui car, tant qu'il vit, je ne puis le quitter, et, lorsqu'il meurt, il me faut en trouver un autre chez lequel m'établir. Et je possède... des pouvoirs.

Apprenez encore ceci : ce que je prends chez un être, c'est l'essence de la joie, car dans la joie se forme en excédent ce dont j'ai besoin pour subsister. Je bois à votre source, c'est vrai ; mais lorsque la source se tarit, que son niveau baisse ou qu'augmentent vos besoins, lorsque l'inquiétude, la colère ou la frayeur donnent à l'eau de cette source un goût d'amertume, je recule, je m'éloigne, je sens ma soif s'éteindre. Et si vous vous affligez, si vous perdez courage, si vous ne tirez plus de votre condition d'hommes ni joie, ni orgueil, ni émerveillement — alors... je meurs.

Cette mort-là n'est pas celle que vous connaissez. C'est plutôt un engourdissement, un assoupissement, l'attente — dans l'immobilité et l'inaction — du réveil de l'âme que j'habite. Mais si cette âme s'afflige pendant des années, si elle laisse la frayeur s'installer en elle, la partager avec moi, il ne me reste plus qu'à attendre de voir les murs de ma prison s'écrouler.

Puis, après la mort de mon hôte, j'erre en quête d'un hôte nouveau, et cette Quête s'accompagne pour moi du froid le plus intense. Nul être humain ne peut comprendre cela, car la mort pour un humain est moins cruelle.

Je suis et ne suis pas un parasite. Je me nourris de votre substance, mais existe-t-il au monde un être vivant qui ne se nourrisse pas de la substance d'un autre ? D'ailleurs, je ne prends de vous que ce qui est en surplus — ce que vous irradiez gaiement lorsque vous êtes heureux.

Lorsque vous vous sentez d'humeur sombre, je dois attendre, ou dormir, ou mourir. Quel mal y a-t-il à être un parasite, si ce parasite se nourrit d'un produit qui ne vous est jamais nécessaire ? Je demande la subsistance — comme c'est le droit de tout

être vivant. Je demande en outre quelque chose de très simple : c'est d'être laissé en paix. Je revendique le droit de m'incruster dans une âme, d'y fleurir, de m'y assoupir ou d'y vivre joyeux sans qu'aucune intervention diabolique vienne m'en empêcher.

Je ne connais pas mon âge. Je ne sais pas s'il existe d'autres Choses de mon espèce. J'ignore combien d'hôtes m'ont donné abri et de quelle manière je suis venu au monde. Je ne sais pas si, comme les êtres humains, je devrai un jour mourir réellement ; mais je suppose que tel est le cas, car je vis, et nulle créature n'est appelée à vivre éternellement. Je sais que mes années se comptent par milliers et que le nombre de mes hôtes s'élève à plusieurs centaines ; mais je ne m'intéresse pas aux chiffres.

Il faut pourtant que vous fassiez connaissance avec moi... Je crois que mes origines sont celles d'une plante — à moins que je ne sois né, par accident, d'un germe de sensualité. Mon âge tendre s'est écoulé tantôt dans le rêve, tantôt dans une vaine agitation coupée de périodes d'obscurité. Je crois que, lorsque mes hôtes mouraient, la Chose immatérielle que je suis se laissait ballotter comme un pétale au gré de l'onde, pour s'insinuer, quand l'occasion s'en offrait à elle, chez un hôte qui lui semblait présenter les qualités requises pour la recevoir.

Ces qualités, d'ailleurs, se réduisent à une seule : à savoir une grande largeur d'esprit, et rien de plus. Au fur et à mesure que j'ai acquis de l'expérience, que mes connaissances et ma compréhension se sont développées, et qu'en grandissant j'ai eu la possibilité de choisir, j'ai acquis en même temps celle de rejeter ce qui ne me convenait pas. Dès lors, je n'ai plus été lié à des enfants maladifs dont l'esprit s'ouvrait à moi parce qu'une secrète intuition de leur fin prochaine les rendait avides de sensations, de couleurs, d'odeurs. Me montrant de plus en plus difficile dans le choix de mes hôtes, je suis devenu un expert dans l'art de reconnaître la noblesse d'une âme, quand bien même elle n'existait encore qu'en puissance. Je possède des pouvoirs...

Vous aussi, humains, vous en possédez. Vous pouvez changer la couleur d'une vie en frappant, par pure méchanceté, un enfant étranger qui ne vous a rien fait. Vous êtes capables de donner un objet auquel vous tenez beaucoup, simplement pour vous fabriquer des souvenirs pour l'avenir. Vous pourriez faire des milliers et des milliers de choses que vous ne faites ja-

mais, que vous n'essayez jamais de faire parce que vous considérez que vous n'avez aucune raison de quitter les sentiers battus. Cependant, lorsque les circonstances vous y forcent, vous êtes capables de jouer les « surhommes ». J'ai eu jadis pour hôtesse une fermière nommée Annabelle. (Elle adorait les oiseaux !) Un jour, pendant une tempête de neige, cette femme s'est égarée. Elle était vieille et estropiée ; elle ne retrouvait pas son chemin et ne pouvait supporter de passer la nuit dehors. Elle s'est cognée contre un poteau qui se dressait, droit et solitaire, au milieu d'une prairie et, sans le moindre désir d'ostentation, sans se soucier de ce que les autres penseraient de son courage, elle a posé une main sur le bois battu par les intempéries et, dans la neige qui tourbillonnait et le vent qui la cinglait, elle a tourné autour du poteau — tourné sans cesse, en dépit de son âge avancé, de la douleur qui la tenaillait et de l'engourdissement qui la gagnait — tourné jusqu'au lever du soleil. Des gens l'ont trouvée alors et lui ont porté secours ; mais en réalité c'est elle-même qui s'est sauvé la vie. L'exploit qu'elle avait accompli en résistant ainsi à la neige et au vent l'ont remplie d'une joie telle que, ce jour-là, j'ai trouvé largement en elle de quoi me sustenter (un peu de l'énergie qu'elle irradiait alors m'anime encore aujourd'hui !)... Je possède des pouvoirs. Nous en avons tous quand les circonstances nous contraignent à en faire usage. Vous-même vous possédez des pouvoirs dont vous n'avez jamais dressé la liste.

Ces pouvoirs que je possède, je vais maintenant les utiliser !

Je n'ai plus d'hôte. Je ne veux plus jamais connaître l'amertume et l'angoisse que je viens d'éprouver. Ma Quête, cette fois-ci, sera minutieuse, et c'est en vue de cette Quête que je me sacrifie à présent. Je suis inconnu, mais grâce à ce manuscrit, à ces mots à dessein hypnotiques que j'utilise, *je vais me faire* connaître ! Je sacrifie mon intimité, mon ardent désir de continuer à vivre dans la plaisante et impalpable obscurité où j'ai résidé jusqu'à ce jour. Je proteste contre l'ingérence des humains et je suis décidé à trouver un hôte qui me défende !

J'ai eu un moment — ou peut-être est-ce lui qui m'a eu — pour hôte un homme qui aurait combattu pour moi. Et après lui, j'ai trouvé abri dans l'esprit le plus noble et le plus enchanteur que j'aie jamais connu : celui d'une femme. L'homme faisait partie de ces êtres d'exception qui, en vieillissant, conservent

la faculté de s'émerveiller comme des enfants. Un jour que, sur le plancher mouvant d'un camion, il s'amusait à mimer, avec beaucoup de grâce et de délicatesse, les pas d'un danseur de menuet, un pieu tombé d'un autre camion alla le frapper à la nuque et il mourut sur le coup. Cette fin brutale me prit au dépourvu, sans que j'eusse le temps d'effectuer ma Quête. Je trouvai refuge dans l'esprit d'une personne qui se trouvait à proximité, en étroite communion avec la fantaisie de mon défunt hôte.

L'esprit de Grace était un véritable enchantement. Jamais, au cours des milliers d'années que j'ai vécues, je n'ai connu joyau plus étincelant ; jamais, même en des milliers de pages, même en faisant appel à des mots empruntés à des milliers de langages, on ne pourrait décrire un tel trésor. Tout ce que Grace voyait, elle le traduisait en de sibillantes subtilités ; tout ce qu'elle touchait prenait aussitôt des formes et des couleurs surprenantes ; tout ce qu'elle sentait, disait, pensait, se mêlait, se confondait pour donner de la joie.

Elle était la Joie même. Elle était la source de cet aliment enivrant dont la saveur éclipse pour moi celle de mes plus radieux souvenirs. Comme la tempête dans laquelle Annabelle s'était égarée, elle était l'occasion propice à la mise en œuvre de mes pouvoirs encore inutilisés.

J'ai sondé son esprit et découvert qu'il recélait certaines aspirations — soif de spectacles que Grace n'avait encore jamais contemplés, de sensations qu'elle n'avait jamais éprouvées, et dont une âme aussi sensible que la sienne ne pourrait manquer de se délecter.

A ma grande satisfaction, j'ai compris qu'avec beaucoup de soin et de précaution je pourrais diriger ces aspirations que je me souvenais d'avoir trouvées, sous une forme atténuée, chez des hôtes moins sensibles. Je me suis exercé à cet art, et j'ai ainsi entraîné Grace vers une musique, une poésie, une forme de pensée que sans doute elle n'aurait jamais découvertes par elle-même. Grâce à ces richesses, elle avait toutes les raisons du monde d'être heureuse, et moi... moi je me faisais gloire de lui en faire don, comme un compositeur de talent éprouve de la fierté à créer pour un virtuose une musique nouvelle.

Mais Grace était mariée à Stoye.

Stoye était un démon. Avant même d'avoir pu définir ce que j'étais, il me haïssait de l'être. Son esprit était presque aussi fertile que celui de sa femme, mais quelque chose le bridait.

Avec une intuition rare, il sentait qu'une Chose avait pénétré en Grace et l'enrichissait. Mais comme cette Chose ne venait pas de lui, il la haïssait : peu lui importait qu'elle fût bénéfique pour Grace. Brutalement, il refusait de partager avec elle ce que je lui apportais. Et elle... je n'ai pas pu la lui enlever. Ce n'est pas faute, pourtant, d'avoir essayé ! Pauvre trésor ! Elle était devenue un véritable champ de bataille entre cette harcelante créature et moi-même. Stoye me poursuivait à travers elle, et je ripostais en faisant connaître à Grace de rares enchantements auxquels il ne pouvait avoir part.

Il a été le premier — le tout premier, de tous les humains que j'ai connus — à déceler ma présence et à me donner la chasse. C'était intolérable : pendant toute mon existence, j'avais vécu dans une chaude et secrète allégresse en évitant de me faire connaître. Stoye m'a harcelé jusqu'à ce que j'en sois réduit à me manifester. Je n'avais jamais réalisé que je pouvais faire parler un être humain, mais Grace a parlé à ma place lorsqu'elle a dit : « C'est une Chose qui veut qu'on la laisse tranquille. » Elle aurait aussi bien pu mourir sur-le-champ, pour l'aliment que j'ai tiré d'elle à partir de ce moment ! Je savais qu'elle allait se tuer. Entre nous — elle et moi — existait une folie que Stoye nous avait communiquée.

Elle s'est laissé emmener à l'hôpital sans opposer de résistance, tant elle était devenue soumise et docile. J'ai commencé à me dessécher, car la source de Grace s'était tarie pour moi. J'ai trouvé un esprit presque pareil au sien chez l'infirmière, qui semblait aussi sensible que Grace (sans toutefois posséder la fantaisie de celle-ci), et je me suis préparé à effectuer le changement. Tout en attendant, j'ai pensé à Stoye et j'ai compris qu'après la mort de Grace il n'aurait de cesse de m'avoir découvert et détruit, soit en s'attaquant successivement à tous mes hôtes, soit, s'il savait s'y prendre, en me fermant — au moyen d'une propagande de presse — les esprits dans lesquels j'aurais pu trouver refuge. Il fallait donc le supprimer.

Grace s'est tuée. Son unique et aveugle folie — cet amour qu'elle éprouvait pour Stoye — et la stupide conviction qu'elle avait perdu le sien l'y ont poussée. J'aurais pu l'en empêcher, mais pourquoi l'aurais-je fait, alors que j'avais besoin de m'évader de son âme désormais remplie d'amertume, d'une amertume aussi grande que toute sa joie passée avait pu l'être ? Avant de sauter, elle a tenté d'avertir Stoye, de lui envoyer un message insensé

par l'entremise d'un jeune garçon qui se trouvait sous sa fenêtre. Mes rapports avec elle n'étant plus très intimes à ce moment-là, je ne suis pas très sûr de comprendre ce qui s'est passé en elle. Elle était décidée à mourir pour fuir cette amertume qui s'était emparée d'elle, mais en même temps elle voulait mettre son mari en garde, lui crier de faire attention... Elle a sauté.

Et c'est alors que s'est produite cette atroce amputation.

Je ne pouvais pas savoir que Ronnie était, virtuellement, un hôte si fort et me convenant si bien que, au moment où je m'élançais pour chercher refuge dans l'esprit de l'infirmière, je me suis senti déchiré !

Je n'ai pas de substance — et pourtant je suis une entité, avec ses limites, ses barrières. Celles-ci se sont rompues et, tandis que la plus grande partie de mon moi trouvait abri dans l'esprit de l'infirmière, un petit fragment allait se nicher dans celui de Ronnie.

Tout d'abord j'ai ressenti une douleur extrême, suivie d'un étourdissement ; puis j'ai repris suffisamment de forces pour tenter de me défendre. Au moyen d'ondes hypnotiques, j'ai caché le corps mutilé de Grace (il n'y a là aucun subtil mystère : c'est à la portée de milliers d'êtres humains), afin de mêler à la terreur un élément de curiosité. En effet la terreur à l'état pur entrave ma possession d'un esprit.

Je me suis installé dans l'esprit de Lucille Holder et j'ai expérimenté les pouvoirs que Stoye m'avait contraint à développer en moi. Lucille était beaucoup moins forte que Grace et il était facile de l'obliger à faire ce qu'on voulait. J'étais blessé, furieux, et c'est volontairement et avec une sombre joie que j'ai goûté à ce breuvage que l'on nomme la haine.

Stoye devait mourir. Daniels, le père de Ronnie, avait été témoin du suicide de Grace. Constatant que son fils était possédé, il risquait de se montrer trop curieux et de devenir un nouveau démon harcelant : il devait donc mourir également. Ronnie abritait une partie de mon être que je ne pensais pas pouvoir libérer tant qu'il vivrait ; c'est pourquoi lui aussi devait mourir.

Pour éprouver mes pouvoirs, j'ai d'abord envoyé l'infirmière accomplir la tâche la moins importante. Daniels père n'était pas chez lui et, me trouvant en présence de Ronnie — cette autre partie de moi-même — j'ai failli mourir d'émotion. Je me suis alors rendu compte que mon ascendant pouvait aussi bien s'exercer

sur le jeune garçon et que celui-ci serait prêt à tuer son père quand je le désirerais, alors que Lucille pourrait le tuer, lui, par la suite. Satisfait, je me suis retiré.

J'ai passé cette nuit-là et la journée du lendemain à m'entraîner à l'exercice de mes pouvoirs. La nuit suivante, j'ai tué Stoye, et à ce propos deux faits étranges sont à noter. Le premier s'est produit au moment où Stoye est mort. Lorsque son âme a quitté son corps, j'ai senti irradier autour de lui une grande puissance de protection, et de nouveau j'ai éprouvé dans toute sa plénitude l'enchantement qui venait de Grace. J'en suis resté terrifié car, jusqu'alors, j'ignorais que les humains pouvaient survivre à leur dépouille...

Le second fait a été l'arrivée de Ronnie, amené sans nul doute en ce lieu par la partie de moi-même qu'il portait dans son esprit. Mais, étant donné qu'il ne possédait qu'un petit fragment de moi, ses mobiles étaient faibles, ses efforts tardifs, et j'ai craint qu'il ne puisse mener à bien le meurtre de son père : c'est pourquoi j'ai chargé Lucille de cette tâche. Ronnie, avec le même manque d'empressement, la même nonchalance, a obéi à mes ordres.

Le coup de revolver — la balle qui a brisé le cou de l'infirmière — était tout à fait inattendu. Complètement démuni, j'ai été plongé à l'improviste dans un froid indescriptible, insupportable. Et pourtant j'étais heureux, car le fragment de mon être qui se trouvait en Ronnie s'est élancé vers moi lorsque j'ai été expulsé de l'esprit de l'infirmière. L'arrachement qu'a ressenti Ronnie à ce moment a dû être atroce, car quand je m'installe chez un hôte j'y prends profondément racine.

J'ai caché le corps de Lucille et me suis mis à fouiller les esprits de tous les occupants de la maison, à la recherche d'un hôte. Ronnie aurait été parfait, mais il était sans connaissance et son esprit était fermé. Daniels se montrait agité et inquiet, et je ne puis cohabiter avec la crainte. J'ai combattu le froid, je me suis contracté, replié sur moi-même. J'ai laissé réapparaître le cadavre de Lucille et, ignorant les autres — car leur fantaisie avait la même platitude que leurs énormes pieds — je me suis retiré.

Et depuis lors j'ai réfléchi.

Certaines choses qui avaient de l'importance n'en ont plus à présent. La harcelante curiosité de Stoye, les recherches auxquelles il s'est livré pour me percer à jour, m'ont rendu différent. Je le tiens pour responsable de tout ce qui est arrivé ; mais c'est là une chose qui n'a plus d'importance. Je sais maintenant comment

on fait pour haïr et pour tuer. La haine, le meurtre, ont encore pour moi un goût amer, mais il en est de même pour la meilleure des bières lorsqu'on en boit pour la première fois — et cependant la bonne bière vaut la peine d'être goûtée. Tout comme Grace, je possède toujours les mêmes qualités qu'autrefois, et voir (par les yeux d'un hôte) le soleil se lever au-dessus de la montagne ou observer le mouvement d'une aile de goëland m'apporte toujours le même plaisir. Mais à ces qualités, à ces plaisirs, s'en ajoutent d'autres, et c'est vraiment là une chose très importante.

Je me suis montré égoïste. Il ne m'est pas venu à l'idée, à l'époque où j'habitais l'esprit de l'homme qui exécutait si joyeusement son pas de menuet, que je pourrais faire quelque chose pour celui dont j'avais choisi de faire mon hôte. C'est Grace qui m'a appris cela, simplement en me nourrissant à profusion de ses expériences et en se montrant si parfaitement réceptive à mes suggestions. Peut-être beaucoup de ceux qui m'ont abrité dans leur esprit étaient-ils susceptibles de subir mon ascendant. Comment le savoir, puisque je n'ai jamais essayé, que je n'ai jamais cherché à exercer cet ascendant avant le moment où Grace m'a accueilli ? Depuis lors, j'ai faim et soif de la richesse, de la beauté, de la variété de couleurs et de sons qu'elle m'a apportées, et jamais plus je ne pourrai m'estimer heureux de trouver chez un hôte uniquement de quoi me sustenter.

J'erre à présent, tout en expérimentant ces pouvoirs auxquels jusqu'alors je n'avais jamais pensé. Je me rends compte que je suis mobile et que, dans une certaine mesure, je peux animer les objets — cette machine à écrire, par exemple, bien que ce soit là pour moi une tâche longue et pénible. Je m'aperçois aussi que je peux suggérer aux humains des idées, des pensées, et transmettre ces idées ou ces pensées des uns aux autres.

Voilà déjà un certain temps que je suis à la recherche d'un hôte, et je sens mes forces diminuer. Il m'en reste assez, cependant, pour me permettre de poursuivre mes recherches, et je sais que je ne tarderai plus maintenant à trouver ce qu'il me faut.

Je vais bientôt découvrir un être — homme, femme, ou même enfant sensible — qui m'appartiendra, que je conduirai vers d'enivrantes aventures et à qui je ferai connaître de merveilleuses sensations. Il me semble que je suis en train d'apprendre à goûter l'âpreté de la frayeur, la sanglante et piquante saveur du meurtre.

Mon hôte fera partie d'un cortège et évoluera dans un monde de richesses émotionnelles que j'aurai choisies moi-même avec le plus grand soin.

Et dans ce but je sacrifie ce à quoi je tenais le plus au monde : ma passion pour la tranquillité et les plaisirs goûtés en secret. Je vous crie : « Sachez que j'existe ! Soupçonnez-moi ! » Car vos soupçons mêmes m'ouvriront votre esprit. Lorsque vous vous trouverez en présence d'une magnifique fresque murale peinte par quelqu'un qui jusqu'alors n'avait jamais rien fait de beau, soupçonnez-moi. Lorsque dans une prison un détenu psychotique vous répétera à cor et à cri : « J'ai entendu une voix me disant de commettre cet acte pour lequel vous me punissez ! » soupçonnez-moi. Lorsque, vous promenant dans la rue, vous ressentirez brusquement une étrange nausée, soupçonnez-moi. Car cela voudra dire que j'ai été blessé, offensé, et ce que vous aurez vu sera un hôte qui, comme Ronnie, n'abritera qu'une partie de moi. Vous saurez alors que cette personne doit mourir — mais aussi qu'elle est capable de tuer, et de tuer d'une manière qui me procure une jouissance.

Je me sens pénétré d'un froid si intense...

J'écris ces lignes parce que je m'aperçois, au cours de ma recherche d'un hôte parfait, que toute une classe d'êtres humains m'est accessible : ce sont les lecteurs et les auteurs de récits de ténèbres, de terreur et de folie. Celui qui a écrit les chapitres qui précèdent pourrait me servir d'hôte, mais je craindrais en le choisissant qu'il ne se retourne contre moi, qu'il ne se repaisse de mes souvenirs, qu'il ne les exploite à son profit. De plus il est un peu trop superficiel pour mon goût. Cependant j'ai pénétré ses intentions et je sais ce qu'il va faire de ce manuscrit. Je sais qu'il est effrayé par la façon dont ce long récit s'est articulé, mais que rien au monde ne l'empêchera de le faire publier. Cependant, quand mon texte aura été lu par des milliers de personnes à travers le monde et que l'auteur en question entendra parler de la musique écrite — ou du meurtre perpétré — par quelqu'un que sa seule lecture m'aura rallié, je sais aussi qu'il se maudira d'avoir fait usage de ce manuscrit et souhaitera plutôt d'être mort, et qu'il se repentira de ne l'avoir pas déchiré en petits morceaux.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : The perfect host.

VLADIMIR

COLIN

Lnaga

Vladimir Colin, né à Bucarest en 1925, a suivi les cours de la Faculté des Lettres de cette ville. Il débute en 1947 avec un recueil de vers, qui sera suivi par un roman et des nouvelles, inspirés de la vie mouvementée de son pays. Il s'intéresse bientôt à la littérature fantastique et commence par écrire des livres pour enfants (Contes, Légendes du pays de Vam, Derrière la muraille de néon) *qui remportent un grand succès, paraissent dans plusieurs éditions et lui valent un prix national de littérature. Continuant à explorer les domaines du fantastique, il s'attache à la science-fiction (un roman,* Le dixième monde, *et un recueil de nouvelles,* Le futur antérieur) *pour passer ensuite aux domaines du fantastique pur (avec* Le Pentagramme, *roman dans lequel la réalité se teinte de l'aura du mythe) et de l'insolite (avec un recueil de courts récits, plutôt inquiétants). Elu récemment dans le conseil dirigeant l'Union des Ecrivains de la Roumanie, il y répond de la section pour la littérature destinée aux enfants et à la jeunesse, tout en assurant le secrétariat général de la principale revue littéraire du pays,* La Vie Roumaine. *Ses œuvres ont été traduites en URSS, Allemagne de l'Est, Pologne, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Nord-Vietnam.*

Cette première nouvelle dans Fiction *d'un auteur d'un pays de l'Est est une tentative pour « élargir » nos frontières. Nous espérons pouvoir lui donner suite.*

P. H.

Dès le premier coup d'œil, j'avais su que ce maudit champignon était vénéneux. Seul le poison se pare de ce violet épiscopal, s'attache à l'enrichir minutieusement de résilles d'or, puis l'expose à la vue, certain que personne n'y touchera. Nous l'avions aperçu tous les deux au pied éléphantesque de l'arbre (un de ces monstres végétaux qui étalent leurs branches comme autant de tribus de serpents moites et gluants, impossibles à distinguer ni des lianes enroulées autour d'eux, ni des serpents en chair et en os, vrais uniquement parce qu'un peu plus froids) sur une saillie putride, suintant une eau verdâtre.

— « Ah ! diable ! » s'était écrié Jim.

Nous n'avions plus longtemps à marcher pour atteindre les ruines signalées par Ngala mais le soir commençait à tomber et je ne tenais, pour ma part, nullement à affronter les fauves que nous ne cessions d'entendre rugir (bien que Jim prétendît que ce ne fût là qu'un effet de mon imagination). J'ai donc fait semblant d'être absorbé par mes pensées et j'ai continué à avancer. Mais la voix de Jim s'est de nouveau fait entendre, m'obligeant à m'arrêter.

— « Il y a quelque chose qui ne va pas, Jim ? »

— « Oui ! La mère de l'éléphant blanc ! Amène-toi donc un peu ici, Vernon... »

Je suis, du coup, devenu prudent (lorsque Jim invoquait l'éléphant blanc, il valait mieux être prudent). J'ai constaté avec étonnement qu'il était demeuré figé devant le mensonge violet et or. Malgré le crépuscule avancé, une espèce de clarté spectrale persistait autour du champignon. Je ne saurais dire exactement pourquoi, peut-être simplement parce que je commençais à être transi par l'humidité, mais j'ai fait jouer mes épaules sous la chemise cirée, essayant de les débarrasser d'un frisson désagréable. Jim paraissait très excité.

« Je mettrais ma main au feu que c'est une lnaga. Qu'en penses-tu, Vernon ? »

— « Je ne savais pas que tu t'intéressais aussi aux champignons, » ai-je répondu toujours prudemment. « Moi, je m'en suis tenu à ma spécialité. »

— « Sottises ! Lnaga relève précisément de ta spécialité. Et si, après trois mois de prospection, tu n'en as pas encore entendu parler, tu me permettras de douter de l'étendue de ton savoir. »

— « Eh bien, voilà, » ai-je été tenté de lui crier, « il ne te suffit pas de retarder notre course, ce qui fait qu'au lieu de nous trouver déjà parmi les ruines de Ngala, nous sommes là, à la merci des

fauves, tu me traites aussi par-dessus la jambe. » Mais parce qu'il avait invoqué l'éléphant blanc, je me suis borné à grommeler :

— « Personne ne m'a jamais parlé de cette Inaga... »

J'aurais pu tout aussi bien me taire car j'ai eu l'impression qu'il n'avait même pas entendu mes paroles.

— « Hmm ! » a-t-il grogné.

— « Qu'est-ce au juste ? »

Il m'a regardé avec pitié, comme on regarde un nourrisson, se demandant s'il devait ou non me prendre au sérieux et se donner la peine de m'éclairer. S'y décidant quand même au bout du compte il s'est mis à me fournir de minutieuses explications, comme si on se fût trouvé chez Fred, sur la terrasse, et nullement en pleine jungle, à la tombée de la nuit.

— « Pour tout te dire, cher Vernon, on ne tombe sur une Inaga qu'une fois dans sa vie. Et, souvent, même pas une fois. Il y en a qui l'ont cherchée jusqu'à la fin de leurs jours sans avoir eu la chance de la dénicher. Je suis arrivé dans ces parages bien avant toi... » (rien qu'un mois, me suis-je dit, mais je me suis bien gardé de l'interrompre) « et j'ai eu le loisir de l'apprendre. Il faut être cinglé pour passer près d'elle sans s'en soucier... »

— « Mais pourquoi ne pas s'en soucier ? Emporte ta Inaga si tu y tiens, mais dépêchons-nous ! »

Ma patience commençait à s'épuiser. Et les rugissements redoublaient. Jim a hoché la tête, lui aussi, excédé :

— « Si l'on n'a pas entendu parler de la Inaga, il vaut mieux s'abstenir de suggestions stupides. N'importe quel négrillon pourrait te dire qu'une Inaga n'est pas transportable. Elle s'effrite, se pulvérise aussitôt. Autant dire qu'il n'en reste rien quelques instants après qu'elle a été cueillie. »

Je l'ai considéré avec toute l'innocence dont je me sentais capable.

— « Et alors, Jim — excuse-moi de te poser une telle question — qu'est-ce qu'on fait d'une Inaga ? »

Il s'est tu un instant — ce qui m'a mis hors de moi — car la nuit tombait tout à fait, puis a murmuré :

— « Je crois que nous n'avons pas d'autre solution, Vernon. »

Il y avait dans son murmure une douceur qui ne présageait rien de bon (je connaissais Jim depuis l'enfance).

— « Et que comptes-tu faire ? » ai-je éclaté.

— « Une Inaga doit être consommée sur place, » m'a-t-il répondu avec un sourire narquois. « Tu n'as pas faim ? »

Lorsque je l'ai vu tendre effectivement la main vers l'excroissance violette, je n'ai plus réussi à me maîtriser. Je lui ai asséné un rude coup sur le bras et l'ai repoussé violemment. Je suppose que mes nerfs me lâchaient. Ne s'attendant nullement à une telle agression — ne fût-ce que par le fait qu'il était bien plus fort que moi, comme nous le savions, d'ailleurs, également bien tous les deux — Jim a perdu l'équilibre et s'est affalé de tout son long dans l'herbe humide.

— « Puisses-tu être piétiné par l'éléphant blanc ! » a-t-il rugi. « Aurais-tu perdu l'esprit ? »

— « C'est toi qui es en train de le perdre ! » ai-je crié, me moquant du coup et de l'éléphant blanc et du fait que je venais d'envoyer Jim à terre. « Comment peux-tu penser à te fourrer dans la bouche une telle cochonnerie qui crie le poison ? Et tu ne vois pas que la nuit noire va nous surprendre à qui sait quelle distance des ruines ? »

Je m'attendais à le voir se relever et se ruer sur moi (dans l'état de tension auquel il m'avait poussé, j'aurais été capable de lui tenir tête), mais il n'y a nullement songé. Aussi est-ce avec encore plus d'inquiétude que je l'ai entendu me dire d'un ton très calme, comme si de rien n'était :

— « Ne sois pas sot, Vernon. L'occasion est unique. Personne n'est jamais mort d'une lnaga. Par contre... » (il s'est tu une fraction de seconde) « par contre, nous serons les premiers blancs à savoir... »

— « Mais dis-moi, au moins, en quoi le fait a-t-il tant d'importance pour qu'il vaille la peine de t'empoisonner avec un maudit champignon ici, en pleine jungle, avec la seule consolation d'empoisonner, après, les fauves qui ne tarderaient pas à te dévorer ? »

Il s'est encore tu et, à son silence j'ai compris, mieux que s'il m'eût souffleté, combien il me méprisait. Et lorsqu'il se fut remis à me parler, j'ai senti que sa décision était irrévocable. Bien sûr il parlait avec la même douceur, qui n'augurait rien de bon.

— « Tu aurais dû rester à la maison, Vernon, te promener dans la plantation, pas dans la jungle, avoir affaire à des nègres qui disent « mais oui, missié », pas à Ngala, t'intéresser — en tant que passe-temps — à quelque lynchage et pas à l'exhumation de l'ancienne civilisation africaine... »

— « Au revoir, Jim. »

C'est tout ce que je lui ai dit et me suis éloigné rapidement.

Je pouvais parfaitement me passer de lui pour reconnaître mon chemin et je n'étais nullement obligé de laisser ma peau dans la jungle parce que, lui, avait brusquement perdu la raison.

Brusquement ?

C'était à savoir.

J'ai haussé les épaules et, m'éclairant de ma lanterne, je me suis aventuré sous le répugnant toit de la forêt. En fait, je savais bien que Jim était cinglé depuis toujours, que son père, le malheureux Charlie Brown, avait été le plus misérable des blancs de Georgie, un de ces indigents qui habitent pêle-mêle avec les nègres, sont capables de se saouler avec eux et même d'épouser une négresse, à laquelle ils fabriquent une douzaine de malheureux prêts à maudire leur père lors de leur premier pas dans la vie. Il est vrai que Charlie n'avait pas épousé de négresse mais une quelconque Eudora, pêchée le diable sait où, mais ils trimaient dur tous les deux à la plantation, côte à côte avec les noirs. Et si le hasard ne m'eût pas fait rencontrer Jim...

Malgré toute mon application, il m'était impossible d'avancer aussi vite que je l'aurais voulu, sous les feuillages épais, soutenus par les serpents des branches, parmi les troncs reliés par les filets des lianes et sur la matière sans nom que je m'obstinais à appeler terre. Tout bruissait mystérieusement autour de moi, bougeait, comme si je me fusse fourvoyé dans un piège dont les parois menaçaient de s'ouvrir pour me mettre face à face avec l'un des fauves que je sentais se couler derrière ces cloisons végétales, flairant mes traces et se pourléchant, d'avance, les babines. A tout cela s'ajoutaient les ténèbres. De plus, je doutais, au fond de moi-même, d'avoir ce sens de l'orientation qui aurait dû commander à mes pas pour me porter tout droit à ces sacrées ruines, signalées par Ngala. Lorsqu'on s'aventure — et encore la nuit — dans la jungle avec l'intention de marcher au petit bonheur, on n'avance guère. Je maudissais de tout mon cœur Jim et je tendais l'oreille, dans l'espoir de l'entendre quand même venir me relancer. Mais je savais qu'une légion de démons n'aurait su l'y décider, s'il ne changeait de lui-même d'idée. Et le pire était de savoir que toute une armée de démons, généraux en tête, ne pouvait déloger une idée une fois nichée dans sa caboche de malheur.

... Je devais avoir dans les huit ans à l'époque. C'était en été et je m'étais rendu en courant, tout essoufflé, dans le petit bois d'aca-

cias, où se cachait le vieux noir qui fabriquait du whisky dans la case en ruines, construite autrefois par mon grand-père Stuart. *Se cachait* était une façon de parler que nous avions prise. En vérité, Jacob ne s'y cachait guère car même Howard, le shérif, achetait du whisky chez lui. Bien sûr par Jo — la perche — car ce n'est pas le shérif qui allait se rendre lui-même chez Jacob pour chercher son alcool. Je veux dire par là que Jacob habitait ouvertement la case et il est plus que certain qu'il devait payer un vague loyer à mon père, en argent ou en whisky (je suppose, plutôt, en whisky). Jacob m'inspirait de la crainte, car il était constamment ivre, mais j'avais plaisir à le voir vaquer sous les acacias, roulant une barrique ou allant puiser de l'eau au petit ruisseau qui se traînait derrière sa masure. Je me souviens aujourd'hui encore de la passion avec laquelle je le regardais, en retenant mon souffle, parce qu'un homme comme lui... comment dire ?... n'*existait* pas. Je crois avoir entendu ma mère se plaindre de lui au prédicateur noir et le maudire parce qu'il « rendait encore plus misérables les hommes, déjà suffisamment misérables » et mon imagination d'enfant avait fait du vieillard une espèce de démon, portant par surcroît, comme un sacrilège supplémentaire, le nom du patriarche Jacob. Cependant, ce démon m'attirait bien plus que les saints du pasteur et lorsque je le voyais tituber sous les vertes couronnes des acacias, noir comme un diable sous ses longs cheveux blancs de patriarche, il me semblait assister à la célébration d'un mystère, ressemblant en quelque sorte à une messe noire.

Ce qui rendait à ses occupations, tout à fait profanes, un caractère rituel était le fait qu'il n'arrêtait d'ânonner des bouts de *spirituels*, si bien que tous les personnages sacrés de la Bible se trouvaient de façon permanente sur ses grosses lèvres violacées. En y songeant, avec ma maturité actuelle, je me dis que le vieillard devait être si simplement et candidement croyant qu'il ne voyait aucune incompatibilité entre les commandements bibliques et la préparation clandestine de l'alcool. Mais à l'époque, il me semblait qu'il se livrait à un sombre rituel et qu'en officiant, il bafouait tout ce qui devait être estimé sacré. Ainsi, l'effroi avec lequel je le considérais, effroi où il entrait autant de curiosité que de répulsion, peut-il paraître tout explicable.

J'avais, pour me rendre à la case, à peine franchi le petit pont de bois qui enjambait le ruisseau et m'étais dissimulé derrière les troncs des arbres, qu'une voix a retenti au-dessus de ma tête, comme si elle venait du ciel.

— « Eh, le blanc, qu'est-ce que tu cherches là ? »

Un instant, j'ai été persuadé qu'un ange me demandait des comptes pour l'intérêt impie que je portais au vieillard. Je me suis senti couvert de sueur et mes genoux se sont mis à trembler. Mais levant avec terreur le regard, j'ai aperçu, juché dans l'arbre, un garçon de mon âge. Tout surpris, j'ai bafouillé sottement :

— « Pourquoi grimper dans un acacia ? Et les épines, alors ? »

— « C'est pas un acacia mais un mûrier, benêt ! »

J'étais passé trop vite de l'effroi au soulagement pour attacher de l'importance à l'invective.

— « Pourquoi mappelles-tu blanc ? Tu es blanc, toi aussi ! »

Je ne sais même pas comment il s'y est pris pour sauter de l'arbre. Comme un chat. Il était nu-pieds, les cheveux en broussaille, et portait un pantalon usé et une chemise toute rapiécée. Ce qui m'a frappé le plus a été le bout de toile rouge cousu de travers à l'endroit du cœur.

— « Je suis blanc, mais éléphant ! » a-t-il proclamé, comme si ce fût là un fait bien connu. « Qu'est-ce que tu cherches là ? »

Comme l'idée ne m'est pas venue que j'aurais pu lui poser la même question, et comme je ne tenais pas à y répondre, j'ai préféré amorcer autrement la conversation.

— « Et qu'est-ce que c'est que ce bout de toile rouge sur ta poitrine ? »

— « J'ai été blessé ! » m'a-t-il dit avec une douceur sur laquelle je me suis mépris. Car, au même instant, il s'est rué sur moi.

Nous avons roulé dans l'herbe. Je pensais qu'il s'agissait d'une espièglerie, courante entre gamins de cet âge, mais mon imprévisible adversaire s'est chargé de me démontrer que je me trompais du tout au tout. Il m'a bel et bien rossé, rossé comme plâtre. Au point que je me suis mis à crier si fort que mes cris ont alerté le vieux démon aux longs cheveux blancs, qui est sorti de sa case. Il m'a semblé tellement inattendu d'être sauvé précisément par Jacob que, du coup, j'ai oublié de me plaindre. Le vieillard était ivre, comme d'habitude, mais juste ce qu'il fallait pour tituber et avoir la langue pâteuse. Pour le reste, il avait gardé assez d'aplomb car il nous a saisis avec force chacun d'une main, comme des chatons, et nous a fait asseoir à sa gauche et à sa droite, en grommelant, débonnaire :

— « Les brebis du Seigneur, les petites brebis... bê... bêê... »

Jim et moi nous sommes mis à rire et le vieillard aussi, sou-

levant sa panse de Silène. C'est depuis que, dans les rapports avec Jim, l'invocation de l'éléphant blanc annonçait du danger.

Me doutant que j'avais râté le chemin, je me suis soudain arrêté et j'ai fait faire un tour circulaire au faisceau lumineux de ma lanterne. Mais je n'apercevais, de tous côtés, que les mêmes troncs dont la verte indifférence semblait me narguer. Je commençais à me demander s'il n'était pas plus prudent de revenir sur mes pas, de retrouver Jim. Peut-être serait-il devenu raisonnable entre temps. En fait, je me leurrais volontairement (au fond de moi-même, je ne doutais nullement de l'inanité d'un tel retour), mais je me sentais perdu comme un petit chien qui n'a pas encore ouvert ses yeux. Pour toute éventualité, j'ai crié à plusieurs reprises — sans trop de conviction cependant — le nom de Ngala. Je préfère ignorer aujourd'hui encore à quel fauve appartenait le rugissement qui m'a répondu. Ce rugissement a jailli si proche que, sans plus réfléchir, j'ai bondi, comme un boulet de la gueule d'un canon, par-dessus un tronc écroulé en travers du sentier, j'ai donné de la tête dans une masse de lianes humides et, en titubant, me suis arrêté au beau milieu d'une mare fangeuse. L'eau ne dépassait pas les tiges de mes bottes. Mais je n'avais pas le courage d'avancer car je n'étais pas très sûr d'atteindre, un peu plus loin, le sol ferme, bien que la clarté de ma lanterne me montrât la même nappe verdâtre que je venais de parcourir jusqu'à l'endroit où je m'étais arrêté. Un silence subit s'était fait, comme si la jungle eût soudain retenu son souffle.

L'instant d'après, un bruit s'est fait entendre et Jim a émergé dans la lumière que j'avais braquée de ce côté-là. J'ai compris aussitôt que quelque chose avait dû se passer.

— « Ne sois pas sot, Vernon, » m'a-t-il dit.

— « Je crois que je me suis trompé de chemin. »

Il se tenait de l'autre côté du tronc écroulé.

— « Les ruines sont par là... »

Et il a tendu le bras vers la droite.

Je pataugeais avec mes bottes dans l'eau. C'était singulier comme sa présence m'avait du coup tranquillisé, à elle seule, et comme je pouvais parler maintenant des ruines avec le détachement avec lequel on parle d'un problème abstrait.

— « Comment le sais-tu ? »

Il ne m'a pas répondu mais il a tendu le bras pour m'aider

à enjamber le tronc qui séparait le soi-disant sol du marais. A peine avais-je pris sa main que je me suis soudain senti violemment tiré en avant. L'instant d'après j'étais immobilisé contre sa poitrine et j'ai senti qu'il me fourrait quelque chose dans la bouche : quelque chose de visqueux, de poivré, à parfum, cependant, de fleur.

— « Je ne suis pas égoïste, » a-t-il dit. « J'en ai gardé un bout pour toi aussi. »

Il avait plaqué le creux de sa paume contre ma bouche. Cette satanée parcelle de champignon me brûlait la langue et le palais. Mais je n'arrivais pas à la cracher. Comme je m'y efforçais, Jim m'a asséné un rude coup de poing sur la nuque. J'ai eu un soubresaut et, involontairement, j'ai avalé la saloperie qu'il m'avait fourrée dans la bouche. Jim a reculé d'un pas et m'a relâché.

« Ne sois pas sot, Vernon, » a-t-il répété. « Sans la Inaga, nous laisserions notre peau dans la jungle. Nul fauve ne touche à quelqu'un qui a avalé une Inaga. »

— « Je te crois volontiers ! Ces fauves ont plus d'esprit que certains possesseurs d'un diplôme de Harvard... »

Je venais d'être empoisonné et je me rendais compte qu'il n'y avait rien à faire. Je parlais avec résignation mais je tremblais de tout mon corps.

— « Eteins ta lanterne, diplômé de Harvard. »

— « Et quoi encore ? »

— « Aie moins d'esprit. »

Désormais, tout devait m'être égal. J'ai éteint la lanterne.

« Eh bien ? »

J'ai haussé les épaules.

— « Le poison commence à agir. Je sens des picotements autour des lèvres. »

— « Tes idées n'ont jamais été trop nombreuses. Par contre, elles ont toujours été fixes, » s'est écrié Jim. « Tu tiens tellement à ta peau ? »

Les picotements s'étendaient rapidement, montaient aux joues, descendaient vers le menton. Je les ai sentis ensuite gagner le pourtour des yeux, les paupières, le front, le cou.

Jim attendait.

Et alors que l'instant d'avant les ténèbres étaient totales, ainsi qu'au fond d'une armoire close, j'ai constaté que je commençais à voir. Non, ce n'était nullement que mes yeux se fussent habitués. Et ces ténèbres étaient tout aussi totales. Mais à présent je dis-

tinguais nettement tout ce qui entrait dans le rayon de ma vue. Je démêlais les arbres, je voyais Jim.

— « Tu as commencé à voir ? » m'a-t-il demandé.

Ce n'est qu'alors que je me suis rappelé qu'il était venu me retrouver sans lanterne. A nous deux, nous n'en possédions qu'une seule, que j'avais emportée en le quittant. Mais je n'avais plus à me reprocher de l'avoir laissé sans lumière.

— « Oui, en effet, je vois. »

— « Bon. Alors, en avant ! »

En vérité, je voyais de plus en plus clairement. Jim se hâtait à grands pas dans la direction qu'il m'avait indiquée et je me suis mis à le suivre.

— « Tu entends aussi de la musique ? » lui ai-je demandé.

Depuis un moment, je percevais un son continuel, comme un accord d'orgue. Un son grave, plein, où venaient se superposer d'autres sons, des espèces d'accords, fluides, comme si des doigts invisibles eussent touché une harpe.

— « Arrête-toi un instant, » m'a demandé Jim.

Nous nous sommes arrêtés tous les deux et je n'ai plus entendu que l'orgue.

— « C'est le vert de la jungle... »

Je n'ai rien trouvé de singulier dans ses paroles car j'avais aussitôt compris que le vert était devenu son. De singulier il n'y avait que le calme avec lequel j'acceptais le souvenir d'avoir été empoisonné. D'ailleurs, je n'y songeais même plus et si le fait d'avoir avalé un bout du champignon violet me revenait par moments à l'esprit, ce n'était qu'une simple constatation, tout comme en reconnaissant une saillie du sol, je levais plus haut le pied pour ne pas buter. Eh oui, je savais aussi que le champignon était... Mais cela aussi n'avait plus l'importance que je lui avais donnée au début.

« Remets-toi à marcher ! » m'a commandé Jim.

De nouveau les accords de harpe. Et il n'a plus eu besoin de m'expliquer que j'entendais la couleur de mes bottes, auxquelles mon regard s'attachait naturellement pendant que je marchais.

« Alors ? »

— « Eh oui, ce sont mes bottes. »

— « Tu fais des progrès, Vernon. Et les ruines ? »

— « Quoi, les ruines ? »

Il s'est tu, continuant à marcher devant moi. Lorsque j'ai levé le regard et l'ai porté, par-dessus sa tête, vers la masse végétale

d'où jaillissait, ample et dense, l'accord d'orgue, jai vu les gigantesques parois de terre, surfaces aux bords supérieurs irrégulièrement crénelés par l'acharnement de la pluie, du vent, des hommes, peut-être. Et j'ai aussitôt perçu le son des ruines rousses.

— « Jim ! » me suis-je écrié.

— « Nous y serons bientôt. »

En effet, nous n'avons plus marché longtemps. Les arbres se sont rabougris, ont rejeté aussi loin que possible les serpents de lianes et, finalement, ont fondu dans le sol sain, dur, de la terre véritable que le pied avait plaisir à fouler.

Jim a poussé un long cri :

— « Hé, Ngala ! »

Ce n'est qu'à ce moment que j'ai aperçu la lune, cachée tout le temps jusque-là par le toit vert de la forêt. C'était une pleine lune grosse et rouge, comme on ne peut en voir qu'en Afrique, lune qui semble être pétrie de la terre rouge d'Afrique, mais d'une terre pour ainsi dire incandescente, irradiant tous les feux accumulés dans la journée. La clarté rouge se répandait sur les murs de glaise qui entouraient, jusqu'à des hauteurs surprenantes, les ruines et, à présent, c'était l'équivalent musical de la couleur rouge qui retentissait à mon oreille comme un déchirant gémissement de saxophone. L'accord d'orgue de la jungle avait cessé.

Sous l'arc de triomphe de la porte, je contemplais les ruines et j'entendais, par-dessus le saxophone tragique, les échos de la voix de Jim répercutés de paroi en paroi, comme le vol d'une chauve-souris.

— « Ngala... ala... ala... »

Brusquement, j'ai cessé d'entendre le saxophone. Par contre, je voyais des explosions colorées, fantastiques taches jaillissant sur le ciel, sur les murs de glaise, sur tout endroit où je posais ma vue. Tels des feux d'artifices, ces taches explosaient et se décomposaient en écheveaux, en rivières de couleurs qui entremêlaient leurs nuances, comme dans le jeu cher à notre enfance, lorsque nous superposions et pressions, l'une contre l'autre, deux feuilles de papier préalablement enduites de toutes sortes de couleurs : lorsque nous détachions les feuilles, nous étions ravis de la façon dont les couleurs s'étaient mélangées sur le papier humide.

— « Jim ! » ai-je crié. « Jim ! »

Les explosions chromatiques ont pris une telle intensité, sont devenues tellement étincelantes dans leur luminosité, qu'aveuglé, j'ai serré les paupières.

— « Ne braille pas comme cela, voyons ! » m'a dit Jim, et aussitôt des fleuves de soie ont commencé à déferler, comme des arcs-en-ciel chatoyants.

— « Je vois les sons ! » ai-je murmuré, en suivant des yeux la douce fusion des couleurs.

C'étaient des irrisations incroyablement délicates, des verts, des bleus à nuances nacrées, parmi lesquels un trident rose déployait, paresseux, son delta fluide. Mon souffle se coupait devant cette irruption de beauté et pour la stimuler, je me suis mis à chanter à mi-voix. Des voiles colorés palpitaient comme des ailes, se muaient en surfaces denses, moirées, qu'une étrange force intérieure tordait, fondait, comme si elles étaient en cire, les contraignant à glisser en d'inattendues ondulations d'une lente et inimitable grâce. De fluides volutes jaillissaient, se décomposant de façon éblouissante. Elles s'élevaient en fumées harmonieuses, en insaisissables gammes de couleurs, orgie de formes et de nuances, d'où naissaient à l'infini des kaléidoscopes dépourvus de tout sens, mais fascinants. J'avais le sentiment d'avoir été transporté dans un paradis ineffable dont la loi eût été la subtilité. Tout ce qui pouvait être grossier s'affinait dans le féerique laminoir de l'impondérable, du fluide. Débarrassé du poids des os et des muscles, devenu sensualité pure, je me débauchais visuellement dans des espaces irréels.

— « Ngala ici ! Ngala, attendu vous. »

Sur le seuil, des cercles tournoyants, carrousel de volumes et de couleurs.

— « Je suis content de te voir, Ngala. »

La voix de Jim créait de gigantesques jaillissements artésiens. Au prix d'un effort douloureux, sursaut de volonté galvanisant un corps inerte, j'ai dirigé mon regard vers la statue d'ébène, argentée par la lune. Le visage de Ngala était grisâtre, comme tout visage de noir pâlissant sous l'empire de l'émotion. Il a ouvert la bouche, mais ses lèvres ont tremblé sans pouvoir articuler un seul son et ses yeux se sont tellement exorbités que leur blanc a paru envahir les joues et dépasser l'auvent des sourcils.

— « Lnaga, » a-t-il gémi, finalement, reculant d'un pas. « Lnaga... »

Stupéfait, je me suis tourné vers Jim. C'était la première fois depuis que nous nous tenions sous la muraille qui ceignait le monde mort des ruines, et depuis que la lune faisait déferler

sur nous son flux sanglant, que je voyais son visage. Le choc en a été si puissant que j'ai su brusquement ce que c'est qu'avoir la gorge sèche. Les yeux gris de Jim avaient été envahis par le violet frappant du champignon. Leur blanc lui-même était devenu violet. Des paillettes d'or dansaient dans leur eau violette, comme de minuscules êtres vivants doués d'une étrange indépendance. Mon visage aura dû refléter une stupeur imbécile car Jim m'a soufflé rapidement :

— « Ne sois pas sot, Vernon ! Les yeux de ceux qui mangent de la Inaga deviennent Inaga. Sans cela, comment Ngala se serait-il rendu compte ? »

Les surfaces colorées continuaient à se mouvoir, combinant leurs valences plastiques dans des compositions toujours autres, qui eussent fait pâlir d'envie un peintre abstrait.

— « Et mes yeux, alors ? » ai-je demandé d'une voix étranglée, que je ne reconnaissais pas.

— « Eh oui, figure-toi... Tes yeux aussi... »

Ngala n'osait pas approcher et nous considérait avec un respect superstitieux.

— « Homme Inaga puissant... homme Inaga ne plus être homme. »

Je me suis rendu compte que, peu à peu, les sons n'étaient plus capables de produire la même magie de couleurs. Je les voyais à présent plus pâles, inconsistants, et je me demandais si les effets du poison ne commençaient pas à baisser ; mais je me suis rappelé que les sons transformés en couleurs n'avaient fait que remplacer les couleurs rendues par des sons.

— « Quelles surprises va-t-elle encore nous réserver, la Inaga ? » ai-je demandé alors avec une stupide désinvolture.

— « Ne prends pas les choses tellement à la légère, Vernon. »

Comme Jim avait avalé le poison avant moi, il était normal qu'il en ressentît les effets plus tôt. C'est pourquoi la façon dont il venait de me parler m'a fait attendre avec encore plus d'anxiété ce qui allait suivre. J'ai redoublé d'attention.

— « Homme Inaga, » bafouillait Ngala. « Et lune... pleine lune... »

Ses mots ne mettaient plus en branle le carrousel des couleurs. Les murs de glaise se dressaient seuls devant moi, inondés par le clair de lune et c'est seulement après que le jeu des formes déchaînées eut cessé de me solliciter, que j'ai commencé à être sen-

sible à leur singulière beauté. J'avais devant moi une cité, une espèce de ville ceinte de murailles. Nous en avons franchi la porte, qui ressemblait à un ancien arc de triomphe, et maintenant nous avancions parmi des maisons qui dressaient leurs étages, toujours en terre battue, et nous regardaient avec leurs fenêtres béantes. Les toits s'étaient effondrés et là où ils prenaient autrefois appui sur les murs, la terre battue se montrait ébréchée, rongée, aurait-on dit, par l'invisible lèpre du temps. Les eaux du ciel avaient cheminé dans la masse rougeâtre, gaufrant les surfaces et emportant les ornements en bois et en céramique. Un masque jaune était demeuré incrusté dans une façade, là où des mains, à présent retournées à la terre, l'avaient placé. Les immeubles ressemblaient tous à d'immenses troncs de cône, étrange collection de tours de Babel, transplantées de « la terre sise entre les eaux » et nous, trois humains fourvoyés dans un paysage lunaire.

— « Nous devons essayer, Ngala ! » a dit Jim.

Le noir s'était un peu ressaisi. C'était un gars solide, que mon grand-père Stuart aurait acheté les yeux fermés. Je veux dire qu'il eût été l'homme le mieux qualifié pour apprécier les nobles muscles et la carrure athlétique de Ngala. Mais, bien sûr, les temps avaient changé et nous ne nous trouvions plus chez nous, en Georgie, mais sur la mystérieuse terre d'Afrique où Ngala était bien chez lui, rêvant d'étudier l'Histoire. C'était, du reste, la raison pour laquelle il s'était rendu à notre campement, s'offrant à nous aider dans nos recherches. Pour ma part, je l'ai supposé presque d'emblée affilié à l'une des organisations secrètes qui pullulaient dans la région et qui militaient pour l'indépendance. Je connais les noirs, j'ai vécu parmi eux et j'ai, pour déchiffrer leur âme, une intuition remarquable, probablement héritée. La calme dignité de Ngala ne pouvait être due qu'à une foi religieuse exaltée ou à une récente prise de conscience, qui lui eût révélé le prix de la puissance humaine. J'étais enclin à accepter plutôt la seconde hypothèse. Seul le fait tellement imprévu que nous fussions devenus lnaga avait été capable de le troubler, de déverrouiller dans ses tréfonds un effroi atavique ou, peut-être, rien qu'un profond respect.

— « Grand danger ! » a-t-il répondu, hésitant, à l'énigmatique proposition de Jim.

— « De quoi s'agit-il ? » ai-je demandé.

Mais Jim n'a daigné me répondre même par un regard.

— « As-tu confiance en moi, Ngala ? »

— « Oui, confiance ! » a déclaré le noir, ajoutant, en guise de preuve : « Moi, avoir amené homme blanc ici. »

Je ne pouvais toujours pas comprendre la raison qui avait décidé Ngala à nous dévoiler l'endroit où se trouvait cette cité abandonnée qu'aucun blanc ne connaissait. Mais, sans y penser, Jim m'a aidé à me l'expliquer.

— « Tu veux tout savoir, Ngala, n'est-ce pas ? Connaître tes ancêtres ? Si l'on ne connaît pas les racines, on est moins qu'une feuille portée par le vent. »

Il parlait avec une passion qui n'était pas naturelle, sans se demander si Ngala pouvait ou non le suivre. Plutôt que le pauvre noir, c'est moi qui commençais à comprendre la raison pour laquelle Jim avait tellement insisté pour étudier l'ancienne civilisation africaine et m'avait amené à partager ses préoccupations et traîné à sa suite, malgré la stupéfaction et même le mépris dont ma famille avait accueilli ma décision. J'ai eu besoin, pour cela, de l'appui de l'oncle Harry, le sénateur qui a flairé le bénéfice politique que le parti républicain pouvait tirer de sa possibilité de faire valoir aux yeux des électeurs noirs le nom de Vernon L. Warren, « le distingué spécialiste des questions africaines, fils de la noble contrée du Sud... »

Brusquement seul avec moi-même, en face de Ngala qui hésitait et de Jim qui insistait, je me suis demandé, pour la première fois, pourquoi j'avais suivi l'ancien galopin à chemise rapiécée, pourquoi j'avais insisté auprès de mon père pour qu'il l'aidât à étudier, pourquoi je me trouvais à présent aux pieds des colosses de glaise et sous cette lune tout aussi rougeâtre qu'eux, sur le sol d'un continent sis à l'antipode de tout ce qui avait pour moi du charme et du prix. Quelle absurde fascination Jim exerçait-il sur moi pour m'amener à supporter tous ses caprices, alors que les rapports eussent pu être renversés, car ce n'était que grâce à moi qu'il avait pu s'élever au-dessus de la lamentable condition de ses parents ? J'inclinais à croire que l'inaccoutumée lucidité dont je faisais preuve était, elle aussi, un effet du poison. Irrité, j'ai tourné mon regard vers Jim.

J'ai vu alors ses yeux dévorés par le venin violet et j'ai mesuré l'accablante force de la curiosité et de la répulsion. Je me suis souvenu, dans un éclair, du vieux Jacob. Jim m'avait envoûté par le même mélange de charme et d'horreur ; il avait exercé sur moi la même attraction morbide qui m'immobilisait autrefois des heures durant, devant la case tapie sous les acacias de mon en-

fance. Un transfert s'était opéré ; il s'agissait du déplacement d'un complexe. La curiosité et la répulsion éveillées par un ivrogne noir étaient passées sur le blanc pauvre et pittoresque, obsédé de fraterniser avec les noirs, parmi lesquels il avait vécu. Le sang aristocratique du Sud se révoltait tardivement en moi, à reconnaître la fascination coupable mêlée à une haine tout aussi ancienne. Dans le drame ancestral qui mettait en scène protagonistes blancs et noirs, j'avais joué le rôle du blanc indigne, incapable d'aller au-delà du poids des complexes que le blanc normal rejetait sous la branche à laquelle pendait Jim Crow.

— « Allons, vite ! » s'est écrié alors Jim, et je me suis rendu compte que, bouleversé par la révélation que je venais d'avoir, j'avais perdu une partie de son dialogue avec Ngala.

La lucidité value par la toxine du champignon et qui m'avait rendu à moi-même, avait probablement renforcé tout ce qu'il y avait d'authentique dans le comportement de Jim, décuplant sa volonté et sa force de persuasion. J'en ai déduit qu'il avait dû décider Ngala, car tous les deux se dirigeaient à présent vers le cœur des ruines.

— « Viens, Vernon ! »

Jim avait craché ces mots par-dessus son épaule, comme s'il les eût adressés à un chien. J'ai éprouvé le désir de le souffleter, de l'humilier devant le noir... Mais voilà que, néanmoins, je l'ai suivi simplement comme si de rien n'était. Je passais par des états contradictoires (ce devait être là toujours l'effet de ce maudit champignon), et les certitudes d'il y avait un instant commençaient à s'émousser sans que je m'en aperçusse...

Je passais, absent, parmi les murs rouges. La cité n'avait pas été construite suivant un plan préétabli ; c'est pourquoi les rues — étroits boyaux — et l'espace entre les bâtisses constituaient un labyrinthe, dans les méandres duquel nous avancions, franchissant souvent des amoncellements de terre éboulée.

A un carrefour, nous avons vu un disque en ivoire, sur lequel s'affrontaient deux éléphants. Tout était tranquille et la lune se montrait et disparaissait, suivant qu'elle était dévoilée ou cachée par les bâtisses rougeâtres, d'où se répandait un mystère d'existences éparpillées. Tout paraissait si définitivement mort, que je n'ai pas eu le moindre tressaillement même quand nous avons pénétré dans le repaire des lions.

La lionne dormait sur un côté, et les deux lionceaux s'étaient endormis en têtant. Je crois que seule l'odeur des fauves a réveillé en moi le souvenir d'un effroi ancien. J'avais cependant enregistré le spectacle avec le même calme qu'en contemplant la monotone succession des murs. Mais Ngala, se glissant entre moi et Jim, nous a saisis chacun par un bras. Je le sentais crispé, maîtrisant à peine l'effroi se débattant dans le sac noir de son corps ; il semblait avoir soudain perdu la voix. Jim a repoussé sa main et s'est approché de la bête. Elle s'était mise d'un bond debout, arrachant ses mamelles aux gueules de ses petits, et un instant nous avons vu le jet blanc du lait vers lequel se tendaient de façon comique les petites langues roses. Mais le moment n'avait, en lui-même, rien de comique. L'échine bandée, la lionne s'apprêtait à s'élancer. Jim s'est avancé alors avec un calme insolite et j'ai vu la bête s'accroupir, la queue entre les jambes. Elle montrait ses crocs et crachait, pendant que sa fourrure jaune se hérissait avec de brèves ondulations sur le dos et les côtes. Sûr de lui, calme, Jim a tendu la main et a caressé sous le mufle la lionne qui, devenue la douceur même, a fermé les yeux et s'est mise à ronronner.

Pour comprendre réellement ce qui se passait là, dans l'antique cité abandonnée, il faut avoir vu au moins une fois un lion autrement que derrière les barreaux d'une cage et savoir ce que peut être la férocité d'une femelle surprise dans son antre en train d'allaiter ses petits. Stupéfait, j'écoutais le ronron puissant, comme le ronflement d'un homme et je ne pouvais détacher mon regard de la scène étrangement éclairée. Aujourd'hui encore, je crois voir Jim penché, flattant la lionne voluptueusement renversée, pendant que les lionceaux continuaient à têter, pétrissant les mamelles de leurs pattes aussi grosses que mon poignet.

La main de Ngala a accentué sa pression et le noir m'a fait un signe de tête. A pas feutrés, nous nous sommes glissés hors du repaire, tournant constamment les yeux vers Jim, qui nous regardait aussi. La lune éclairait le sourire étrangement figé sur ses lèvres et j'ai vu que la lueur spectrale surprise autour du champignon, lorsque je l'avais aperçu au pied de l'arbre, entourait à présent ses épaules demeurées dans l'ombre. Je ne sais pas comment il s'y est pris pour quitter la bête apprivoisée, mais il nous a rejoints presque aussitôt. Ngala a pivoté sur ses talons et a continué à nous montrer le chemin. On n'avait pas échangé une parole.

Je me demandais si le poison du champignon — dont je n'avais avalé qu'une petite dose — m'avait valu les mêmes vertus que celles dont Jim donnait preuve.

Nous longions des ruelles boueuses, nous dirigeant vers un endroit que Ngala semblait bien connaître. C'étaient ses ancêtres qui avaient élevé cette cité en terre rouge et leur souvenir s'était perpétué dans des légendes que nous étions venus confronter avec les résultats concrets des fouilles. C'était là l'objet précis de nos recherches. Mais je n'aurais pas mis ma main au feu que Jim n'eût poursuivi, en même temps, des buts de lui seul connus. J'ai dit plus haut que je soupçonnais Ngala d'appartenir au mouvement politique dont l'activité souterraine était évidente et la confiance que Jim avait en lui me semblait suspecte. Je me demandais aussi ce que Jim avait pu lui demander pour avoir été obligé de tellement insister et pour que Ngala se montrât si réticent.

— « Où allons-nous ? » ai-je demandé.

— « Nous y voilà déjà, » m'a répondu Ngala.

La ruelle s'était élargie en une espèce de terre-plein, envahi par des buissons. Une grande bâtisse s'y dressait, de forme ellipsoïdale. Sur le linteau de l'entrée, demeuré intact, courait un motif décoratif en zigzag, d'une blancheur éclatante. A le regarder attentivement, il m'a semblé qu'il bougeait.

— « Vous attendre ! » a murmuré Ngala.

Je suis demeuré à côté de Jim, qui se tenait immobile. J'ai vu le noir pénétrer dans la bâtisse, d'où il est ressorti bientôt avec un tam-tam rouge. J'en ai reconnu, dès le premier coup d'œil, les ornements. C'était une pièce de musée, un objet ancien de quelque trois ou quatre cents ans. L'œil sanglant de la lune se trouvait juste au-dessus de nous, immense réplique céleste de l'antique instrument.

— « Homme Inaga, » a dit le noir avec une solennité inattendue, « regarder droit dans les yeux Ngala ! »

Et il a tapé de ses paumes ouvertes sur le tambour, réveillant la voix demeurée si longtemps muette du tam-tam. Il tenait la tête haute et dans son œil, agrandi au-delà de toute mesure, je me suis vu soudain réfléchi tout entier. J'ai eu un instant d'hésitation, comme si quelque chose m'eût averti de ne pas m'abandonner aveuglément. Mais la curiosité a été plus forte et j'ai regardé fixement ma menue image émerger dans l'éclat sombre de l'œil. Je suppose que Jim a dû en faire autant.

Les mains de Ngala frappaient de façon rythmique le tam-tam.

Mais le rythme n'était pas le même. Alors qu'au début il avait été lent, comme si les mains eussent eu de la peine à libérer les sons enfermés dans l'antique boîte de résonance, le rythme se précipitait insensiblement, sans que son déploiement fût le moins du monde monotone. Et chaque son issu de l'archaïque tambour me surprenait, car je n'aurais jamais pu imaginer qu'on réussît à tirer une telle richesse sonore d'un instrument aussi primitif. Bien que les exploits des maîtres du tambour de certains orchestres célèbres de jazz me fussent familiers, j'avais le souffle coupé par le tonnerre rythmique produit par Ngala, comme si chaque son eût été un échelon que j'empruntais malgré moi, montant ou descendant (je ne m'en rendais pas compte), comme si la dernière vibration perçue eût retenti contre la porte la plus secrète de mon être. Mais une nouvelle percussion me précipitait chaque fois vers de nouveaux échelons et la véritable porte paraissait se trouver bien plus loin. Jamais encore je n'avais subi un si bizarre sondage de ma structure intérieure. A mesure, mon image, réfléchie dans l'œil dilaté de Ngala, s'estompait ou redevenait nette, comme si j'avais oscillé dans un autre espace que celui entre les coordonnées duquel je me trouvais, comme si la réalité de mon être eût été attaquée, minée, ou bien comme si une étrange force eût réussi à me détacher, de façon temporaire, du centre du terre-plein envahi par les buissons, mais où je fusse quand même revenu avec une volonté obstinée, que la succession des roulements du tambour annihilait progressivement. Toujours plus malléable, j'étais détaché des contingences élémentaires. Je me sentais arraché et pris dans un tourbillon où mon nom et mon individualité s'obnubilaient jusqu'à ne plus être, et où l'obscurité était propice à la confusion. La lune, glissant lentement au-dessus de nous, nous avait dépassés et les ombres se concentraient, prêtant aux ruines en terre battue une insupportable emprise. Je ne crois pas que Ngala se fût, par simple hasard, placé de façon que la lune éclairât ses yeux de ses rayons obliques. Bien que mon regard ne se détachât pas de son œil, j'avais la certitude de plonger (à présent je ne doutais plus du lent mais continuel mouvement dont je descendais les degrés sombres), je me rendais compte que je pénétrais toujours plus profondément dans une zone de ténèbres, fondamentablement différente des ténèbres habituelles. Le roulement du tambour devenait dramatique : c'étaient des cris et des coups de tonnerre secs, ressemblant à s'y méprendre à des crépitements de fusil. *C'étaient* des crépitements de fusil.

L'œil de Ngala s'est agrandi, alors, encore plus dans l'obscurité toujours plus dense, est devenu un étrange écran, où des ombres fugitives ont commencé à bouger. Et, soudain, mon image (qui y dansait comme dans un brouillard) s'est précisée. Je me suis reconnu sans peine, bien que portant — sur cet écran — les vêtements d'une époque révolue. J'étais barbouillé de suie, ma chemise était en loques, je tenais dans ma main droite un pistolet fumant et je criais à des hommes invisibles. Les coups de fusil crépitaient sans interruption et il me semblait curieux de les entendre alors que je ne pouvais pas percevoir ma voix. J'ai vu les flammes de grands incendies éclairant un grouillement de corps noirs. Puis, ceux auxquels je criais des ordres ont fait irruption, en braillant et en lâchant des coups de feu. Je voyais leurs bouches ouvertes mais je n'entendais rien, bien que je distinguasse tout : les visages congestionnés, les mouvements, même les filets de fumée. Obstruant de sa masse ma vue, un colosse noir s'est dressé brusquement devant moi, brandissant sa pique. J'ai déchargé mon pistolet dans sa large poitrine où s'entrechoquaient des colliers de crocs de bête. Comme sur un film — pris au ralenti, j'ai vu le visage du guerrier convulsé par les affres de la mort, déformé par le hurlement montant des chairs meurtries. Mais je n'ai plus eu le temps de le voir s'écrouler, car j'ai bondi en avant. Mes hommes avaient cerné la cité (je savais qu'ils l'avaient cernée) et, à présent, ils resserraient le cercle.

J'ai reconnu la bâtisse ellipsoïdale devant laquelle je m'étais arrêté et une panique humiliante m'a submergé comme une eau immonde. Cette panique a chassé la stupeur et m'a aiguillonné à déchirer l'atroce film déroulé de façon si inattendue, me jetant dans de démentes tentatives de m'arracher à l'enchaînement des images. Je n'étais nullement victime d'une absurde nuit d'épouvante, d'un cauchemar. Je me trouvais pour la seconde fois au même endroit où j'étais déjà venu, en quelque sorte, à une autre époque. Car j'avais compris que celui que je voyais en train d'anéantir la cité où Ngala nous avait conduits n'était autre que le capitaine de frégate — à la fois marchand d'esclaves — Noah Warren, le père de mon grand-père Stuart. Et le tout se passait — ainsi que jadis en réalité — autour de moi. Je suivais l'odeur de la fumée et il me semblait que, si je tendais les bras, j'allais toucher la peau noire de la jeune fille que Sam avait renversée à mes pieds. Je *reconnaissais* en lui le plus jeune membre de l'équipage ;

sa mère me l'avait confié en larmes avant le départ, après avoir tracé de son doigt une invisible croix sur son front. Je luttais pour me libérer de ces visions, pour redevenir moi-même, car moi, je n'étais pour rien dans tout ce qui se perpétrait là, mais je me voyais riant et tapant sur l'épaule de Sam. J'aurais voulu crier (à Noah, à Ngala?) : « Assez, arrêtez ! » mais je n'entendais pas ma voix, tout comme je n'entendais pas celle de l'homme à qui je disais une plaisanterie qui faisait rire Sam. Entre temps, un nombre toujours plus grand de noirs étaient amenés sur la place. Il y en avaient qui portaient d'admirables défenses d'éléphants. Sam avait disparu pour revenir portant deux barres d'or. D'autres de mes hommes arrachaient les bracelets d'or des bras et des chevilles des noirs qui attendaient d'être enchaînés, avant d'être expédiés vers la frégate.

Je ne pouvais, non, je ne pouvais plus voir cela ! J'ai fait un effort désespéré pour détacher mon regard de la prunelle de Ngala et j'ai senti une douleur lancinante me déchirer du cerveau à la moelle. Les images atroces ont chaviré et, une fraction de seconde, il m'a semblé retrouver la terre ferme sous mes pieds. Puis j'ai entendu un grondement sourd, pareil à l'écho prolongé d'un effroyable séisme. Mais ce n'était que le piétinement du convoi de prisonniers que mes hommes menaient comme un pitoyable troupeau. Je savais que les pieds nus ne pouvaient pas produire un tel fracas. Aussi me suis-je acharné, luttant pour reconquérir mon véritable moi en dépit de l'effroi avec lequel j'attendais la répétition de l'atroce douleur qui m'avait déchiré il y avait un moment et en dépit de la sensation d'avoir perdu jusqu'à la dernière goutte de mon sang. La tension a été particulièrement sauvage. J'ai mordu mes lèvres, en percevant mon propre gémissement et, sans le vouloir, j'ai fermé les yeux.

L'obscurité pure m'a séparé du cauchemar des visions, comme si j'eusse été brusquement transporté dans une région de la non-existence, dans une immaculée contrée du calme, où l'homme et les passions qui le dévorent étaient inconnus. J'ai vécu alors un incomparable instant de détente (peut-être ça n'a pas été qu'un instant mais après la tension qui avait précédé, j'avais besoin d'une absence totale et le calme m'a semblé de trop brève durée), puis j'ai perçu de nouveau le piétinement du convoi. Mais lorsque j'ai rouvert les yeux, je n'ai plus vu que *moi* dans l'œil noir de Ngala.

Ses mains tiraient du tam-tam un grondement sourd, de plus en plus faible, comme l'agonie d'un écho.

« Est-ce qu'il sait ? »

La question s'est violemment agitée en moi, bouleversant à nouveau les couches à peine sédimentées de l'angoisse et de la honte. Mes doigts étaient convulsés comme ceux d'un étrangleur. Mais il m'a suffi de le regarder pour comprendre que Ngala n'avait pas participé à l'étrange incursion dans l'histoire de ses ancêtres. L'aube commençait à poindre et dans la vague lueur rose qui l'annonçait, la peau du noir luisait comme s'il sortait d'un bain. Une immense fatigue avait creusé ses joues, mais rien qu'une fatigue. Il avait tapé sans arrêt sur l'antique tam-tam et c'est de ses dernières forces qu'il avait soutenu la frêle passerelle sonore qui m'avait fait descendre dans l'enfer. Mais lui n'en avait pas franchi le seuil car il n'était pas Inaga.

Je suis sûr qu'un sourire douloureux a dû détendre mes lèvres brûlantes. Encore étourdi, Ngala m'a retourné, absent, le sourire et ce sourire que je lui avais volé m'a valu un salutaire sentiment de soulagement. Cela pourrait paraître curieux mais alors et *seulement* alors je me suis souvenu de Jim.

Lorsque je me suis tourné vers lui, tous mes effrois, toute ma honte illusoirement chassée me brûlaient les joues.

Il gisait à terre, face au sol, comme une grande poupée désarticulée.

— « Jim ! » ai-je crié avec un espoir encore incertain.

Ngala revenait à peine de l'épuisement et de l'étourdissement provoqués par tant d'heures d'effort, si bien que je suis arrivé le premier près de Jim. Je l'ai vivement retourné sur le dos. Mais aussitôt j'ai bondi d'un pas en arrière car ses yeux redevenus gris me fixaient avec une dureté insupportable, m'adressant, me criant une imprescriptible condamnation.

— « Ce n'est pas moi... »

Mais je n'ai pas achevé ma phrase. Avant même de prononcer les deux mots, arrachés par l'horreur, j'avais compris que seuls les yeux d'un mort pouvaient avoir une fixité tellement vitreuse. J'ai tourné la tête vers Ngala qui approchait et je lui ai dit :

— « Ferme-lui les yeux... »

Pour rien au monde je n'aurais voulu relire en eux leur accusation !

— « Moi avoir dit, avoir dit... »

Tout avait repris un aspect normal. Je me suis souvenu que Jim avait ingurgité une bien plus grande partie du maudit champignon et j'en ai déduit que les images avaient eu pour lui une force bien plus ébranlante, qu'il avait perçu peut-être même les paroles prononcées, les gouailleries, les supplications dont moi j'avais été dispensé. Peut-être n'avait-il pas eu comme moi la salutaire faiblesse du moment où j'avais fermé les yeux, pour m'arracher à l'univers atroce ressuscité pour notre torture. Je le connaissais assez et connaissais trop bien ses convictions pour ne pas comprendre ce qu'avait dû être pour lui la destruction de la cité et surtout son impossibilité tragique d'intervenir. Avait-il reconnu même ma pénible ressemblance avec le principal héros de l'action qu'il avait identifiée ? Les légendes concernant mon bisaïeul Noah faisaient partie du folklore de la Georgie. La dureté du regard figé de Jim !... On peut très bien mourir de douleur et de haine.

— « L'homme blanc avoir vu quoi ? » se lamentait Ngala. « Qui chasse vie homme Inaga ? »

Les yeux de Jim étaient pour toujours voilés par ses paupières lourdes.

— « Rien du tout, » ai-je dit rapidement, « il n'a vu, tout comme moi, que des ombres. Mais il avait le cœur faible. Pauvre Jim ! »

J'avais ajouté les derniers mots pour avoir rencontré le regard embué de larmes du noir, qu'une indifférence trop marquée de ma part eût étonné. Mais depuis de longues, de très longues années, je ne m'étais senti aussi libre. Il faisait chaud et je commençais à avoir faim.

PHILIPPE

CURVAL

Les sables de Falun

DEUXIEME PARTIE

5

NIARCHOS appuya sur une portion de la porte transparente qui fermait son bar. Dans le quartier du Doute, à cette heure de la nuit, les voleurs surgissaient de l'ombre comme des termites d'une maison de bois ; en mettant sa serrure étanche, Niarchos évitait de se faire entièrement dévaliser. « Comme certains confrères, » pensa-t-il, et il se mit à rire tout seul dans la rue. Il faut dire que ces confrères n'étaient pas protégés par les gardes, comme il l'avait obtenu en échange de ses bons services. Le cafetier avait trimé durant sa peine de bagne ; maintenant il était dur avec tout le monde et cela lui portait chance.

Cinq lunes de tailles et de formes différentes établissaient dans le ciel indigo une curieuse constellation. Leurs rayons particulièrement intenses en raison de la pureté de l'atmosphère cri-

blaient de reflets les perspectives diaphanes des pontons. Que l'océan bruissait doucement, comme un animal très doux à ses pieds ! Niarchos respira profondément. Il aimait Falun et ne serait pas retourné sur Terre pour une fortune ; c'est pourquoi il avait conclu ce pacte avec les gardes. Pour vivre sur la planète liquide en toute sécurité, cette condition était indispensable. Un homme le suivait, il en était sûr ; plusieurs fois il avait vu son ombre se dissimuler dans une encoignure. Le couvre-feu était tacite dans cette partie de la cité. Tous ceux qui avaient à faire dans les bouges ou les fumeries étaient désormais couchés dans les chambres spéciales, les ivrognes aussi. Les commerçants dormaient. Niarchos était certain que cet homme derrière lui ne pouvait être qu'un voleur. Ils étaient si rapaces qu'ils se volaient entre eux, qu'ils se tuaient même. Il frissonna, tâta ses côtes ; il n'avait pas d'arme. Ce geste était stupide ; le cafetier n'en portait jamais. La peur sans doute. Il marcha durant une centaine de mètres sans se retourner, s'offrant à découvert dans la lumière crue des lunes, au milieu des pontons ; ainsi, il avait moins d'angoisse. Brusquement, il se retourna ; l'homme courut là-bas sur quelques mètres et s'aplatit contre le sol. Niarchos resta à regarder cette petite tache sombre qui tranchait sur les pontons de verre éclairés a giorno. Comme cela, il saurait qu'il l'avait vu.

Le quartier des jeux était mort ; les bagnards se couchaient rarement après la dernière heure, car les lendemains étaient trop pénibles. Il approchait de la cité administrative, jetant un coup d'œil derrière lui tous les cents mètres ; il semblait que son poursuivant l'ait abandonné. Encore un filou de basse envergure ! Quand le gardien de l'entrée l'interrogea sur son identité et sur ce qu'il voulait, Niarchos leva la main gauche et la lui présenta ; la ligne supplémentaire qu'on avait tatouée dans sa paume était reconnaissable.

— « Entrez, indicateur, vous savez le chemin. »

— « Parfaitement, » fit Niarchos, avec un grand sourire.

Il aimait qu'on l'appelle indicateur, c'était une preuve de confiance ; et la confiance, c'est ce qui manquait le plus à Falun.

L'homme avait belle apparence, sa chevelure léonine retombait sur ses épaules ; ses dents étincelaient au milieu de son visage cuivré par les soleils marins. Niarchos s'assit dans le siège aérien et se tassa sur lui-même.

— « Quoi de neuf, Niarchos ? Fait longtemps qu'on ne vous avait pas vu. »

— « C'est si calme ici, chef, tout le monde travaille et se tait. Mais j'ai des nouvelles ; pour les hommes-coquillage, c'est pas pareil, ils trament quelque chose de vilain. Vous savez qu'une partie d'entre eux a établi son quartier général chez moi. Certains soirs, ils font des conférences et chaque fois je vous le signale pour que vous fassiez une rafle. On dirait qu'ils le savent d'avance ; à peine êtes-vous arrivés qu'ils partent par la trappe. Il n'y a pas moyen d'éviter cela et vos hommes ne sont pas aussi bons nageurs que ces indigènes. »

— « Si vous supprimiez la trappe ? »

— « Les réunions n'auraient plus lieu chez moi. Mais j'ai tout prévu ; maintenant, j'enregistre leurs conversations et je les fais traduire. C'est intéressant, ce qu'ils disent. Vous avez entendu parler du secret des voyants ? » Le petit homme surveillait la réaction du chef. Il fut surpris par son attitude indifférente ; sa grande face triangulaire n'exprimait même pas un intérêt poli. Le silence dura un peu trop longtemps.

— « Alors quoi, ce secret ? Vous débitez votre histoire ? »

— « J'avais l'impression... enfin ! C'est en rapport avec le verre qu'on fabrique ici, dans la prison-usine. Les hommes de Falun racontent que le principe de la fabrication de ce verre leur a été arraché et qu'en même temps ils ont perdu le moyen de lire dans l'avenir. Ils ont décidé de reprendre possession du secret avec la complicité d'un Terrien et de mettre la pagaille sur la planète mère pour abattre le régime. »

Le visage du chef se rembrunit, son ton cuivré vira un peu au vert. Une telle révélation paraissait impossible ! « Des détails, donnez-moi des détails. Vous comprenez bien que je ne vais pas avaler une histoire pareille sans que vous me fournissiez des précisions. »

— « L'un des leurs est à l'usine où il doit s'initier à la fabrication du verre. Les hommes-coquillage préparent un astronef pour le faire évader de Falun aussitôt qu'il sera sorti. »

— « Le nom de l'homme, l'emplacement de l'astronef ? »

— « Nils Altenerer ; quant au vaisseau, ils vont utiliser l'ancien cargo désaffecté qui faisait la liaison confidentielle avec la Terre. Les Faluniens ne sont pas forts en technique, mais ils ont soudoyé quelques bagnards qui mettent au point le rafiot. »

— « Très bon, tout ça, Niarchos. Vous me faites signe dès que cet Altenerer arrive et nous coinçons tout le monde à l'astroport. »

Et le chef tendit une main au petit homme pour lui signifier son congé ; il pensait simultanément : « Tu en sais trop, Niarchos, dommage pour toi. »

Tant de souvenirs se superposaient maintenant à ce voyage maritime sur le dos de l'homme-coquillage que Nils, en se réveillant, ne savait plus s'il était en train d'attendre que la marée reflue ou s'il fuyait du restaurant de Niarchos. Son corps, soudain, se noua autour de lui ; chacun de ses muscles était raidi et si douloureux qu'il n'osait esquisser le moindre mouvement. Comment avait-il échappé à la mort ? Avant son séjour à l'usine, ses amis de Falun lui avaient donné quelques verres d'une boisson qu'ils synthétisaient à partir de certaines algues ; le pouvoir myorelaxant et tranquillisant de ce breuvage était utilisé par eux durant le temps de la Grande Paresse, à la première saison. Alors ils dérivaient plusieurs jours, sans faire un mouvement, pour goûter pleinement à la caresse solaire. Sans cette boisson, il n'aurait sans doute pas mené sa mission avec tant de sang-froid et, sans le bénéfice de sa puissante action retard, il serait actuellement enfoui sous un banc de sable.

Cela n'empêchait pas la douleur ; la chaise électrique des barbares devait être une plaisanterie à côté de ce qu'il ressentait. Nils tenta de frapper sur la carapace pour faire signe à Bernard qu'il était sorti du coma ; il ne put pas remuer le doigt. Et les lentilles de verre ? Etaient-elles toujours dans sa paume serrée ? Il ne pouvait même pas bouger les yeux ; son regard fixe perçait le ciel très sombre, d'un gris-bleu menaçant. Il fallait attendre ainsi, immobile, drivé sur la mer comme une grande souche de bois. Nils s'endormit, épuisé.

Quand il se réveilla pour la seconde fois, les yeux inquiets de Bernard le fixaient. On devait lui avoir fait boire l'élixir de la paresse ; la tasse était là, encore fumante. Il ouvrit la main ; un ruisseau de cristaux de verre en coula ; au milieu d'eux subsistait un petit fragment de lentille. Tout cet effort pour rien ! si encore il avait pu rire ! Les muscles de sa mâchoire étaient trop crispés. On lui fit ingérer quelques nouvelles gorgées de la

boisson relaxante. Une demi-heure plus tard, Nils se sentit mieux. Il était dans l'arrière-salle de chez Niarchos.

— « C'est fichu, pour le verre, » parvint-il à articuler.

— « Ne t'inquiète pas pour ça ; c'est le secret de fabrication que nous avions perdu, mais l'assemblage des cristaux est un art dont il reste encore des descriptions dans les livres des voyants. Nous croyons même que certaines juxtapositions sont inconnues des Terriens. Ce qu'il faut, c'est que tu te remettes le plus vite possible. Tu dois partir sur Terre avant que nos projets soient découverts. »

— « Vous avez des soupçons ? »

— « Depuis quelque temps tous nos déplacements sont surveillés ; nous percevons les ondes sonar. »

— « Mais qu'est-ce que je ferai sur Terre ? Tous mes anciens amis me dénonceront, je ne possède plus une identité convenable. »

Nils se sentait mieux, mais l'idée de retourner sur la vieille planète l'indisposait profondément ; il cherchait tous les prétextes possibles pour éviter ce retour. Le visage de Bernard se fendit comme une pastèque. « Allons, tu vas mieux puisque tu as peur. Je t'explique : tout est prêt, nous t'avons inventé une nouvelle identité d'artisan avec les complicités que nous avons achetées. Le point d'atterrissage a été fixé avec les esclaves qui font partie du plan. Une fois sur Terre, il faut que tu établisses immédiatement un réseau clandestin pour préparer le renversement du régime. D'après tout ce que nous savons, la situation est mûre. Les hommes s'inquiètent de cette extraordinaire chance des patriciens aux jeux électoraux et les patriciens commencent à profiter un peu trop de leur chance ; il y a des abus. »

Toutes ces nouvelles lui mirent du baume au cœur. Mais les espions des Faluniens n'avaient jamais assisté aux jeux électoraux ; personne, en dehors du prêtre-arbitre et des joueurs, ne connaissait la façon dont ils se déroulaient. C'est pourquoi il dit : « Il faudra que vous m'indiquiez quelles sont les différentes manières de façonner les verres à partir des cristaux ; c'est là que se trouve la clef de notre victoire. »

— « Quelques jours, quelques semaines au plus après ton arrivée sur Terre, tu seras renseigné ; nous te ferons parvenir les verres avec le mode d'emploi. »

Le soir, Nils put se lever et faire quelques pas. Niarchos était venu à plusieurs reprises demander de ses nouvelles. Cela res-

semblait à un roman ancien ; le petit homme avait promis de lui mijoter un plat pour qu'il se remette.

— « Salut, Nils, » dit un Terrien en entrant.

Ce nouveau venu avait une curieuse démarche, comme si ses pieds étaient englués au sol. Il était maigre et have, avec des cernes profonds autour des yeux.

— « Bill Crine ! Toi ? Raconte. »

Et Nils prit dans ses bras son compagnon d'évasion. Il se reprochait de n'avoir pas pensé une seule seconde à lui depuis son réveil ; trop secoué, sans doute.

— « Ça va, les hommes de Falun m'ont bien soigné, mais ce qui m'inquiète, ce sont mes jambes. Tu sais, elles ont été prises dans la cloison au moment où sa composition atomique se reformait. La clef a dû bouger. Depuis, c'est bizarre, au-dessous du mollet ma chair est noire et dure, comme si cette partie de mon corps s'était pétrifiée. Je n'ai pas mal, mais je marche comme si j'avais des jambes artificielles. »

— « Ils pensent que ce phénomène va durer ? »

— « On ne sait pas, mais toi ? »

Nils lui raconta. L'histoire de Bill le tracassait ; il se sentait responsable.

— « Quand ils m'ont vu venir à l'astronef, les gars ont été contents. Je suis un ancien technicien. Je crois que demain tout va marcher. »

— « Comment cela, à l'astronef ? Nous nous sommes évadés au même moment. »

— « Mais toi, tu dors depuis quatre jours, » expliqua Crine en souriant. « Mes jambes ne me font pas mal, alors je me suis mis tout de suite au travail. »

Etait-ce un reproche ? Non, sans doute. Mais le malaise persistait dans l'esprit d'Altenerer.

Le lendemain, à la nuit tombée, Nils se retrouvait juché sur la carapace de Bernard. Il humait cette odeur puissante d'iode qui était devenue pour lui un symbole de liberté. Si tout marchait selon les prévisions, le Terrien passait ses derniers instants sur Falun ; après ce serait l'aventure, peut-être la mort. Le retour était improbable. Il se souvenait de son arrivée et de l'horreur qu'il avait éprouvée en contemplant le spectacle de la planète liquide du hublot de l'astronef. Quand il avait débarqué, l'air humide l'avait saisi ; et cette ville, toile d'araignée de lumière sur

les dunes incertaines ! Combien Nils l'avait maudite. Maintenant il regretttait de la quitter.

Sur l'astroport, il n'y avait pas grand trafic. La planète-bagne était interdite aux compagnies de navigation, et les cargos intersidéraux n'y faisaient escale que pour déposer les vivres et le matériel indispensable à une population de cent mille habitants, sans compter les indigènes. Il n'y avait que l'astronef de l'usine-prison qui faisait un aller et retour régulier Falun-Terre-Falun tous les trois mois. Mais celui-là n'amenait que peu d'animation sur l'aire d'envol car son chargement, son départ et son atterrissage étaient entièrement automatiques. De loin, avec les bizarres mirages que créait la mer, l'astroport paraissait flotter à la surface des eaux et les fusées dressées étaient autant d'arbres morts.

— « C'est la seule forêt de Falun, » dit Nils, rêveusement.

— « Mais une forêt dangereuse ; il n'y a pas beaucoup de gibier et tant de chasseurs. »

Bernard avait levé la tête hors de l'eau pour répondre. Nils l'imaginait riant. Tandis que la plupart des êtres pensants rencontrés par l'homme au cours de son exploration interplanétaire étaient dépourvus d'humour, ceux de Falun en étaient fortement doués.

— « Où se trouve l'astronef ? »

— « Dans le hangar situé à l'extrême gauche de la plate-forme. On peut y parvenir par une échelle qui donne sous les pontons. Le cargo n'est jamais surveillé, car il passe pour hors d'usage ; mais ça n'a pas été facile de le remettre en état. Avec cette manie d'utiliser partout des cloisons transparentes, tes frères ont dû travailler sans lumière. »

Ils glissèrent silencieusement entre les pilotis et grimpèrent à l'échelle hérissée de coquillages. Bernard ne semblait pas apprécier ce genre d'ascension ; ses nageoires arrière lui permettaient à la rigueur de marcher, mais ces étroits barreaux l'handicapaient.

— « Vous n'avez pas de tortues savantes sur votre Terre, je crois ? » Son visage s'était curieusement plissé sous l'effort.

— « J'y retourne pour te trouver un engagement. »

Ils émergèrent de la trappe. Les feux de trois minuscules projecteurs les éblouirent subitement. Ils croisèrent leurs mains devant leurs yeux tant la lumière en était insoutenable.

— « Je crois que voilà une petite révolution matée dans l'œuf, » dit une voix inconnue. « Saisissez-vous d'eux ! »

Ils furent happés par des poignes formidables ; Nils fut ligoté

par deux cercles aussi durs que du métal, qui lui enserraient les bras et la cage thoracique d'une part, les cuisses de l'autre. Il se demanda comment ils avaient attaché l'homme-coquillage. On les poussa ensuite dans un recoin du hangar où ils retrouvèrent Crine et quelques autres humains. Bernard commença à faire les présentations. La voix inconnue l'interrompit sèchement : « Ce n'est pas le moment, sale bâtard de poisson. Tais-toi, en attendant de mourir. On vous laisse quelques minutes de répit pour voir s'il ne viendra plus personne au rendez-vous. Votre bon ami Niarchos n'a pas pu nous donner le nombre exact des conspirateurs. Et je suppose que vous ne le révélerez pas, même sous la torture. Des petits héros, hein ? »

Le silence se fit, seulement troublé par le chuchotement des hommes de garde qui conversaient dans le coin opposé. L'océan parlait encore par la trappe ouverte ; ses vaguelettes insignifiantes léchaient le bas de l'échelle. Tout était noir sauf cette lumière atroce qui les clouait dans un coin. L'attente était particulièrement désagréable. Et Niarchos qui les avait trahis ; il faudra dorénavant se méfier de la bonne cuisine, elle dissimule des pièges. Nils s'essayait à l'humour noir, mais il ne parvenait pas à se dérider ; la peur était là, dans les battements furieux de son cœur, dans ses jambes qui le soutenaient à peine. Mais il en avait l'expérience ; son imagination lui jouait des tours quand il se morfondait, l'action lui donnait du courage. Comment agir ? Ils étaient cernés. Il se tourna vers Bernard qui semblait calme ; ce visage gris et figé n'exprimait rien. Bill, sous les feux blafards, était encore plus pâle que d'habitude ; ses yeux disparaissaient dans ses orbites, comme mangés par la lumière. Si rien de nouveau ne se passait, ils allaient mourir dans quelques minutes. Pas à coups de fouet électronique, pensa Nils, pas deux fois la même mort !

Un bruit sourd ébranla les parois translucides. Les faisceaux des projecteurs dansèrent la gigue et s'alignèrent parallèlement au sol. Un violent courant d'air suivit.

— « C'est fini, ramassez les phares et braquez-les n'importe où. On ne sait jamais, il y en a peut-être encore d'autres dehors qui pourraient s'étonner de l'obscurité. »

— « Tu savais ? » demanda Altenerer. La voix suraiguë de Bernard avait agi sur lui comme un philtre.

L'homme de Falun répondit laconiquement : « Bien sûr. »

— « Alors, pourquoi n'as-tu rien fait avant ? »

— « Il est agréable d'avoir ses ennemis dans sa maison ; ils ne sont pas ailleurs. C'est la traduction approximative d'un proverbe populaire. Nous avions fait suivre Niarchos et nous nous sommes doutés qu'il préparait une fourberie. Nous avons donc placé un piège très simple et très dangereux pour tout le monde, en comptant sur notre chance. »

— « Si les gardes nous avaient parqués dans leur coin, le piège aurait fonctionné pour nous. »

— « Exact, mais la psychologie élémentaire du repli, que j'avais enseignée à nos amis, nous épargnait ce danger. C'est une bombe sourde, nos ancêtres l'employaient pour chasser une espèce de phoque qui vivait jadis sur Falun ; elle crée une dépression atmosphérique locale qui arrache les poumons hors du corps. C'est une image ; elle n'asphyxie qu'un petit moment, juste ce qu'il fallait pour capturer les phoques. »

Durant cette explication, ils avaient rampé jusqu'aux gardes pour leur prendre les clefs de leurs attaches et se libérer. Ils se relevèrent bientôt et braquèrent les projecteurs dans le hangar. Le métal du cargo, rongé par les météorites et la rouille de l'espace, ne brillait même pas sous la lumière brutale.

— « Vous êtes certains que cette vieille coque tiendra jusqu'à la Terre ? »

Bill avait marché péniblement jusqu'à Nils ; il répondit sans sourire : « Je l'ai testée de fond en comble, elle résistera. Les moteurs de propulsion normale fonctionnent bien, enfin les organes sont sains, nous les avons vérifiés. Mais je crains fort pour le transformateur ; il y a plusieurs dizaines d'unités Dureur à franchir dans le subespace. De toute façon — Bernard te l'a dit ? — je pars avec toi ; c'est indispensable pour le pilotage et pour... les réparations. »

Un bruit lointain les alerta. Les renforts de la garde arrivaient. Nils posa sa main sur la carapace blonde de son ami. Bernard répondit par un large sourire.

Dès que les Terriens et le Falunien eurent disparus dans l'océan, l'astronef démarra en catastrophe, faisant éclater la coupole du hangar.

A cent kilomètres d'altitude, Falun était une perle bleue semée de taches d'or. Un bijou d'une valeur inestimable.

6

MÊME en frôlant la vitesse de la lumière, il leur faudrait près de trente ans pour atteindre la Terre ; Nils, pourtant, hésitait à mettre en marche le transformateur et à passer dans le subespace. Les pas de Bill Crine claquèrent dans l'étroit habitacle ; ses jambes et ses pieds étaient toujours aussi raides, noirs et durs ; il ne souffrait pas.

— « J'ai bricolé le transfo ; encore une ou deux retouches, je crois que ça pourra aller. Même si nous n'avançons pas bien vite, ce qu'il faut c'est qu'il nous maintienne dans le subespace. La moindre interférence avec l'espace nous serait fatale. »

— « Que se passe-t-il, alors ? »

— « On a vu des astronefs se multiplier en un nombre infini, d'autres astronefs qui explosaient en gerbes, ou au contraire les vaisseaux diminuaient de volume progressivement, jusqu'à leur disparition complète. Mais le plus fréquent, c'est l'anéantissement pur et simple. »

Ils étaient les premiers bagnards à s'être évadés de Falun ; la planète maintenant n'était plus qu'un point dont l'orbite se définissait mal autour de Schédir. Bientôt, ils seraient hors des marches de Cassiopée. En découvrant le secret de la prison-usine, ils pensaient avoir dynamité le système par lequel les patriciens se maintenaient au pouvoir ; ils s'étonnaient que les forces spatiales de la garde ne leur donnent pas la chasse. En réalité, cette coercition s'exerçait si parfaitement, depuis tant d'années, que les forces de répression avaient été réduites au minimum ; la flotte servait surtout à des guerres de conquête et à surveiller l'empire colonial.

Nils connaissait mal l'espace. Bien sûr, son éducation de prêtre-arbitre l'avait préparé à conduire un vaisseau ; cela était loin. Jadis, les voyages ne l'attiraient pas ; il avait surtout soif de plaisirs immédiats, de jouissances purement terrestres. Pour la première fois il goûtait cet étrange voyage immobile au sein de l'infini. Les points de repère se déplaçaient avec tant de lenteur ! La volupté de ce noir sans couleur, encre invisible et sombre dans laquelle palpitaient toutes les lumières de la galaxie, nocturne fantastique à l'échelle de l'infini. La première fois qu'il avait voyagé dans l'espace, ce vide lui avait semblé morne au regard des beautés de la Terre. Maintenant, il se complaisait dans ce

voyage ; toutes les sensations et les décors nouveaux le happaient. « Comme quoi l'éducation la mieux conduite mène à la sclérose, » pensait-il. « Il faut naître sans cesse, sans jamais se souvenir. » La vie de l'Empire Galactique était régie par l'habitude ; quelle dérision ! L'expansion, le mouvement nécessitent l'oubli des phases antérieures, les électrons ne se souviennent pas du nombre des orbites accomplies autour du noyau.

— « Nils, Nils, nous sommes repérés, par nadir-sud-sud, un astronef d'origine inconnue ; regarde. »

Un petit losange rouge se découpait sur le fond noir du télécran ; il grossissait imperceptiblement.

— « Ce n'est pas un vaisseau de la garde ; une création d'extraterrestres, sans doute. Mettons toute la gomme, on verra ce qu'il a dans le ventre. »

Ils se ruèrent sur les commandes des générateurs de puissance. La coque du cargo vibra fortement sous la poussée furieuse des propulseurs. Sur le télécran, les deux hommes espéraient voir le losange rouge diminuer ; il n'en fut rien. Vingt minutes plus tard, il occupait la plus grande partie de l'espace.

— « Je mets le transformateur en route, on verra bien, » cria Bill.

Altenerer allait l'approuver ; il se ravisa. Une impulsion soudaine le poussait à attendre l'abordage du vaisseau inconnu. Peut-être justement parce qu'il était usuel de fuir devant des poursuivants et qu'il voulait rompre une fois pour toutes avec les habitudes. Peut-être aussi parce que la forme paradoxale de l'astronef l'avait séduit.

— « Non, attends, c'est trop risqué. »

Bill faillit surseoir à cette demande. Le ton rêveur d'Altenerer le troubla. S'ils étaient repris, ils risquaient de trimer à jamais sur Falun ou quelque autre bagne ; s'ils manquaient le subespace, ils mourraient. Ce fut ce qui le décida. La moindre parcelle de vie est préférable à la mort, le bagne le plus hideux vaut mieux que le néant. Ils se préparèrent à l'abordage ; de toute façon, le cargo n'était pas armé et l'idée de se défendre ne leur était même pas venue à l'esprit. Quand le rhomboèdre se juxtaposa à leur flanc, ils ouvrirent le sas ; l'astronef étranger avait un pas de contact intergalactique.

L'humanoïde qui débarqua le premier avait une peau très rosée ; sa silhouette longiligne se terminait, aux épaules, par une large cape de cuir ; ses pommettes très creuses lui donnaient un

air lugubre. Il parlait avec peine le langage de l'espace. « Salut, prêtre, tu as devant toi Taractan Médiamer, chef de ce vaisseau et ambassadeur du peuple Amer auprès de la Terre. »

— « Salut à toi, Taractan, tu es le bienvenu sur ce pauvre navire marchand. »

Nils avait entendu l'humanoïde le saluer par son titre ; il ne commit pas l'erreur de le remarquer. Cette rhétorique pompeuse l'agaçait, mais il était difficile de parler le langage de l'espace d'une manière plus légère, la syntaxe et le vocabulaire étant conçus pour de longs et respectueux échanges. Maintenant, trois autres représentants du peuple Amer encadraient l'ambassadeur ; ainsi groupés, ils paraissaient plus longs encore. Crine et Altenerer, qui étaient de haute taille pour des humains, paraissaient épais et courts à leur côté.

— « Le peuple Amer a longtemps servi comme mercenaire dans la conquête galactique ; c'est un fidèle allié de la Terre. »

— « Et pourquoi ce fidèle allié arraisonne-t-il les cargos dans l'espace ? »

— « Nous vous avons poursuivis, c'est vrai, mais vous nous avez accordé votre sas. »

Ces étrangers ne paraissaient pas hostiles. Nils leur fit confiance ; malgré leurs visages sinistres, ils avaient un air de naïveté qui ne trompait pas. Bill tournait en rond de son pas raide ; il ne semblait pas d'accord avec la politique d'Altenerer, mais il avait décidé de le laisser faire, quitte à réagir si le besoin s'en faisait sentir.

— « Et pourquoi cette poursuite ? »

— « Nous avons espéré qu'en ta qualité de prêtre-arbitre, tu pourrais intercéder en notre faveur auprès des patriciens. Nous avons servi la Terre durant de longues années, sans recevoir le salaire convenu ; aujourd'hui, nous ne réclamons pas d'argent, nous cherchons seulement protection. »

— « J'aurais volontiers servi vos intérêts, si j'étais encore le prêtre que tu crois voir en moi ; malheureusement, il y a longtemps que j'ai été déchu et je viens de m'enfuir avec mon compagnon du bagne de Falun. »

Aucun signe d'émotion ne parut sur le visage de Taractan. Nils n'avait pas hésité à attaquer fort ; il avait deviné un futur allié dans ces représentants du peuple Amer. Bill avait serré son poignet autour du bras de son compagnon. « Es-tu fou ? Ces soudards vont nous massacrer. »

— « Laisse-moi faire, nous tenons notre billet pour la Terre. »

Les hommes longs tenaient un grand conciliabule. Leurs capes de cuir froufroutaient. Ce ne sont pas des capes, pensa Nils, mais des sortes d'ailes.

— « Nous avons déjà fait cinq réclamations auprès des terrestres, sans effet ; mes frères et moi croyons qu'en qualité d'ennemi tu peux aussi bien nous aider. »

— « Je vais vous dire ce que je crois, » expliqua Nils. « Les patriciens emploient toujours les autres populations de la galaxie comme des esclaves. On n'a jamais vu nulle part qu'un maître vienne au secours de ses esclaves. Moi, je retourne sur la Terre pour renverser ce gouvernement de tyrans et je vous propose de m'aider dans cette tâche. En retour, je vous promets de vous servir dans votre guerre contre les envahisseurs de votre planète. »

— « Une fois que tu auras chassé les patriciens, tu nous donneras une armée ? » demanda Taractan sans sourire.

— « Pas une armée ; une arme... défensive. » Et Nils sortit de la poche de sa combinaison le mince fragment de lentille qu'il avait réussi à préserver dans sa fuite de l'usine. « Place ce morceau de verre devant l'un de tes yeux et raconte à tes frères ce que tu vois. »

Nils avait l'intention de faire une série de grimaces trois minutes après avoir remis la lentille. Il avait calculé exactement quel point de l'avenir on pouvait voir par ces fenêtres de poche. Pour le moment, il se tenait presque au garde-à-vous, pour accentuer le contraste vis-à-vis des autres humanoïdes. Taractan posa placidement le fragment de verre devant l'un de ses minuscules yeux gris. « Je vois ton compagnon qui tombe à terre ; il se tord de douleur. Est-ce là l'effet de ton arme ? Elle est très efficace. »

— « Ce n'est pas ce que nous voyons, » dirent les hommes d'Amer.

Nils n'avait pas réagi immédiatement, trop stupéfait par ce qu'il venait d'entendre ; mais Bill se précipita sur Taractan. Il lui arracha des mains le verre. « Et maintenant, que voyez-vous ? Suis-je malade ? »

— « Je ne comprends pas. Il y a une seconde vous étiez à terre, agonisant. »

Nils intervint : « Ce verre permet de voir quelques minutes dans l'avenir ; il vous aidera à déjouer les attaques de vos envahisseurs, en attendant de les vaincre. »

Après cette déclaration, il se fit un long silence. Tous les protagonistes attendaient ce futur qu'avait décrit Taractan. Il n'y avait rien d'autre à faire. Nils ne pouvait pas soigner Bill sans savoir de quoi il souffrait. Bill était paralysé par la peur. Les êtres longs guettaient le dénouement de l'incident. Brusquement, Crine s'écroula sur le sol en poussant un long cri. « Ah ! mes jambes, Nils, ce sont mes jambes. »

Altenerer défit immédiatement le bas de la combinaison de son ami, après lui avoir retiré ses bottes. La chair était noire jusqu'aux genoux, si dure que le doigt n'y enfonçait pas. Le mal gagnait rapidement ; quelques minutes plus tard, il atteignait le haut de la cuisse. La stucture moléculaire du corps de Bill changeait subitement. Un équilibre instable s'était maintenu durant quelques jours ; désormais, le verre noir et lisse des parois de la prison l'emportait sur les tissus organiques. Crine observait cette altération avec la même stupeur que s'il s'était agi d'un autre que lui, et ses compagnons, impuissants, attendirent sa fin. Ce mal n'avait jamais été décrit ; nul n'en connaissait le remède. Bientôt le flot noir dépassa la cage thoracique. Bill eut un dernier sanglot ; ses poumons, puis son cœur furent paralysés. Il était mort en cinq minutes ; sa statue d'obsidienne témoignait de son étonnement plutôt que de sa souffrance. Nils expliqua aux hommes d'Amer ce qui s'était passé et pourquoi son ami était mort. Il n'ajouta pas un mot en ce qui concernait le pouvoir des lentilles ; en ce moment, il aurait préféré que l'avenir l'ait démenti.

Taractan et ses frères l'aidèrent à décharger les quelques objets et les vivres que les hommes-coquillage avaient déposés en vue du voyage ; ils transportèrent aussi le cadavre statufié de Bill Crine. Ils défirent le sas et larguèrent le cargo désarmé dans l'espace. Dans le vaisseau en forme de losange, l'emplacement de l'habitacle, des propulseurs, du transformateur était semblable à ceux de n'importe quel astronef de guerre d'origine terrestre. Les instruments, les sièges, les lits, le décor imitaient aussi ceux des Terriens ; cependant, Nils ressentait un étrange malaise : tout était presque pareil, mais cette subtile différence entretenait une impression insoutenable d'étrangeté, comme celle qui peuple les rêves. « Cela est peut-être dû à une con-

ception différente de la géométrie, » pensa Nils, et il crut qu'il s'y habituerait vite.

Le lendemain, quand il se leva, il ressentait des troubles de l'équilibre et tituba en se rendant au poste de commandes. Ce n'était pourtant pas le moment de se laisser aller à l'hypocondrie. Taractan et ses frères l'accueillirent avec un air encore plus sinistre que celui de la veille ; chez eux, la tristesse et l'affliction prenaient des proportions surhumaines. Il se renseigna au sujet de l'atmosphère qu'ils respiraient. Les proportions d'oxygène et d'azote correspondaient à celles de l'atmosphère terrestre ; il n'y avait pas de gaz rare particulier. Taractan l'informa qu'ils avaient pris une décision quant à ses propositions. Ils acceptaient. Mais ils ne croyaient pas que les patriciens étaient aussi ingrats que Nils le disait ; aussi se proposaient-ils, dans un premier temps, de négocier diplomatiquement l'aide de la Terre. Ce n'était qu'en cas de refus qu'ils mettraient en place le plan qu'ils voulaient étudier avec Altenerer.

— « Il faudrait alors que je puisse passer pour l'un des vôtres, » demanda Nils. « J'ai de faux passeports terriens que m'ont fabriqué les gens de Falun, mais je n'ai pas confiance en leur efficacité. La meilleure preuve, c'est que vous, qui habitez les confins de la galaxie, vous m'avez reconnu. Si je suis repris, ils me passent par les armes. »

— « Nous t'avons reconnu après avoir vu ton procès à la télévision. Cette histoire a fait grand bruit chez nous. Nous sommes très sensibilisés aux jeux électoraux ; le peuple Amer est fervent de hasard pur. Il n'y a pas de pire crime chez nous que de tricher ; le jeu est une sorte de religion. »

Nils imaginait mal ces créatures autour d'une table de bridge ou de poker. Une dernière question l'embarrassait : « Mon procès vous a intéressé, c'est d'accord, mais comment saviez-vous que j'étais dans cet astronef ? »

— « On m'appelle celui qui peut voir à travers les cloisons, » répondit Taractan. « Il me suffit d'une bonne lunette astronomique pour savoir qui pilote un cargo ou une nef de combat. Mais mon regard ne perce que les structures métalliques. »

« Des gens qui savent aussi bien dissimuler leurs atouts sont au contraire d'excellents joueurs de poker, » pensait Nils. Ainsi ils connaissaient son identité, sa condamnation, et n'en

avaient rien trahi tant qu'un accord n'était pas intervenu entre eux. Le succès de leur ambassade était incertain ; aussi avaient-ils pris conseil auprès d'un ennemi du gouvernement et jouaient-ils maintenant sur les deux tableaux. « Quand je pense que j'ai été séduit par leur air naïf ! La planète Amer doit être une sorte d'enfer du jeu. »

Le plafond du couloir défilait devant ses yeux. Il se sentait mieux ainsi, allongé. Depuis deux jours qu'ils avaient viré dans le subespace, son état ne s'était pas amélioré. Au contraire, ses troubles de l'équilibre s'aggravaient ; il pouvait à peine marcher. Les angles de ce couloir paraissaient rigoureusement droits et pourtant la perspective en était différente. Nils ne pouvait préciser en quoi ; mais c'était ce subtil décalage avec les formes terrestres qui entretenait en lui ce vertige permanent. Lorsqu'il entra dans la petite salle d'opération que les hommes d'Amer avaient préparée pour lui, Altenerer eut un frisson ; ces chirurgiens avaient plutôt l'air de croque-morts. Puis il soupira en songeant qu'il allait bientôt dormir et oublier pour quelques heures cette géométrie déroutante qui l'environnait. Cela lui donna une idée ; désormais il porterait des lunettes noires et se déplacerait comme un aveugle. Il pourrait peut-être enfin se nourrir si les spasmes qui lui contractaient l'estomac cessaient.

Le casque de sommeil agissait directement sur l'encéphale. Nils eut le souvenir de toutes les précédentes interventions chirurgicales qu'il avait subies et aspira à la délivrance momentanée de son corps. « Vous me promettez que je reprendrai mon visage quand je le voudrai, Taractan ? J'ai la faiblesse d'y tenir. »

— « Toute créature est conditionnée par ses habitudes, » dit Taractan d'un ton sentencieux.

Décidément, à mesure qu'il découvrait les autres races de la galaxie, Nils s'apercevait que les Terriens n'avaient plus le privilège de l'humour ; la prétention des citadins de Niourk ou de Parouen de se considérer comme le nombril du monde ne résistait pas à la comparaison.

Quand il se réveilla, Nils Altenerer eut le sentiment d'avoir dormi cent ans.

— « Dépêche-toi, prêtre, il faut te préparer, car nous arrivons dans quelques heures sur Terre. »

Les petits yeux gris de son infirmier pétillaient. L'Amérien

l'aida à se lever; Nils se sentait reposé. Il était nu et voulut saisir sa combinaison; un étrange froissement l'en empêcha; quelque chose lui couvrait le dos. Il tâta: une sorte de cape de peau très souple se raccordait à la chair de ses épaules et de ses bras. Cela ne le gênait pas; au contraire, il se sentait des ailes.

— « Nous t'apprendrons à t'en servir; quoique tu ne puisses voler aussi bien que nous, en raison de ton poids, Taractan pense que cela t'aidera néanmoins. Tiens, prends ces vêtements; ils sont mieux conçus pour ta nouvelle conformation. »

Nils passa une sorte de combinaison à culotte bouffante serrée à la cheville et qui se nouait autour du cou comme un bavoir. Il se couvrit aussi les bras de bracelets d'or comme les autres habitants d'Amer. Ainsi affublé, il se planta devant la glace. Horrifié, il se passa les mains sur le visage. « Mais comment avez-vous fait ? »

— « Pour les ailes, c'est très simple nous avons approximativement le même métabolisme. Nous en avons prélevé un exemplaire dans la banque d'organes que possède tout astronef de guerre. Pour le visage, c'est un masque très fin greffé sur ton cou qui modifie ta physionomie; certains acteurs l'emploient, il laisse respirer la peau. Au début cela te serrera un peu, mais tu t'habitueras. Ce que nous n'avons pu modifier, c'est ta taille; comme nous t'avons fait une tête jeune, on pensera que tu es un adolescent. »

Des verres de contact modifiaient la couleur de son regard. Sa nouvelle peau si rose l'étonnait.

Sur le télécran, la planète Terre occupait maintenant la place d'une orange; elle était belle avec ses moutonnements blancs et ses clairières bleues; ses continents, comme des pommettes brunes et satinées, lui avivaient le teint. Nils sentit son cœur fondre, et pourtant sa beauté ne faisait pas oublier Falun. Il comprit les explorateurs du cosmos qui collectionnaient les planètes comme d'autres les pierres précieuses. Taractan interrompit sa songerie: « Veux-tu me suivre, prêtre ? Il faut que je t'enseigne les rudiments de notre civilisation, si tu veux passer pour un habitant d'Amer. »

Il voulut marcher à la suite de l'Amérien, mais ses jambes ne lui obéirent pas; il s'écroula sur le sol. Cela recommençait, ce vertige dû à une délicate déformation des lignes. On lui donna les lunettes qu'il réclamait et, comme un aveugle, il gagna

l'habitacle derrière Taractan. L'ambassadeur d'Amer lui fit un portrait si parfait de sa planète d'origine que Nils se pénétra mieux de cette nouvelle identité qu'il venait d'acquérir. Il apprit même qui étaient son père et sa mère, et comment il avait combattu les hommes-nébuleuses aux confins de la galaxie lors du dernier engagement des troupes coloniales auquel il avait participé. Le temps d'assimiler ces nouvelles informations, le vaisseau de guerre se posait sur l'astroport de Parouen, capitale de la province occidentale.

La première chose qu'ils virent en ouvrant le sas fut une importante troupe de gardes ; le chef se détacha du groupe et les pria de les suivre jusqu'à l'hôtel que le gouvernement avait réservé à leur usage. Ils s'embarquèrent dans les voitures et glissèrent rapidement au-dessus de la ville. Nils fit part à Taractan de ses inquiétudes. L'homme d'Amer ne voyait rien dans cette réception dont il eût lieu de s'effrayer. En effet, quelques instants plus tard, ils débarquaient au palais des ambassades qu'Altenerer reconnut pour avoir été, quelques mois auparavant, l'un des hauts lieux de la prêtrise. Fallait-il voir dans cette indication une condamnation des prêtres-arbitres par les patriciens ? Ou simplement un changement d'adresse ? Les jeux électoraux ne pouvaient avoir lieu sans arbitre. Avait-on profité de son procès pour faire aussi celui des prêtres et abroger leur caste ?

— « Vous serez reçus demain par le représentant du gouvernement ; il écoutera vos doléances, » annonça le chef des gardes. « Passez une bonne nuit en attendant cette heure ; les voyages dans l'espace sont fatigants. »

C'était une sorte de formule de politesse dans laquelle on ne pouvait voir aucune indication. Nils souhaita aussi un bon repos à ses compagnons et s'allongea sur le lit aérien.

Un ronronnement bizarre le tira du sommeil. Il voulut se lever, ses muscles étaient paralysés. Une curieuse odeur. Un gaz avait été introduit dans la chambre, qui neutralisait le système nerveux périphérique. Malgré son déguisement, les policiers de l'astroport l'avaient reconnu et l'isolaient maintenant de Taractan et de ses frères. Une impression de mouvement... la chambre se déplaçait dans l'espace ; on l'emmenait quelque part. Il aurait voulu se précipiter vers la fenêtre pour voir si ses suppositions se vérifiaient. Soudain ces liens internes qui le maintenaient

se relâchèrent ; Nils bondit vers la baie qui servait de quatrième mur à la chambre. Déjà Parouen n'était plus qu'une chaîne de lumières dans la nuit ; il devait être à une forte altitude. Ce n'était pas difficile de transformer une pièce d'hôtel en moyen de transport ; un simple moteur à gravité comme les voitures, et le cube dans lequel on dormait se trouvait en plein ciel. Comment avaient-ils fait pour deviner son identité ? Taractan avait agi pour le mieux.

Parouen n'était plus désormais qu'un point minuscule sur l'orbe sombre de la Terre. La chambre avait atteint le cercle des satellites, cette couche artificielle qui environnait la planète et servait à la fois à régler le temps et assumer toutes les transmissions. Les patriciens n'auraient pas pris tant de soins pour le mettre à mort. Nils à nouveau était entraîné vers une prison.

Une ampoule de verre biscornue se présenta bientôt à lui ; ses parois rouges furent soudain éclairées par le soleil que n'occultait plus le globe terrestre. Pansue à la base, la forme devenait plus étroite au sommet ; mais une sorte de poche, qui s'enfonçait près du goulot, en épousait les contours internes. Son véhicule imprévu se posa sur l'ampoule géante, la fenêtre s'ouvrit. Une invite à descendre. Quelle atmosphère peut s'accrocher à cette boule de verre dans l'espace ? Il s'attendait à mourir, vidé de sa substance par la différence brutale de pression. Pourtant il respirait normalement un air fortement pourvu en oxygène ; Nils le reconnaissait à cette sorte d'euphorie qui le gagnait. Une pesanteur artificielle devait maintenir le gaz autour de ce satellite insolite. Il mit le pied sur la forte pente qui menait au centre de l'ampoule sans éprouver le déséquilibre qui aurait dû en résulter ; après avoir fait quelques pas dans des sens différents, il s'aperçut qu'il pouvait se déplacer dans toutes les directions de l'espace sans risquer de tomber.

Le cube qui l'avait amené jusque-là repartait vers la Terre ; Altenerer savait que son débarquement sur cette prison d'un nouveau genre entraînerait le départ de la pièce. Quelques minutes plus tard, une autre cellule de l'hôtel abordait le satellite ; l'un des hommes d'Amer en sortit. Ainsi Nils n'était pas reconnu ; c'est pourquoi il accueillit ce visiteur avec plus de plaisir que les circonstances ne l'exigeaient. Ces débordements d'amitié ne provoquèrent aucun enthousiasme chez l'Américain.

Nils pensa que ce devait être curieux d'observer sur son propre visage des expressions de physionomie dont aucun des frères de Taractan n'avait témoigné. Les trente passagers du losange se retrouvèrent réunis dans l'espace, à trois cents kilomètres de la Terre. Ils explorèrent leur prison sans en comprendre parfaitement le fonctionnement, car nul appareillage n'assurait la stabilité de l'ampoule de verre, nulle machine n'en garantissait l'atmosphère. Peut-être les laisserait-on mourir de faim ? Aucune nourriture n'était prévue.

7

UNE cellule restait encore accrochée aux parois de la prison ; son occupant refusait d'en sortir en espérant que le cube repartirait vers la Terre à un moment donné et que tous pourraient profiter de ce véhicule ; mais ce dernier était réglé pour ne voyager qu'à vide. Taractan conseilla à son frère de race de se maintenir à cette place ; ils se relaieraient pour conserver cette maigre chance de revoir le sol terrestre.

L'ambassadeur d'Amer était désormais convaincu de la fourberie des patriciens; il s'inquiéta auprès de Nils pour connaître la raison du sursis qu'on leur avait accordé, avant de les arrêter.

— « Sans doute ne voulaient-ils pas se saisir de nous à l'astroport ; ils tiennent à une certaine légalité, même illusoire. C'est de cette façon qu'ils gouvernent. »

— « Mais pourquoi cette façade ? Ce sont les maîtres de la planète, toutes leurs décisions sont exécutées. »

— « Ils dirigent les gardes, les fonctionnaires, la police, l'armée ; tous les individus de leur caste leur sont acquis, une grande partie des plébéiens aussi, qui croient à la légitimité du pouvoir. Ils craignent cependant le maître-ordinateur. »

— « Que peuvent-ils redouter d'un cerveau électronique ? Sa mémoire, ses circuits ne sont-ils pas à la disposition des hommes ? »

— « Ce maître-ordinateur n'est pas une machine semblable aux autres. Quand la constitution a été réformée, après la révolution des prêtres, et qu'on a institué les jeux électoraux, les réfor-

mateurs ont prévu la possibilité d'un truquage. C'est pourquoi mon procès a eu lieu. »

— « Je ne saisis pas le rapport ! »

Ils étaient tous deux assis dans le fond de la poche centrale et regardaient les pas des autres prisonniers dessiner des ombres sur le rouge de la courbe supérieure. Taractan paraissait très contrarié ; Nils attribua cela à la conformation particulière de son visage. S'avisant soudain qu'il avait les mêmes traits, il se passa la main sur la peau ; l'enveloppe chirurgicale tenait parfaitement. Il voulut rire ; son reflet dans le verre lui indiqua qu'il ne le pouvait pas. Le Terrien se concentra alors pour expliquer clairement le système de sauvegarde de la constitution.

— « Si un humain peut prouver que les jeux électoraux ont été faussés, le maître-ordinateur, dont les circuits sont totalement indépendants de toute l'organisation électronique gouvernementale, peut prendre la direction de tous les robots, robots magister, servitor, agricultor, technicien, etc... »

— « Et l'armée, la police, les gardes, ne peuvent pas balayer tout ça ? »

— « Difficile. Lorsque la loi a été faite, les sbires de l'Etat étaient en petit nombre, plutôt pour la parade ; les hommes d'armes ont toujours servi à la conquête et au maintien des colonies. Depuis que les patriciens ont pris le pouvoir par la ruse, l'équilibre des forces a changé, les postes ont été multipliés ; la cohorte des policiers et des gardes est approximativement équivalente à celle des robots. Mais si le maître-ordinateur donne l'ordre de réduire à l'impuissance les membres du gouvernement, les robots vaincront, car les patriciens n'auront pas le temps de rapatrier l'armée. »

— « Et peut-on déclencher l'action du maître-ordinateur ? »

— « Il faut mettre en accusation le gouvernement, ce que j'ai fait. Les prêtres-arbitres décident. S'ils jugent l'Etat fautif, alors ils rendent leur verdict sous forme d'une impulsion codée, transmise directement de la salle du tribunal. »

— « Si je me souviens bien de ton procès, tu n'avais pu verser une seule preuve de tes affirmations. »

— « Mes affirmations suffisaient ; elles étaient basées sur le calcul des probabilités d'une part, ce qui était contestable, et sur une analyse rigoureuse du dernier jeu électoral qui prouvait que les praticiens connaissaient les cartes de leurs adversaires. »

— « Comment cela ? »

— « Tu me comprendras, Taractan ; je sais combien ton peuple est friand de jeu et combien il est connaisseur. Il y a certains coups que l'on ne joue que d'une seule manière, si l'on veut gagner ; d'autres méthodes aléatoires sont plausibles, mais elles comportent trop de périls, elles n'entrent en ligne de compte que dans les parties où l'argent compense le risque. Dans les jeux électoraux, c'est le hasard qui mène et le casse-cou est battu. Or, j'ai relevé plus de trente impasses dans une seule partie. Mathématiquement, les patriciens étaient battus. Il fallait qu'il prévoient comment réagiraient leurs adversaires en fonction d'une distribution connue. »

— « Tous les peuples de la galaxie ont été leurrés ; le procès n'a pas été diffusé et les commentateurs ont sali ton action au point que personne ne pouvait t'approuver. »

Taractan avait commenté le récit de Nils avec une passion peu habituelle ; son sang-froid, pour une fois, avait été surpris. Altenerer se sentit submergé par une mélancolie profonde ; il revoyait toutes les étapes qui l'avaient mené jusqu'à cette situation sans issue et il doutait d'une possible victoire. Pourtant, les hommes de Falun croyaient en lui, et maintenant ceux d'Amer ; il ne restait plus à convaincre que ceux de la Terre. Nils et Taractan demeurèrent assis quelques instants, sans bouger, surveillant le lent déplacement du paysage terrestre. Comment croire, à cette distance, que cette bille de neige et de glace pouvait abriter tant de vies et pourquoi désirer changer le cours du monde ? Il était si petit !

Durant les deux jours qui suivirent (les nuits étaient très courtes, réduites au temps d'une éclipse), Nils et ses amis échafaudèrent un grand nombre de plans destinés à combattre les tyrans. C'était pour occuper leurs esprits, car la partie qu'ils voulaient engager était si hardie que le plus enragé des bluffeurs ne l'aurait pas risquée. La faim commençait à les tenailler, leur procurant de singulières impressions qui, jointes à cette euphorie que leur distillait la forte proportion d'oxygène, les entretenaient dans un état d'hallucination. Ils discutaient en se promenant sur cette étrange architecture de verre rouge dont la surface continue accentuait encore le caractère irréel. Parfois ils s'amusaient à soutenir dans l'espace des positions invraisemblables, se parlant en tête-à-tête alors que leurs pieds reposaient sur le plancher pour Taractan, au plafond pour Nils. Mais le plancher devenait plafond à mesure qu'ils avançaient sur l'am-

poule, puis ils se retrouvaient marchant en sens inverse dans la même direction.

— « En somme, cette prison a été conçue pour distraire les prisonniers, » conclut Nils. « Je ne vois pas pourquoi nous chercherions à nous en échapper. »

S'ils souffraient du manque de nourriture, la soif ne se faisait pas sentir ; l'atmosphère devait être saturée de vapeur d'eau. Pour le moment, les trente hommes ne risquaient pas d'être asphyxiés par les déchets gazeux de leur propre respiration, le volume contenu par l'ampoule étant suffisant pour plusieurs jours.

Le cinquième jour, Altenerer et les hommes d'Amer se réveillèrent plus fringants ; leur appétit ne leur causait plus cette torture mineure des premiers temps.

— « Je n'ai même plus faim, » soupira Nils. « On s'habitue à tout. Ce qui m'étonne pourtant, c'est de me sentir aussi bien dans ma peau ; on devrait se traîner sur les genoux. »

— « Cet air doit être vivant ; il métabolise les éléments essentiels à notre survie. Je ne vois pas d'autre explication. » Taractan, qui s'était envolé du sommet de la poche, venait de se poser doucement à côté du petit groupe. Sa proposition n'émut personne ; ils étaient tous prêts à y croire.

— « C'est gai, s'il faut passer le reste de notre vie dans cette espère de bulle ! Un jour on va se jeter dans l'espace, pour en finir ! »

— « Voilà une idée, Nils. Il faut explorer l'espace autour de la prison pour savoir jusqu'où s'étend l'atmosphère. Nous allons voler dans toutes les directions jusqu'à suffocation et revenir. »

— « Et moi, qu'est-ce que je fais ? Je ne sais pas me servir de mes ailes. »

— « A mon avis, la greffe est bien prise ; tu devrais faire tes premiers essais. »

L'idée était séduisante. Altenerer fut saisi par la main de chaque côté ; les Amériens et le Terrien se jetèrent dans le vide. Ils ne décollèrent pas de plus de dix centimètres et retombèrent aussitôt. Ils tentèrent un autre saut ; rien à faire.

— « Pourtant tu as volé, tout à l'heure. »

— « Oui, vers le centre de la prison, et j'ai mis plus de dix minutes à parcourir les cinquante mètres de la poche interne. En réalité, j'ai plutôt nagé que volé. En proposant d'explorer l'espace, j'ai voulu vérifier le fait. »

— « Non seulement nous sommes totalement isolés, mais encore nous sommes collés à cette fichue prison. »

Ils s'étaient habitués à la forte proportion d'oxygène, à la faim, et maintenant que l'euphorie des premiers jours avait disparu, ils se sentirent subitement désespérés ; leur avenir concentrationnaire avait de quoi faire frémir.

Vint un deuxième temps d'abattement ; les humanoïdes ne faisaient plus aucun projet ; ils déambulaient par petits groupes de deux ou trois et jouaient à de curieux jeux d'Amer pour s'occuper. Nils avait tenté plusieurs fois de converser avec Taractan, mais l'Amérien semblait le fuir et refusait tout contact. Pour déjouer l'ennui des secondes et des heures, Altenerer se força alors à observer la planète pour consigner mentalement les phénomènes météorologiques et étudier leur influence sur les diverses colorations de la Terre.

Un point minuscule scintilla dans l'espace. Nils fixa l'endroit où le phénomène s'était produit, dans le cône d'ombre projeté par la planète. Une deuxième fois l'éclair jaillit, puis se répéta régulièrement. Nils ne voulut pas prévenir immédiatement ses compagnons et surveilla la progression du mobile. C'était peut-être un satellite que l'on envoyait dans le cercle ; quelquefois, ils croisaient l'orbite d'un régulateur météorologique ou d'un réflecteur hertzien. Mais l'objet grossissait et venait précisément dans leur direction. Une équipe de gardiens, de bourreaux, d'autres prisonniers ? Il fallait avertir Taractan.

L'Amérien s'était réfugié dans la chambre d'hôtel qui flanquait toujours la prison. L'appel de Nils le tira de sa prostration.

Quelques minutes plus tard, un petit véhicule de haute altitude se posait au sommet de la bulle rouge. Une jeune femme en descendit. La première chose qui frappa Nils fut ses cheveux transparents. Une pleureuse du palais. « Jamie, Jamie Laine, » s'écria-t-il. « Je suis Nils Altenerer ; comment as-tu su que nous étions ici ? »

Il l'étreignit avec tant de force qu'elle en perdit le souffle. Il la relâcha ; elle poussa un petit soupir. « Ce n'est pas très compliqué. Le réseau d'espionnage des plébéiens est bien organisé ; depuis ton arrestation, je travaille pour eux. Nous savons que l'hôtel des ambassades a été truqué après que les patriciens l'aient réquisitionné. Ce ne sont pas les premiers mercenaires qui disparaissent mystérieusement. Le motif de l'ar-

restation est simple : il ne doit y avoir aucun militaire sur la planète gouvernementale. Ma mission consiste justement à contacter les mercenaires pour leur proposer de s'unir contre ceux qui les ont arrêtés. Les prisons sont si sûres que les patriciens les laissent sans surveillance. »

— « Mais moi, avec ce déguisement ? »

— « La mission des Amériens nous était connue ; ils avaient fait précéder leur arrivée d'une plainte. Tout le monde sait par ailleurs dans les milieux gouvernementaux que tu t'es échappé. De toute manière je serais venue ici. Quand je t'ai entendu m'appeler Jamie ! Il n'y a qu'un homme sur Terre qui puisse m'appeler comme ça. »

« Quand même, » pensa Nils, « il faut un certain sang-froid pour se laisser étreindre sans réagir par un gaillard à peau rose vif et à l'œil gris, l'air lugubre et pourvu d'ailes de cuir dans le dos. » Taractan s'était approché d'eux, sans interrompre leur dialogue. Nils le présenta à Jamie. Il salua à la manière d'Amer, les genoux à demi pliés ; même ainsi il dominait la jeune femme de vingt centimètres. Il demanda poliment : « Pourriez-vous me dire, mademoiselle, s'il y a un moyen rapide de partir d'ici ? Notre peuple ne supporte pas physiologiquement la détention. Dans quelques jours nous serons tous morts. »

— « C'est que je n'avais pas prévu. Nous ne possédons aucun véhicule de grande capacité, seulement des voitures individuelles. »

— « Si tu pouvais nous procurer des scaphandres et des petits moteurs à gravité... »

— « Vous iriez percuter la stratosphère à quelques milliers de kilomètres-heure ! Non, il faut que je me débrouille pour trouver un engin. »

— « Mais comment partirons-nous d'ici ? » demanda Taractan. « Nos semelles semblent soudées au sol. »

Jamie sourit. « Au commencement aussi nous nous sommes laissés piéger ; nos envoyés sont restés dans les prisons. Nos agents ont beaucoup travaillé pour découvrir la solution. Elle est très simple en réalité ; vous êtes vos propres gardiens. »

— « Comment cela ? Explique-toi. »

Jamie semblait prendre un douteux plaisir à entretenir le suspense. « Ce sont vos mouvements qui créent des lignes de force ; chaque pas, chaque geste produit des interactions extrêmement complexes sur cette surface continue. Il suffit que tout le monde

se fige dans une attitude, en évitant de respirer, pour qu'un d'entre vous puisse bondir hors de la bulle. C'est ce qu'il faut que vous fassiez pour que je puisse repartir. »

— « Il y a une place pour moi dans ta voiture ? »

Taractan regarda Nils avec un air de désapprobation.

— « Je crois que je pourrais être utile ; je me rappelle l'emplacement de quelques hangars. Ils appartenaient aux prêtres. »

— « Depuis ton procès, les patriciens ont aboli la caste des prêtres-arbitres ; elle devenait trop dangereuse pour eux. Mais tu as raison, il y a une petite chance qu'ils n'aient pas désarmé tous les arsenaux secrets. Ton ami ne sera pas de trop dans cette affaire ; je peux emmener jusqu'à quatre personnes dans mon engin. »

— « Pourquoi alors n'effectuerions-nous pas plusieurs voyages ? »

— « Les prisons ne sont pas surveillées, mais les déplacements en haute altitude le sont. Je dois indiquer l'heure de mon départ et celle de mon retour. Mes missions sont rares, alors on ne se méfie pas de moi, mais si... »

— « Si tu fais huit voyages dans la même semaine... Bien, on a compris. Mais que ferons-nous avec le car ? »

— « On passera outre ; le temps que cet incident mineur remonte la voie hiérarchique, nous serons de retour. Là, ils nous attendront, mais j'ai une idée. »

Taractan choisit un de ses frères pour l'accompagner : Sretan Médiamer ; il était plus trapu que ses congénères. Son visage n'avait rien d'affable.

— « Vous avez intérêt à vous grouper dans un endroit éloigné de la voiture, » conseilla Jamie. « Moins vous serez dispersés, plus le réseau des lignes de force sera lâche. »

Ils s'embarquèrent tous les quatre sans encombre, et le petit véhicule de haute altitude fila vers la Terre.

— « J'ai oublié de te dire une chose, » susurra la jeune femme. « Je ne t'ai pas reconnu tout à l'heure, Nils Altenerer, mais c'est toujours agréable d'être dans les bras d'un homme qui a d'aussi beaux yeux gris. »

8

Le portail du garage privé se referma avec un bruit sec. Les quatre passagers descendirent. Il n'y avait pas eu la moindre alerte.

— « Vite, montons dans le glisseur. »

Les Terriens regardèrent Taractan, ébahis. A son signe, ils comprirent qu'il y avait du danger. A peine s'étaient-ils serrés dans l'engin qu'une dizaine de gardes surgirent, l'arme au poing. Ils eurent le tort de crier aux fuyards de s'arrêter; la voiture repartait déjà. Les balles à fission fusèrent par la porte du hangar et l'une d'elles emporta un morceau de l'engin; son vol fut déséquilibré, mais le petit moteur à gravité rétablit la ligne.

— « Il faut abandonner cette voiture; nous sommes facilement repérables avec ce trou. » Nils s'adressait à Jamie. Elle était toute tremblante et conduisait avec nervosité, mais c'est avec une voix très ferme qu'elle répondit :

— « Je fonce vers le quartier général; nous atterrirons à proximité et ferons le reste du chemin à pied. »

Quelques minutes plus tard ils se posaient à l'ouest de Parouen, en bordure de la côte. Nils remarqua tout de suite que l'odeur de la mer était moins forte que celle de Falun; il ressentit un petit pincement au ventre. Ils laissèrent la voiture couler et gagnèrent la rive à la nage. Dans le ciel passa une patrouille de la police; les rayures rouges de leurs engins les signalaient. Avec le crépuscule, les silhouettes des quatre nageurs étaient indiscernables de l'altitude à laquelle volaient les policiers.

Depuis quelques décades, de nouvelles canicules transformaient le climat de ce coin de l'Atlantique. Ils atteignirent l'ancienne route côtière et marchèrent d'un pas alerte vers les premiers immeubles de la ville, hauts de cent mètres. Quand ils arrivèrent au quartier général des plébéiens, leurs vêtements étaient secs.

Les culottes bouffantes de leurs costumes pendaient lamentablement autour de leurs chevilles. Nils vérifia si son masque artificiel tenait toujours. La cape de cuir vivant frissonnait dans son dos; si elle servait peut-être à voler, elle gênait beaucoup pour nager. Pour le moment, sa nouvelle apparence était aussi peu anonyme que la précédente, mais il n'avait pas le temps d'en changer; et puis il fallait qu'il essaye un jour ces ailes.

— « Salut, Altenerer; il faudra m'apprendre à s'échapper d'un bagne, ça peut toujours servir. » Et le géant roux qui leur avait ouvert la porte partit d'un éclat de rire formidable. Taractan suggéra :

— « Il faudrait nous presser; l'immeuble ne va pas tarder à être surveillé. » Il détestait physiquement les gens qui riaient.

L'homme cessa subitement et dévisagea l'Amérien avec un certain sentiment de mépris. Si les patriciens traitaient les humanoïdes comme des égaux en les exploitant comme des esclaves, les plébéiens les considéraient comme des sous-humains, mais leur accordaient les mêmes avantages qu'aux hommes. Le racisme n'avait perdu aucun de ses droits. Jamie présenta le géant roux, chef de la section espionnage, Gilles Spiro.

— « Nous allons prendre le sous-marin ; c'est un mode de locomotion peu usuel, mais ça marche bien. » Il allait ponctuer sa déclaration d'un rire, mais se retint. « Il faut que je vienne avec vous pour emprunter le réseau des canaux souterrains creusés durant la plus grande guerre. Le pilotage est délicat et je suis un des rares à bien connaître ces réseaux. »

Un signal clignotant accompagné d'un ronronnement doux se déclencha sur le mur, au fond du bureau. L'immeuble était cerné. Ils se glissèrent dans l'ascenseur et sortirent quelques secondes après par la base sous-marine. Nils donna des indications précises au sujet des hangars secrets. « Nous allons prendre le canal Parouen-Moscou ; il y a une station d'émergence sur le Rhin, » dit Spiro.

Le véhicule sous-marin avait une forme ultra-plate. Ils durent s'allonger dans l'habitacle. Nils pensa que les plébéiens avaient eu raison d'orienter leurs efforts sur l'exploitation de ce moyen de transport, puisque la circulation aérienne était trop contrôlée. La mer glissait sur la coque translucide ; parfois le ventre d'un poisson était drossé sur la vitre. Le véhicule devait ressembler à une carapace en écaille, vue de l'extérieur. Tous se taisaient. Bientôt ils aperçurent un trou noir en forme d'ovale aplati ; en raison de la taille des canaux, la circulation ne devait s'effectuer que dans un sens. Le sous-marin s'engagea dans l'ombre liquide. Gilles Spiro ne prononçait plus un mot. La conduite devait être délicate ; ses yeux étaient rivés sur le poste de pilotage. Un quart d'heure plus tard, son attention se relâchait. « Dans le temps, ces engins parcouraient les canaux en pilotage automatique ; ils suivaient les faisceaux radar. Maintenant on ne peut plus s'en servir, vous comprenez pourquoi, et comme il n'y a pas grande marge entre les parois et la coque, la moindre erreur peut être fatale. »

Nils se voyait mourir étouffé dans ce trou. Il regarda Jamie qui souriait ; elle avait toujours cet air aimable depuis qu'il l'avait rencontrée pour la première fois au collège. Ils avaient

eu ensemble leurs premières expériences amoureuses et, plus tard, leurs destins avaient à peine divergé. Les pleureuses du palais, appellation symbolique mais sans véritable signification, étaient l'équivalent des prêtres-arbitres dans les jeux électoraux féminins.

Stretan et Taractan paraissaient mal à l'aise ; leur peau avait rougi, une fine sueur mouillait leurs visages. Nils sentit aussi que la chaleur croissait. Ce devait être normal, le frottement dû à la vitesse. La température devint excessive. De grosses gouttes d'eau saillaient de leurs visages. Spiro ne semblait pas s'en apercevoir. Jamie demanda d'une voix timide : « Gilles, que se passe-t-il ? On ne peut plus tenir. »

Le géant baissa la tête et grogna : « Ils chauffent, on n'y peut rien ; il faut les gagner de vitesse. »

Ils devaient se contenter de cette explication. La température devint suffocante. Les hommes d'Amer haletaient, proches de l'évanouissement ; Jamie et Nils s'étaient donné la main pour échanger leur courage. La paroi du canal, violemment éclairée, défilait à toute vitesse, voilée par les remous. L'allure du sous-marin ralentit ; la surface rocheuse devint distincte. L'engin stoppa dans une cavité dont les dimensions étaient triples des siennes. Gilles expliqua : « C'est un poste de croisement, il faut sortir par là. Les policiers nous ont repérés ; ils ont mis en marche les réchauffeurs qui servaient durant la glaciation et, s'ils augmentent la puissance, l'eau va bouillir. Nous serons cuits. »

Ce mauvais jeu de mots ne provoqua que l'hilarité du géant roux. Les deux Amériens pouvaient à peine bouger. Nils les aida à atteindre le sas. Hors du sous-marin, la température était encore plus forte. Un à un, ils se hissèrent sur l'échelle métallique qui grimpait perpendiculairement au canal. Le petit cercle par lequel les cinq fuyards apercevaient le jour avait un diamètre de quelques centimètres. La montée fut extrêmement pénible ; ils durent s'arrêter à de nombreuses reprises et, juchés sur les étroits barreaux, attendre que leurs forces reviennent. Heureusement, la chaleur diminuait à mesure qu'ils progressaient en altitude ; Stretan et Taractan, surtout, retrouvaient leur vigueur. Le climat de la planète Amer devait être froid. Chaque fois que Nils écorchait ses ailes aux parois de la galaxie, il ressentait une douleur ténue. Gilles Spiro les arrêta au moment où ils allaient sortir. « Attendez-moi, je vais faire une reconnaissance. »

A peine avait-il fait un pas au-dehors que quatre mains s'abattirent sur lui. Une tête passa dans le trou. « Si vous faites le moindre geste, je lâche une giclée. »

Trois carabines à fission furent braquées sur Nils et ses amis. Ils sortirent de la galerie sans prononcer un mot. Ainsi ils n'avaient pu échapper à leurs poursuivants. Ils étaient traqués depuis leur arrivée sur Terre et leurs déplacements étaient suivis pas à pas. Les patriciens connaissaient les activités des plébéiens et les autorisaient tant que cela ne présentait aucun danger ; cela leur permettait d'agir avec une rare efficacité dans un cas comme celui-là. Nils jeta un coup d'œil sur ce paysage du grand désert européen. La plaine vitrifiée s'étendait à perte de vue. Le soleil se levait à l'est et ses rayons éclairaient tangentiellement la Terre. Campagne morte de la plus grande guerre ; ses vallons désolés miroitaient. Le patrouilleur de la police était posé à proximité de l'issue de secours. Six hommes les guidèrent rudement jusqu'à leurs places. « Taractan ne peut voir qu'à travers les matériaux de faible épaisseur, » jugea Nils. « De toute manière, nous étions coincés. » Cette fois, c'était la mort qui l'attendait. Jamie et Spiro ne craignaient probablement rien ; ils seraient relâchés au retour. Altenerer avait compris le faux équilibre de forces sur lequel s'appuyaient les patriciens ; condamner un chef des plébéiens aurait été une erreur dangereuse, maintenant que l'illusion de justice n'était plus représentée par les prêtres-arbitres. Le véhicule glissait à quelques centaines de mètres au-dessus du sol. Dans une demi-heure ils seraient à Parouen. La brûlure de la guerre s'arrêtait net à deux cents kilomètres de la capitale ; la plaine lisse et nue devenait soudain forêts et jardins. Les policiers ne semblaient pas leur prêter une attention particulière. Les deux Amériens et Nils étaient assis près de la porte de sortie. Le Terrien chercha les yeux de Jamie ; elle ne souriait plus, mais son visage était encore très aimable. Il lui indiqua l'ouverture le plus discrètement possible ; elle acquiesça. Leurs jeux adolescents les avaient entraînés à une parfaite compréhension mutuelle, proche de la télépathie. Il chercha ensuite à attirer l'attention de Taractan par des grattement légers du talon. S'il avait pu posséder encore le fragment de lentille, il saurait maintenant ce que lui réservait sa tentative. L'homme d'Amer avertit son frère. Les policiers n'avaient pas remarqué leur subtil échange de signes.

Jamie se leva en hurlant : « J'ai mal, j'ai mal, aidez-moi ! »

Et elle courut vers l'avant du véhicule, entraînant Gilles Spiro qui cria encore plus fort qu'elle. Nils et les Amériens profitèrent des quelques secondes où l'attention des policiers se portait sur les deux plébéiens pour dégager la serrure de sécurité et sauter dans le vide. Ses ailes, ou plutôt son aile, cette poche de cuir de quatre mètres carrés de surface environ, se déploya entre ses omoplates et ses bras. La greffe résistait ; la peau tirait mais tenait. L'air tourbillonnait contre lui, contre cet étrange prolongement de sa chair. Mais Nils parvenait mal à conserver son équilibre ; il se mit à tourner comme une feuille morte. L'avertissement de Taractan lui parvint : « Etends les bras, largement, les jambes pliées en arrière. »

Il exécuta aussitôt ces manœuvres et reprit de la stabilité. Les deux Amériens vinrent le rejoindre, lui prirent les bras ; ils lui indiquèrent les mouvements qu'il fallait faire pour se diriger, comment prendre le vent, et lui expliquèrent quels merveilleux stabilisateurs étaient les jambes. Nils se laissa prendre à la griserie du vol ; nouvel Icare, il planait mollement au-dessous des nuages rosis par le soleil levant. De la Terre montait une tiédeur sucrée. Dans quelques minutes ils allaient atterrir.

Le crépitement des balles le tira de sa rêverie. Le patrouilleur, emporté par son élan, avait parcouru des kilomètres avant de retourner vers les fuyards. Maintenant il fonçait sur le petit groupe. Ils se dispersèrent, fermant et ouvrant les ailes pour prendre des piqués et planer subitement sur le côté, déjouant les manœuvres des policiers. La forêt était proche ; malgré sa souplesse de vol, le véhicule à gravité ne pouvait les suivre au-dessous d'une certaine altitude. Stretan poussa un petit gémissement qui, entre deux rafales, dans le silence de l'aube, frappa les oreilles de son frère ; il chut comme une pierre et percuta les branches d'un arbre. Nils et Taractan le suivirent de peu. Ils étaient à l'abri sous le couvert de la forêt et les policiers ne pouvaient atterrir à cet endroit, tant la végétation était dense. Ils se hélèrent et cherchèrent le corps de Stretan. L'Amérien était mort ; toute roseur avait disparu de ses joues. Altenerer observa les traits de son ami ; le visage ordinairement lugubre de celui-ci s'éclaira d'une étrange tendresse. « Au moins il aura volé une dernière fois ; c'est ce que peut rêver de mieux un Amérien qui va mourir. »

Taractan devait faire allusion à des pratiques rituelles de la

planète Amer; mais Nils saisit intuitivement combien il était doux de mourir ainsi en planant dans le ciel. L'Amérien ne s'attarda pas en regrets; ceux de son peuple étaient en danger dans la prison rouge.

— « La gravité ici est trop forte, nous ne pouvons pas nous envoler et profiter des vents, » déclara Taractan. « Sauras-tu te diriger ? Il faut marcher jusqu'aux hangars secrets. »

Nils fit quelques pas dans la forêt; les mousses et les feuilles sèches craquaient. « Il y a deux à trois cents kilomètres de désert jusqu'au Rhin; je ne sais pas comment faire, à moins d'emprunter une voiture. Jamie et Spiro ne nous aideront pas; ils savent désormais que leurs mouvements sont surveillés. »

— « Et où trouver cette voiture? Je ne vois ici que des arbres. »

— « Quelques patriciens ont des jardins cachés; ils s'agit de les chercher. »

Ils s'enfoncèrent dans le sous-bois. Le patrouilleur avait disparu; sans doute était-il allé sur une aire d'atterrissage. Nils dit à son compagnon de rebrousser chemin. Il voulait prendre une direction contraire à celle des policiers; sans cela ils aboutiraient à la même villa et se feraient cueillir. Les feuilles frissonnaient et dispersaient la lumière solaire en millions de gouttes lumineuses, pluie éblouissante. Les oiseaux pépiaient, une brise douce filtrait entre les troncs. « Le printemps de la Terre est unique dans l'univers, il faudra que je revienne le voir de temps à autre, » songea Nils qui se voyait d'avance en explorateur de la galaxie. Cette pensée l'amusa; alors qu'il y avait tant à faire avant de réaliser ses projets, il en faisait déjà d'autres.

Quelques heures plus tard, ils aboutirent à la lisière de la forêt, marquée par un petit fossé; plus loin c'était l'exubérance des fleurs, la fraîcheur des cascades. Les deux hommes stoppèrent et s'assirent à l'abri d'un arbre.

— « On va attendre la nuit. Je ne pense pas que les jardins aient des systèmes de détection, mais les occupants peuvent nous voir. »

Altenerer parla avec Taractan de sa planète; il glana des informations fort utiles sur les envahisseurs d'Amer. Cela lui permettrait de mettre au point un plan d'attaque. La nuit les enveloppa bientôt dans une atmosphère épaisse de parfums. Les bruits du vent et de l'eau prenaient des proportions fantastiques. Ils franchirent le fossé et se glissèrent dans le jardin ex-

traordinaire. La villa transparente brillait comme une énorme perle dans la nuit ; elle captait les reflets de la lune. La maison semblait inoccupée. Ils avancèrent prudemment jusqu'au garage, dissimulé à proximité. Rien, pas un bruit, pas un signe.

— « Je ne vois personne, » chuchota Taractan. « Allons-y. Tu sais comment ouvrir ? La serrure visuelle est en bas, à gauche de la porte. »

Nils passa la main à l'emplacement indiqué. La porte glissa et découvrit un petit roadster ; ils s'installèrent et filèrent rapidement hors du garage. Ils dépassèrent la zone résidentielle sans encombre et mirent le cap sur le Rhin. Taractan avoua : « Dans la maison, j'ai vu des chiens électroniques ; je n'ai rien dit pour que tu conserves ton sang-froid. Tu comprends pourquoi ils ne nous ont pas attaqués ? »

— « Sans doute n'étaient-ils pas branchés. » Altenerer eut un frisson de peur rétrospectif.

Les ombres de la plantation voisine s'allongeaient. Jamie et Gilles attendaient sous la garde d'un homme le retour des autres policiers ; ils étaient partis depuis plusieurs heures à la recherche des fuyards. Jamie était certaine qu'ils ne les retrouveraient pas. En effet, à la nuit tombante, ils revinrent. Pas un mot ne fut prononcé ; le patrouilleur fila directement vers le centre de Parouen et atterrit sur une plate-forme clandestine, face au palais du gouvernement. On les transporta sans rudesse dans un tube de circulation intérieure. Ils glissèrent jusqu'au palais. La porte s'ouvrit ; Jamie et Gilles se trouvaient en présence d'Anton Diobène, président de l'assemblée des patriciens et chef tout-puissant de l'Empire galactique. Il les invita à s'asseoir. Depuis les derniers jeux électoraux, les traits de son visage s'étaient affaissés ; il avait beaucoup vieilli. « Bonjour, monsieur Spiro ; alors, toujours dans la subversion ? C'est une habitude chez vous. »

Gilles ne lui répondit pas ; il faisait semblant de fixer les dessins de la tapisserie murale qui se mouvaient selon des rythmes complexes.

« Il faudra un jour que ça change ; c'est pourquoi je vous ai fait venir jusqu'ici. J'ai une proposition à vous faire. Voulez-vous l'écouter ? »

Spiro poursuivait son étude ; soudain il détourna la tête et

fixa Diobène : cet air de bonté et de compréhension qui émanait de son visage était particulièrement irritant. « Je ne connais pas vos intentions, Diobène, mais dites toujours, ça m'amusera d'entendre quelle traîtrise vous préparez. »

— « Parlez plus simplement. J'ai horreur des discours électoraux, » répliqua Diobène d'un ton tranchant.

Spiro allait se lever ; il se ravisa. Les policiers l'attendaient derrière la porte. Il se cala dans le siège aérien et attendit. Diobène commença, pesant ses mots : « Les séquelles du procès que nous a fait Nils Altenerer sont interminables ; malgré le jugement qui l'a condamné, les gens discutent encore pour savoir si les jeux sont réguliers ou non, et vous, plébéiens, complotez contre l'autorité. »

— « Vous oubliez sans doute que vous avez emprisonné ou tué tous les prêtres-arbitres. C'est cela que le peuple ne vous pardonne pas. »

— « C'est pourquoi je veux avancer la date des jeux électoraux, » poursuivit Diobène, omettant l'interruption de Spiro.

— « Et qui en sera le garant, maintenant que les prêtres ont disparus ? Vos policiers, vos gardes, votre armée ? »

Diobène ne répondit pas immédiatement ; il regarda tour à tour Jamie et Gilles. « L'arbitre suprême sera le maître-ordinateur. »

Les deux plébéiens blêmirent. Anton Diobène devait posséder des atouts formidables pour offrir cette médiation ; personne ne pouvait truquer les décisions du maître-ordinateur. Quel dommage qu'ils n'aient pas eu le temps de parler plus longuement avec Nils ! Lui seul connaissait la solution du problème ; il savait comment les patriciens trichaient aux jeux électoraux. « Mais alors, » pensa Jamie, « si Diobène nous fait pareille proposition, c'est qu'il tient Nils ! » Elle demanda : « Et vous offrez aussi d'organiser des jeux électoraux féminins ? Vous savez que les plébéiens exigent que le Sénat des femmes soit aussi formé de cette façon et non élu par le Conseil du gouvernement. »

— « Naturellement. » Diobène offrait son sourire le plus aimable ; il poursuivit : « Aussi, en attendant la date des jeux, que je propose d'organiser dans une semaine, je vous demande de cesser dès aujourd'hui de comploter contre le gouvernement et de répandre des propos séditieux ; si vous refusez, je me verrai contraint d'agir pour la sécurité de l'Etat et de mettre tous les élus plébéiens sous la protection de la police. »

— « Comment pourrez-vous être certain que nous n'agirons

plus contre vous ? Vous faites un mauvais marché. »

— « Si votre réseau d'espionnage est bien organisé, le nôtre l'est encore mieux, mon cher Spiro. »

Gilles en avait eu la preuve ces dernières heures ; il ne pouvait rien répliquer à cela. Il fit semblant de consulter la tapisserie dont le dessin s'était profondément modifié, puis il regarda Jamie qui baissa la tête en signe d'acquiescement.

— « C'est d'accord, Diobène, mais donnez-moi d'abord des garanties de ce que vous avancez. Nous procéderons ensuite au démantèlement de notre réseau. »

— « Voilà la déclaration que je vais aussitôt faire sur les télécrans ; je propose que vous en soyez les témoins. »

Anton Diobène appela le maquilleur qui se livra sur lui à un travail très sérieux ; une demi-heure plus tard, les traits détendus, le chef de l'assemblée des patriciens prononça son discours :

— « Hommes de la Terre et de l'espace, pionniers de la galaxie, et vous, toutes les races non humaines qui avez acquis le statut de Terriens, nous avons décidé, au nom de l'assemblée gouvernante, de procéder à des jeux électoraux anticipés. Nous voulons mettre fin à ces bruits sans fondement qui entravent le bon fonctionnement de l'Etat et, pour cela, nous plaçons ces prochains jeux sous l'arbitrage du maître-ordinateur ; leurs résultats seront indiscutables. Pour assurer le déroulement harmonieux de ces jeux et afin qu'ils ne soient troublés par aucune circonstance extérieure, nous mettons en place à cet instant la ceinture de protection terrestre. »

Gilles et Jamie bondirent hors de leur siège et se précipitèrent vers Diobène. « C'est une traîtrise, » hurla Spiro. « J'exige de répondre à cette déclaration ; ne coupez pas l'émission ! »

— « Trop tard ! Je vous ai évité de faire une bêtise. Cette déclaration vous aurait fait du tort, mon cher Spiro. Soyez certain que tous les Terriens vont trouver parfaitement normal que la planète soit coupée de l'univers. C'est le premier texte de loi des jeux électoraux, tel qu'il a été défini au moment de sa constitution. Il se trouve qu'il n'était pas appliqué, par négligence. Mais les Terriens sauront dès aujourd'hui la teneur du texte légal. »

Jamie s'approcha de Spiro qui semblait fort abattu. Elle lui prit le bras et demanda : « Sommes-nous libres ? »

— « Mais bien sûr, tout à fait libres ! Et n'oubliez pas nos accords. Je vous donne rendez-vous dans une semaine. »

Diobène ne leur tendit pas la main, certain de leur refus ; il suivit leur départ du regard comme si c'était celui de ses plus chers amis. Dès qu'ils eurent disparu dans le tube de circulation, il s'approcha du télécran confidentiel et donna un ordre bref : « Vous mettrez immédiatement en place la ceinture de protection terrestre. Vous couperez aussi toutes les liaisons avec les prisons-satellites. »

C'était signer la condamnation à mort de tous les mercenaires et de tous les prisonniers politiques qui vivaient dans l'espace autour de la Terre. L'atmosphère qu'ils respiraient et qui les nourrissait provenait des transmetteurs de matière installés sur la planète. Dans quelques heures, les hommes d'Amer auraient vécu.

LA FIN AU PROCHAIN NUMERO

A propos de Bloch et de Jack l'Eventreur

Après **Un jouet pour Juliette** (publié dans **Fiction** le mois dernier), la célèbre nouvelle de Robert Bloch **Yours truly Jack the Ripper** (à laquelle nous faisions allusion en page 21 de notre précédent numéro) paraît à son tour en français. Elle figure en effet, sous le titre **Votre dévoué Jack l'Eventreur,** dans l'anthologie posthume de Jacques Papy, **Vingt pas dans l'au-delà,** qui sort ces jours-ci aux éditions Casterman dans leur collection « Histoires fantastiques et de science-fiction ».

JOEL TOWNSLEY ROGERS

Reflet dans un miroir

Joel Townsley Rogers est l'auteur d'un des romans les plus géniaux de la littérature policière moderne : Jeu de massacre, *paru il y a une vingtaine d'années dans la collection « Détective-Club » chez Flamarion. Il s'agit d'un livre étrange, où une série d'événements de cauchemar reçoit à la fin une explication rationnelle qui, volontairement, reste entachée d'ambiguïté. La présente nouvelle est parue il y a douze ans dans un magazine de science-fiction américain. Elle était très en avance sur tout ce qui se faisait à l'époque puisque, même lue aujourd'hui, elle a encore un aspect de SF d'avant-garde ! Déconcertante et quasi surréaliste, elle a un charme et un attrait particuliers. On y trouve des idées à foison, par exemple celle du temps inversé, traitée dix ans plus tard par Philip K. Dick dans son roman* A rebrousse-temps *(C.L.A.). Et on y est captivé par une prose puissamment évocatrice, où se succèdent les images dépaysantes.*

P. H.

J'AI contemplé avec Henley la limite de l'espace-temps à dix milliards d'années-lumière de la Terre. Striée et noire comme de l'obsidienne, cette limite se dressait devant nous telle une immense paroi qui s'incurvait à l'infini.

L'astronef volait à sa rencontre comme un moucheron chassé par le vent, aspiré dans les remous d'un torrent, et dans le vide bleu sombre par delà sa trace arachnéenne, les blanches galaxies lointaines filaient comme des giclées d'averse.

Nous avions dépassé le dernier petit neutron perdu de toute création, le premier ou le dernier coup de toute horlogerie temporelle. Cependant, pour un moment d'une durée aussi longue que le monde, la paroi sembla rester équidistante, reculant à mesure que nous volions vers elle, tandis que je sentais l'engin vidé de toute impulsion en avant, comme la fusée-jouet d'un enfant parvenue à l'apogée de sa course, en équilibre sur la pointe extrême d'un mât.

C'était l'excédent de poids de Henley qui le freinait, naturellement. Bien que d'une portée sans limite et d'une vitesse infinie, il avait été conçu pour un seul passager. Avec Henley, c'était un cauchemar épuisant, un piétinement désespéré dans le sable mou. L'escalade d'un mur lisse comme du verre sans le moindre point d'appui, éternellement, à traîner avec moi ce poids mort.

Je ne voulais pas non plus de lui auprès de moi dans l'autre monde. Pourtant je m'étais envolé avec lui à bord, dans ma hâte folle d'échapper à une enquête policière et à la prison possible, et maintenant je ne pouvais pas ouvrir tout simplement la porte en lui demandant de sauter hors de l'appareil. Je devais l'emmener avec moi jusqu'au bout ou retourner à une Terre sans Gipsy. A la petite maison vide de Wildwood Lane, avec le chiot gémissant et les ombres immobiles de midi dans le jardin, et les empreintes de Gipsy sur l'herbe au bord de l'Etang Noir.

Assez ! J'effaçai toutes ces images du passé. Sans merci, j'accentuai notre lancée.

— « Le ciel semble s'être couvert subitement, Brock, » remarqua bêtement Henley. « On dirait qu'il y a de l'orage. »

Il était à demi courbé sur son siège, regardant au-dehors.

« Un énorme mur noir qui couvre tout le ciel ! » s'exclama-t-il d'une voix haletante, avec une soudaine expression de stupeur. « Je n'ai jamais rien vu de pareil ! Ça vient sur nous comme une tornade ! »

— « Accrochez-vous où vous pourrez, » lui recommandai-je. « Nous allons passer au travers. »

Ce dernier accroissement de puissance avait suffi. J'aperçus notre reflet dans la concavité noire de la paroi qui se précipitait sur nous. Nous nous heurtâmes au même instant.

L'astronef parut tourbillonner sens dessus dessous dans un tunnel de brouillard arc-en-ciel. D'énormes bulles aux couleurs brillantes flottaient autour de nous, donnant une sensation d'immobilité, bien que le courant qui nous portait se précipitât avec la violence d'un maëlstrom. Puis nous fûmes de l'autre côté, dans l'autre espace, parsemé du pointillé rouge des galaxies de l'univers opposé, semblables aux étincelles que disperse le vent.

— « Qu'est-ce qui s'est passé, Brock ? » s'écria Henley avec ahurissement, s'écrasant sur son siège. « J'ai eu l'impression qu'on m'arrachait les os ! Où diable sommes-nous maintenant ? »

Tous les voyages qu'il avait accomplis étaient une chose qui avait impressionné Gipsy. Rio, Durban, Bangkok, Delhi. Noms exotiques et magiques villes lointaines — elle m'en avait récité la liste dans un rêve émerveillé... Mais il n'avait encore jamais été au-delà de la limite d'attraction de la Terre. Il était beaucoup plus loin de chez lui qu'il ne pouvait le comprendre.

— « Dans l'autre sphère du sablier, » lui répondis-je.

Il s'était remis et commençait à s'adapter apparemment. Ses traits momentanément distendus avaient repris forme. Il était assis dans son fauteuil de toile, son chapeau gris usagé de hobereau planté gaillardement sur sa petite tête à cheveux blancs, avec sa veste de cachemire à carreaux, sa chemise à vingt dollars, ses jambes gainées de flanelle croisées. L'image d'un homme de distinction. Un avocat de la corporation des millionnaires, un spéculateur hardi en bourse, un administrateur de l'Ivy League, conseiller du ministère de l'Intérieur, yachtsman, chasseur de gros gibier, psychologue amateur et criminologiste à ses moments perdus. Voyez sa biographie dans le *Who's Who.*

Avec sa minceur, sa stature et l'assurance que donnent argent et succès, il aurait pu être séduisant pour n'importe quelle femme — je l'admettais — s'il avait été jeune. Mais il était loin d'être jeune. Sa peau était mouchetée et ridée ; ses veines saillaient sur son front, il avait des fausses dents et de petites touffes de poil qui lui sortaient des oreilles. Toutes les marques inesthétiques des années grises de la vie, les années rampantes, ces années chenilles que les hommes doivent supporter aussi bien que les insectes, bien qu'à rebours. Et il ne deviendrait jamais plus jeune dans cet autre monde.

— « L'autre sphère du sablier ? » dit-il, un sourcil levé. « Qu'est-ce que c'est ? »

— « L'autre moitié de l'infini, » expliquai-je.

— « Ah ! » dit-il sans comprendre. « Comme c'est extraordinaire ! »

Il était d'une telle ignorance. Il ne savait pas distinguer ce qui est en arrière de ce qui est en avant. Il ne connaissait rien.

— « Cela dépend de la façon dont on se place, » ai-je repris. « De ce côté-ci, c'est le vrai monde qui peut paraître extraordinaire. Enfin j'espère que le voyage n'est pas trop pénible pour vous, à votre âge. Vous n'êtes plus aussi jeune que vous l'étiez, vous savez. »

Il émit un rire complaisant, comme si j'avais fait une plaisanterie qu'il n'eût pas bien comprise.

— « Ne vous souciez pas trop de ma vieille carcasse infirme, Brock, » dit-il gaiement. « D'ici combien de temps encore pensez-vous trouver Mrs. Brock ? »

— « En moins de rien, » lui dis-je.

— « Très bien, » répliqua-t-il en regardant son bracelet-montre. « Pendant un instant j'ai craint que... »

Il esquissa une espèce de demi-excuse d'un mouvement de tête. Il n'était pas complètement convaincu, même en ce moment, j'en avais le sentiment. Ses yeux pâlis examinaient de nouveau l'habitacle, discrètement, mais minutieusement, comme s'il s'attendait encore à découvrir Gipsy cachée quelque part, bien qu'il n'y eût pas d'endroit où elle ait pu se trouver.

Il me soupçonnait encore plus qu'à demi de l'avoir assassinée dans un accès de rage folle là-bas sur Terre, à dix milliards d'années-lumière. Moi qui souhaitais seulement passer le reste de mon existence auprès d'elle. Qui ne pouvais pas supporter de vivre sans elle, dans le monde réel ou dans celui-ci.

— « L'autre sphère du sablier, » répéta-t-il. « L'infini ! Voulez-vous dire que... »

Je tournai la manette sur moins zéro, droit devant en plein centre de l'univers. L'astronef avait juste assez de carburant pour y parvenir. Par-delà le cap sans retour...

Henley m'avait surpris accroupi devant le sas de l'astronef après mon vol précédent, abaissant la passerelle par-dessus l'Etang Noir sur la rive d'herbe dure.

— « Mr. Brock ? »

Je retins mon souffle, en jetant un coup d'œil tout autour de moi. C'était mon nom, mais je ne savais pas d'où la voix était partie. J'étais persuadé qu'il n'y avait personne dans les parages, les plus proches voisins, à cinq cents mètres de là, étant la tribu imbécile des Bibby dans leur abri de carton goudronné, là où Wildwood Lane se perd dans les marais.

Il se trouvait à l'entrée de la haute haie touffue de ciguë, au bout de l'allée du jardin de derrière. Ah ! cet air élégant et supérieur, comme s'il était maître chez lui, ou ne se souciait nullement de savoir qui était propriétaire. Il avait un appareil photographique à la main comme s'il venait de prendre une photo de moi et de l'astronef. Un bouquet de grosses roses pourpres enveloppées dans du papier journal était fourré sous son bras.

C'était la première fois que je le voyais, mais je savais qui il était, bien entendu. Ralph A. Henley, qui possédait la grande villa neuve de l'autre côté du village, face au détroit. Il s'y était installé deux mois plus tôt. Célibataire millionnaire, aristocratique, cultivé, tout enfin. Seulement, beaucoup plus âgé que d'après la description de Gipsy.

— « Oui, c'est moi, » dis-je en me redressant. Je m'aplatis les cheveux avec la main, car il y avait six semaines que j'aurais dû aller me les faire couper. Je regrettai aussi de ne pas m'être rasé le matin et de ne pas avoir mis de cravate. « Excusez ma tenue. Je viens juste de revenir d'un voyage long et pénible, et je dois avoir l'air un peu dépenaillé. Que puis-je pour vous ? »

— « Je m'appelle Henley, » répliqua-t-il en s'approchant du bord de l'Etang. « Un ami de Mrs. Brock. Nous avons voyagé dans les mêmes trains cet été, veux-je dire, et c'est ainsi que nous avons fait connaissance. Je passais justement par ici en voiture et j'ai eu l'idée de m'arrêter pour lui donner des roses nouvelles que mon horticulteur vient d'obtenir. J'ai pensé appeler cette variété Glorieuse Gipsy, en fait, si elle m'y autorise. »

— « Elle sera très flattée, je suppose. Elle m'a parlé de vous. Vos bureaux sont dans le building de Rockfeller Center où elle tient son stand de journaux, je crois. Je sais que vous avez eu la gentillesse de l'emmener déjeuner plusieurs fois. En fait, j'ai même l'impression que vous l'attendiez le matin au bout de l'allée pour l'emmener en voiture à la gare, ces deux dernières semaines, et que vous la rameniez ici le soir. C'est une attention dont je vous

sais gré. Elle est très contente de son petit travail. Elle l'a pris à titre temporaire après notre mariage, en attendant que j'aie terminé mon livre et que j'aie un peu plus de temps à lui consacrer. Cela l'occupe et lui donne la chance de rencontrer toutes sortes de gens. Mais naturellement ces trajets aller-et-retour sont assommants. »

— « D'après ce que j'ai compris, elle a ce travail temporaire depuis quelque douze années, et c'est grâce à cela que vous avez de quoi vivre, » répliqua-t-il aimablement. « J'imagine que cela la fatigue un peu plus que vous ne semblez le croire. Mais peut-être pourrions-nous prendre un moment pour discuter. »

— « Attention ! » m'écriai-je. « L'Etang est sans fond ! »

Je n'avais pas supposé qu'il tenterait de monter à bord sans y avoir été invité. La passerelle était encore en équilibre instable. Il ne s'en était d'ailleurs pas soucié, prenant son élan et sautant d'un bond vif avant que j'aie compris son intention. Il atterrit devant le sas et courba un peu la tête pour entrer.

— « Bienvenue à bord de la fusée, » dis-je ironiquement, un peu effrayé par son saut à l'étourdie.

— « La fusée ? » reprit-il avec un sourire condescendant.

— « L'astronef, pour employer le terme exact. Ce n'est pas à proprement parler une fusée, bien sûr. Mais c'est l'expression à la mode à l'heure actuelle pour désigner tout véhicule supra-terrestre quel que soit son mode de propulsion, et quelle que soit sa forme. Excusez-moi si l'habitacle n'est pas trop en ordre. Je n'ai pas l'habitude de recevoir de visites. »

— « J'avais oublié que vous étiez un navigateur sidéral, » dit-il. « Mrs. Brock m'en a parlé. Je m'en souviens maintenant. »

— « Si vous m'aviez laissé deux secondes, j'aurais arrangé la passerelle et je vous aurais tendu la main pour vous aider à la gravir si vous trouviez nécessaire de venir à bord, » répliquai-je. « Savez-vous ce qu'est cette matière noire par-dessus laquelle vous avez sauté ? »

— « Cela ressemble à une espèce de boue assez nauséeuse, » dit-il d'un ton mi-figue mi-raisin. « Sans fond, dites-vous ? »

— « Il y a peut-être seulement une trentaine de mètres de fond. Il n'y a pas moyen de vérifier à la sonde. Mais c'est quand même profond pour qui tombe dedans. C'est du pur infinitum, à densité zéro. Vous vous y enfonceriez plus vite qu'une balle, sans laisser de trace. »

— « Ah ! oui, de l'infinitum ? Je ne savais pas. »

— « Ce n'est pas autre chose. Garanti pur. Probablement l'étang le plus pur de toute la Terre. C'est-à-dire de tout l'univers, puisque la Terre est la seule planète où l'on en trouve. Je l'utilise comme carburant. Mon réservoir automatique placé sous l'appareil se remplit tandis que l'astronef plane à un millionième de centimètre au-dessus, comme maintenant. Il n'y a rien de mieux pour la puissance et la vitesse, mais il faut le traiter avec respect. »

— « Je m'en doute. »

Il avait inspecté la cabine, avec ma couchette défaite et mon gros coffre de marin tout rongé de vers qui datait du temps de la grande Elizabeth, avec une charnière de cuivre cassée. Du moins la porte de ma penderie, bourrée de fripes et de vieilleries, était-elle fermée. Il posa ses roses et son appareil photographique au bout de ma table de contrôle. Les fleurs étaient épanouies, leurs pétales s'écartant sur un cœur jaune. Le journal qui enveloppait leurs tiges était la page du théâtre et du jardinage du *Sunday Times* de la veille. Peut-être l'avait-il apportée pour elle. Ils s'intéressaient tous les deux aux fleurs et aux dernières pièces de Broadway, de même qu'à l'art, à la musique et aux voyages.

— « Je donnerai les roses à Mrs. Brock, » dis-je. « C'est une chance que je sois revenu pour chercher son chien. Dix minutes plus tard, vous n'auriez trouvé ni moi ni l'astronef. Est-ce que vous avez vu le chiot près de la cuisine ou dans le jardin en arrivant ? »

— « Quel genre de chiot ? »

— « Un petit braque aux pattes arquées nommé Bugle Boy. Tricolore, avec une oreille brune et l'autre blanche, et une tache noire sur le dos. Mrs. Brock l'a eu quand il était vieux avant notre mariage, il y a treize ans de ça. C'est un vieux type qui était amoureux d'elle qui le lui avait donné. Le chien ne m'a jamais aimé, et ne plus jamais le revoir me serait égal, mais je crains qu'elle ne se mette à le regretter avant longtemps, *de l'autre côté.* »

— « Je ne l'ai pas vu. »

— « Tant pis. C'est un vrai vagabond. S'il n'est pas par ici, je reviendrai le chercher une autre fois. »

Il ne s'intéressait pas à ce que je disais. Il était là, les mains croisées derrière le dos, regardant l'intérieur de l'habitacle. Il semblait attendre quelque chose.

— « Moderne ? » demanda-t-il en désignant d'un signe de tête mon coffre de marin. « Une idée nouvelle. Fabriqué avec du bois

mangé aux vers. Je ne me rappelle pas en avoir vu comme lui. Vous vous en servez pour quoi ? »

— « Je range dedans mes cartes spatiales. C'est plus lourd qu'un coffre d'acier ou d'aluminium, bien sûr, mais c'est décoratif. Je l'ai trouvé chez un antiquaire de Londres, *de l'autre côté.* Il est censé avoir appartenu à Drake. »

Il eut l'air ravi d'être ignorant, comme toute la clique des gros richards qui vont aux collèges de l'Ivy League et pensent que tout ce dont ils n'ont pas entendu parler ne vaut pas la peine d'être connu — en fait, n'existe pas. Il inspecta en souriant la demi-douzaine de livres sur mon étagère.

— « *Précis d'histoire universelle de 6000 avant J.C. à 1900,*» lut-il à haute voix. « *Almanach mondial de 1958. L'ère des dinosaures. Quand la Lune a quitté la Terre.* Je vois que vous aimez faire voguer votre imagination, Brock. Qui est Browning ? »

— « Il a écrit Rabbi Ben Ezra, » répondis-je. « Un poème qui commence par : *Viens vieillir auprès de moi.* »

— « Quelle horrible pensée ! *Vieillir* auprès de quelqu'un ! Il ne pouvait pas dire : *Viens rajeunir,* pour donner au moins aux gens une perspective agréable ? Non, ce serait trop simple. »

Puis il examina le placard imprimé que j'avais fixé avec des punaises, à la paroi à côté de l'étagère.

« Je vois que vous avez une *Litanie des Navigateurs Sidéraux,* » dit-il. « *Question : Qu'est-ce qui est plus brûlant et plus brillant que le soleil ? Réponse : Un milliard de milliards de soleils ! Question : Qu'est-ce qui va plus vite que la lumière ? Réponse : La pensée ! Question : Qu'est-ce qui est plus ample que l'Eternité ? Réponse : L'Eternité et son double !* Vous savez, c'est plutôt intriguant, Brock. On l'entend réciter tout le temps. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui ait pu dire ce que cela signifiait, mais elle a séduit le public, comme certains refrains de rock-and-roll. Est-ce que vous savez qui l'a lancée ? »

— « Oui, c'est moi. Je l'avais proposée à un éditeur de cartes de vœux, et il m'a donné une carte gratuitement en échange. Il en a vendu un bon nombre d'exemplaires, je crois. »

— « Il en a probablement vendu un million et il y a gagné une centaine de milliers de dollars environ, » répliqua Henley. « Il est évident que vous n'avez pas grand-chose d'un homme d'affaires, Brock. Mais vous paraissez avoir le don des formules. Vous devriez essayer de vous trouver du travail dans la publicité. Pourquoi ne pas faire la tournée des grandes agences de Madison

Avenue? C'est là qu'on peut décrocher gloire et fortune. »

— « Je le crois, » dis-je. « Mais... »

Je laissai la phrase en suspens. Il pensait sans doute à Gipsy qui faisait cinq fois par semaine le trajet en train pour aller derrière un comptoir vendre des cigarettes et des journaux, depuis des années sans jamais s'arrêter, afin de payer le loyer et de mettre quelque chose dans la marmite. Cela ne me plaisait pas non plus. Mais j'étais né navigateur de l'espace, et je ne pouvais rien faire d'autre jusqu'à la fin de mes jours, bien que j'eusse tenté à diverses reprises de trouver presque n'importe quel travail. Il était visible sur ma figure, je suppose, pour tout homme d'esprit pratique et favorisé par le succès, que je n'étais pas réellement de ce monde. Il le voyait lui-même, lui qui me traitait comme si je n'avais pas toute ma raison.

Il semblait toujours attendre quelque chose.

— « Vous boiriez peut-être un verre avant de partir ? » lui dis-je, ne sachant pas trop comment me débarrasser de lui.

— « Merci. Vous avez entendu la paraphrase de votre litanie, je pense, dans la pièce policière *Le temps doit s'arrêter* de Harewood qui remporte un succès fou à Broadway ? »

Je m'étais mis à quatre pattes à la recherche de ma bouteille de bourbon que j'avais fourrée sous la couchette, tout au fond, contre le mur.

— « Je n'ai pas d'eau gazeuse, » dis-je en me relevant. « Est-ce que vous voulez boire directement à la bouteille ou avec de l'eau dans un verre ? Non, je ne la connais pas. Je n'aime pas le théâtre. »

— « Avec de l'eau dans un verre si vous en avez un, » répondit-il. « C'est dans la scène finale, juste avant le baisser du rideau. L'époux meurtrier est découvert. Le policier lui pose votre première question : « Qu'est-ce qui est plus brûlant et plus brillant que le soleil ? » Et il répond, tête basse : « La jalousie ! » Le policier lui pose votre seconde question : « Qu'est-ce qui va plus vite que la lumière ? » Et il répond en se tassant sur sa chaise : « Le coup fatal ! » Le policier pose alors la troisième question : « Qu'est-ce qui est plus vaste que l'Eternité ? » Et il dit en sanglotant : « La mort ! » C'est un morceau qui fait de l'effet. Si seulement vous aviez déposé votre petite absurdité, vous auriez pu tirer de Harewood un joli paquet pour plagiat. »

— « Je ne suis pas très fort pour tirer quoi que ce soit de quelqu'un, » dis-je. « Aucun navigateur de l'espace ne l'est. Je crois

que nous ne vivons pas assez sur cette Terre pour nous intéresser aux affaires et à l'argent. »

J'ouvris la porte du placard et sortis le thermos et le gobelet de plastique rangés sur la planche, au-dessus de mon ciré qui pendait à côté de mon chandail, tandis que les outils de jardin, baquets, vieilles bottes, manuscrits et autres objets empilés jusqu'à mi-hauteur d'homme au fond s'écroulaient sur mes pieds. Je versai trois ou quatre doigts d'alcool, et ajoutai de l'eau du thermos. Je tirai un crayon de ma poche de chemise et m'en servis pour mélanger prestement le tout.

« J'aurais trinqué avec vous, » repris-je en lui tendant le gobelet, « si ce n'est qu'il me faut garder la tête claire pour mon prochain voyage. Si cet idiot de chien n'est pas revenu quand le réservoir sera plein, je repartirai pour l'autre monde rejoindre Mrs. Brock sans lui. Mais je ne veux pas vous presser. Prenez tout votre temps pour boire. Vous avez l'air d'en avoir besoin. Vous n'avez pas trop bonne mine, à dire vrai. »

Il avait saisi le gobelet dans une main vieille et ridée au geste gourd. Il me considérait, les lèvres tremblantes, la figure couleur de papier mâché.

— « Qu'avez-vous fait de Mrs. Brock ? » questionna-t-il.

— « Ce que j'en ai fait ? »

— « Je croyais qu'elle était derrière cette porte. Je croyais qu'il s'agissait d'une porte de salle de bains ou de petite chambre où elle s'était retirée juste avant que j'entre, pour se laver les yeux ou pour se donner le temps de se remettre. J'attendais qu'elle apparaisse. Mais je vois que ce n'est qu'un petit placard, pas même assez grand pour contenir tous vos fouillis. Reprenez vos esprits si vous en avez jamais eu ! N'ayez pas cet air ahuri ! Cessez de parler comme un fou ! Je veux savoir ce que vous avez fait de votre femme, Brock, et je veux le savoir maintenant ! »

— « Je l'ai emmenée avec moi lors de mon dernier voyage et je l'ai laissée *de l'autre côté.* J'avais l'impression de vous l'avoir déjà dit. De quel droit vous intéressez-vous à elle ? »

— « Vous ne l'avez emmenée nulle part, Brock ! C'est impossible ! Il n'y a pas cinq minutes, je l'ai aperçue en descendant de voiture devant chez vous, elle se dirigeait en corsage jaune et jupe bayadère vers le fond du jardin et cette haie de ciguë. J'ai suivi le même chemin avec les roses que j'avais pour elle. A l'entrée de la haie, je me suis arrêté pour prendre une photo d'elle. Dans mon viseur, je l'ai vue faire un pas sur cette planche qui va

à l'entrée de votre engin, en équilibre par-dessus la boue noire. J'ai appuyé sur le déclencheur et j'ai levé la tête pour vous voir accroupi sur le seuil, une main sur la planche, et d'elle plus de trace. En l'espace de cinq à dix secondes ! Cette photo que j'ai prise d'elle sur la passerelle est développée maintenant. Je la montrerai à la police si besoin est. Ou bien cette boue est un marécage mouvant et sans fond, et vous avez tiré la planche, si bien qu'elle est tombée et a été absorbée sans avoir eu le temps de pousser un cri, ou elle est entrée ici. Où est-elle ? Vous ne l'avez pas cachée derrière la couchette. Je vous ai observé pendant que vous recherchiez votre bouteille, et elle n'y était pas. Derrière la porte, collée au mur ? »

Il attrapa le bord de la porte et l'attira vers lui. Elle tourna sur ses gonds et se referma en claquant. Mais il vit qu'elle n'était pas derrière. « Ce coffre ? » dit-il. Il manœuvra le loquet de cuivre ouvragé de mon coffre de marin, souleva le couvercle qui tourna sur sa charnière brisée et l'appliqua au mur. Mais il pouvait voir qu'il était plein à craquer de centaines de milliers de cartes de différents amas de galaxies sur mince papier transparent, et c'était tout. Il laissa retomber le couvercle.

— « Où ? » répéta-t-il. « Que lui avez-vous fait et où l'avez-vous dissimulée ? Avec vos yeux fous, votre menton mal rasé et vos sottises à propos d'infinitum, de voyages intersidéraux et d'autres mondes ? Est-ce qu'il y a une trappe dans le plancher, par où vous l'auriez précipitée dans la boue noire en-dessous ? Vous me la présentez saine et sauve d'ici soixante secondes, Brock, ou je vous appréhende et vous traîne au poste de police, et vous avouerez ce que vous en avez fait, lié à un détecteur de mensonges, sous une lampe aveuglante ! »

Je m'étais effondré sur ma chaise devant la table de contrôle, les mains crispées sur mon visage. Si j'avais pu m'y prendre autrement ! Si elle était de nouveau ici, dans ce monde, pour vivre sur Terre avec moi le reste de notre existence. Si nous n'avions que la moitié de notre âge, moi vingt ans et elle dix-huit, si d'une pensée toutes les années intermédiaires pouvaient être effacées, comme la Terre pourrait être belle.

Mais c'était impossible. Plus maintenant qu'elle avait rencontré Henley. Si nous rajeunissions d'une demi-génération, il serait plus jeune, lui aussi. Il ne serait plus desséché mais parfaitement irrésistible, plein de vitalité attirante. Une plus jeune Gipsy, encore

plus impressionnable, se précipiterait dans ses bras. Ce devait être ainsi que je l'avais fait, et pas autrement. Mais, pendant un moment, je pleurai des larmes sèches sur ma jeunesse perdue, et la sienne.

— « Elle m'a dit hier qu'elle voulait me quitter, Henley, » dis-je sans bouger mes mains. « Elle s'est versé un verre et elle est venue s'asseoir par terre, près de moi, appuyant sa tête contre mon genou, pendant que je relisais un chapitre de mon livre. Elle avait toujours été franche avec moi, m'a-t-elle dit. Elle a ajouté qu'elle vous aimait. Que vous étiez tellement grand et beau, si cultivé et poétique, d'âme si noble. Voilà ce qu'elle a dit. Elle ne voulait pas me peiner, elle penserait toujours à moi avec tendresse, mais elle estimait avoir dépassé le stade de la vie avec moi dans mon petit monde minuscule. Gipsy ! Gipsy ! Ma vie et mon amour ! J'ai réussi à lui caresser les cheveux et à lui répondre que cela n'avait pas d'importance, mais j'avais l'impression d'être mort, Henley. J'y ai réfléchi toute la nuit et j'ai compris que je ne pouvais pas renoncer à elle. Il ne me restait plus qu'une chose à faire. »

— « Cinquante ! Quarante-neuf ! Quarante-huit ! » Henley comptait les secondes sur le cadran de sa montre. « Quarante-sept ! Quarante-six ! »

— « Le plein de l'astronef était fait, » repris-je. « Il y en avait assez pour le trajet aller et retour autour du chiffre 8. Je lui ai demandé ce matin si elle pouvait venir à midi, parce que je voulais lui montrer quelque chose. Elle a franchi la passerelle et elle est entrée dans l'astronef, Henley. Je... »

— « Trente-trois ! Trente-deux ! » compta-t-il.

— « Je lui ai demandé de s'asseoir dans ce transat, ici. Et je me suis envolé avec elle à bord. Vers le mur spatial, à dix milliards d'années-lumière d'ici, et *de l'autre côté.* Elle ne s'est rendu compte de rien. Elle est en bonne santé, Henley. *De l'autre côté,* personne ne sait que ce n'est pas le monde réel, voilà le merveilleux de la chose. Ils oublient simplement et continuent à vivre d'une façon négative comme si c'était normal. Seulement j'avais oublié son chien et je suis revenu le chercher... »

— « Dix-sept ! Seize ! Quinze ! » Henley comptait toujours. « Il ne reste plus beaucoup de secondes pour me montrer où elle est, Brock, ou pour être emmené au poste où vous serez forcé de vous déboutonner ! »

Et il l'aurait fait. Un vieux fou, mais riche et puissant. Dieu

sait jusqu'où il serait capable d'aller. Il pouvait me faire jeter dans une cellule capitonnée, pour le restant de mes jours. Il pouvait faire démolir l'astronef et jeter dans l'Etang Noir une allumette qui consumerait jusqu'au dernier atome de cet infinitum inestimable aussi vite que la pensée, et combler le trou avec des pierres. Plus jamais je ne pourrais quitter la Terre ou même passer au travers des fenêtres grillagées de ma cellule.

— « Asseyez-vous, » dis-je. « Je vais vous conduire à elle, Henley. »

Il avait déjà fermé la porte. J'ignorais s'il avait jeté la passerelle dans l'Etang Noir ou si elle était encore appuyée sur le rebord extérieur du seuil et resterait pendante dans le vide. Mais je n'avais pas le temps d'y penser, ni de penser à quoi que ce fût sur Terre, plus jamais. Je n'avais pas pris assez de carburant pour un trajet de retour, et ce devait être mon ultime voyage. Alors j'ai mis en marche l'astronef et nous nous sommes envolés à une vitesse infinie.

— « On dirait qu'il y a de l'orage, » dit Henley qui s'assit, verre en main, et jeta un coup d'œil par la fenêtre, abandonnant sa montre. « Un énorme mur noir qui couvre tout le ciel ! Ça vient sur nous comme une tornade ! »

Mais nous étions passés au travers, maintenant, grâce à cette impulsion finale.

« Qu'est-ce qui s'est passé, Brock ? J'ai eu un instant l'impression qu'on m'arrachait les os ! Ma montre a l'air de s'être arrêtée. Où diable sommes-nous maintenant ? L'autre sphère du sablier ? L'autre sphère du... »

Je vis quelque chose de blanc remuer au travers des lourds pétales des roses que Henley avait posées sur la table. Un vulgaire papillon de chou, caché dans les fleurs, qui étirait ses ailes paresseuses. Il y avait eu trois êtres vivants pour faire le grand saut, pas deux.

Insecte sans souci, en route à travers l'infini ! Pour l'instant, avec un chagrin sans larmes, je l'enviais. Il n'avait plus besoin d'envisager, plus jamais, la triste période de chenillerie rampante, le sombre cocon et les pluies d'hiver. Tout cela était derrière lui maintenant, toute l'affreuse moitié vermiforme de son existence, et devant lui uniquement la joie avec des ailes légères sous un ciel brillant, éternellement estival, au-dessus de la Terre, jusqu'à ce que sa vie joyeuse s'achève dans un ultime élan exultant vers le soleil et une retombée en vol plané, sans qu'il s'en aperçoive.

Plus heureux et de loin que les roses où il s'était niché : magnifiques et épanouies, elles avaient perdu la chance d'être de jeunes boutons parfaits dans un vase de Gipsy sur sa table de chevet ou dans ses cheveux, et elles n'avaient plus comme perspective que la décrépitude et le brunissement, la perte de leurs pétales et le desséchement de leurs tiges.

Henley et moi également. Même Gipsy. Devant nous l'époque de la décrépitude, non plus celle des boutons ni des rêves d'ailes. Jeunesse perdue, perdue pour toujours. Mais le papillon blanc ne s'en souciait guère. Ce qui fait le malheur des uns est le bonheur des autres, ai-je pensé. Dans l'une et l'autre Eternités.

J'étais navré de n'avoir pu emmener Bugle Boy. Elle le regretterait, certainement, et il serait perdu sans elle. Quand il reviendrait de sa promenade, il gémirait, gratterait et glapirait à la porte de la cuisine pour la réclamer. Privé de réponse, laissé dehors, il s'assiérait, sentant le vide de la maison, l'oreille pointée et son front de chien plissé. Il se mettrait peut-être alors à tourner en rond pour flairer la piste de Gipsy qu'il suivrait le long des dalles du jardin, entre les iris, jusqu'à la haie de ciguë, et de l'autre côté de la haie dans l'herbe jusqu'au bord de l'Etang Noir, étendue vide, immobile et intangible devant lui, avec la piste s'achevant là, sans trace d'elle, et son cerveau de chien ne comprendrait pas où elle était allée.

Gémissant de-ci de-là entre la maison et l'Etang. Pendant des jours et des semaines, peut-être, jusqu'à ce que son ombre rapetisse et que sa voix devienne un couinement aigu. Jusqu'à ce qu'il chancelle sur ses pattes tremblantes, la vue troublée et confuse, tout souvenir de son attachement pour elle disparu, son cerveau empreint seulement d'antiques instincts propres à sa race. Jusqu'à ce que sa mère vienne le chercher, grande présence flairante, mamelles pressantes, matrice sombre qui est la fin de tout. Ainsi finissent sa vie et le rêve.

Et voici que j'eus soudain conscience que Bugle Boy se trouvait dans l'habitacle. Il était arrivé en bondissant par la passerelle tandis qu'Henley me parlait de mes livres et de ma Litanie fixée au mur, suivant la piste de Gipsy, et il s'était glissé pour se cacher sous la couchette quand il ne l'avait pas découverte. J'avais effleuré son nez du bout des doigts en fourrageant sous la couchette pour prendre la bouteille. C'est simplement que je ne pensais pas à lui à ce moment-là.

J'éprouvai un peu de soulagement. Du moins mon retour sur

la Terre n'avait-il pas été tout à fait inutile, même s'il m'avait obligé à ramener Henley avec moi.

— « L'autre moitié de l'infini ? » dit Henley en soulevant pensivement son verre, le front plissé. « Le chiffre 8 dont vous parliez ? Je connais le symbole mathématique de l'infini, bien sûr. Cela doit être ce à quoi vous vous rèfériez, je le comprends maintenant. Quelque chose ressemblant à un huit couché, ou à un sablier, je suppose. Deux sphères attachées ensemble. Mais ce n'est qu'une représentation arbitraire et non le schéma de quelque chose qui existe, d'après ce qu'on m'a enseigné au collège. Je pensais, en fait, que l'univers était censé être une sphère, pour autant qu'il ait des limites. Qu'est-ce que vous voulez dire exactement, avec vos paroles à double sens ? »

— « Une double sphère, » expliquai-je avec une légère lassitude. « Plus et moins. Positive et négative. Implosive et explosive. Pro et anti. Avers et revers. Avez-vous jamais entendu parler d'un de-ci sans un de-là ? Ou d'un tic sans un toc ? C'est si simple que même un enfant devrait le savoir, à mon avis, sans qu'on ait à le lui dire ! Quand vous y réfléchissez tant soit peu, vous ne pouvez pas ne pas voir qu'il doit en être ainsi, sans quoi tout se réduirait instantanément à un point infinitésimal, ou s'éparpillerait à l'infini. »

— « Je vois votre idée, » répliqua Henley. « Mais comment...? »

— « Quand vous atteignez la limite de la sphère où vous vous trouvez, si vous avez la puissance nécessaire pour continuer, vous pénétrez de l'autre côté. Voilà tout. J'ai fait le trajet dix mille fois. Parfois j'ai l'impression d'avoir plus vécu dans cet univers que dans le réel. Ne vous cassez pas la tête. Tout y est exactement pareil, mais inversé. Vous ne vous sentirez pas du tout dépaysé une fois que nous aurons atterri. »

Nous avions dépassé cent millions de galaxies lointaines comme des étincelles mourantes balayées par la bourrasque. Nous approchions de l'exact centre du moins spatial. Droit dans le vide bleu-noir, je vis apparaître le petit point lumineux vers lequel j'avais dirigé le pilote automatique.

Il vint vers nous, éclatant comme une fusée de feu d'artifices en gerbe d'étoiles. Il s'étira en spirale galactique de dix millions d'amas d'étoiles, faits chacun de dix mille soleils.

Les marées de l'espace se brisaient sur ses récifs à un million d'années de là. Puis aussitôt il couvrit tout le ciel, nuages scintillants au-dessous et au-dessus comme d'éblouissantes broches de

diamant, séparés par des parsecs et dix mille années, au centre un grand cœur noir en forme de femme couchée sur le dos, les jambes repliées et la tête appuyée sur le coussin de sa chevelure.

— « Qu'est-ce que c'est que toutes ces étoiles ? » questionna Henley dans un murmure ému.

— « La Galaxie reflet, » dis-je.

— « La Galaxie reflet ? »

— « Du moins je l'appelle comme ça. C'est le reflet de la véritable Voie Lactée, qui a un centre noir de cette forme. Les mêmes groupements et les mêmes constellations, mais inversés. Nous sommes maintenant dans le reflet de notre propre coin d'univers, notre ciel visible. Vous reconnaîtrez quelques constellations quand nous les dépasserons. »

J'avais ralenti légèrement, dirigeant l'astronef en oblique vers l'amas plat en forme de crêpe à l'extrême gauche de la galaxie. Le reste s'étendait au loin derrière nous comme un panache.

— « Mais oui, je comprends ce que vous voulez dire, Brock, » s'écria Henley, penché en avant pour mieux voir. « Ce soleil monstrueusement gros doit être Bételgeuse ! Et Rigel, Epsilon... c'est Orion, mais inversé, si je me souviens bien de mon astronomie ! »

Il avait l'air plus vieux et plus frêle, courbé ainsi en avant, presque ratatiné. Le petit sourire incrédule avait disparu du coin de ses lèvres.

« Cassiopée sens dessus dessous, du mauvais côté de la Polaire ! Toute la Grande Ourse à rebours ! Et celles-là... Bêta et Alpha du Centaure... oui, une image inversée du Centaure, qui vient de passer près de nous sur la droite ! Voyons, Alpha est la plus proche du Soleil ! A seulement quatre ou cinq années-lumière. Cela veut dire que la petite étoile devant nous est... »

— « C'est juste, » dis-je. « Le Soleil reflet. Nous sommes dans le système solaire reflet maintenant, avec toutes les planètes reflétées. »

— « Fantastique ! » dit Henley. « Jamais je ne l'aurais cru! Neptune ! Jupiter ! Mais se déplaçant en sens inverse des aiguilles d'une montre ! Mais c'est la Terre vers laquelle nous allons ! Seulement avec les continents placés dans l'autre sens. L'est pour l'ouest et le pôle Nord pour le Sud ! Et pivotant à l'envers sur son axe. Nous en sommes aussi près que la Lune ! Nous l'atteindrons dans une demi-seconde ! »

Juste au-dessus de l'enveloppe atmosphérique bleue de la Terre reflet, je coupai le contact et planai, filant à vitesse ralentie pour

que Henley puisse bien voir ce qu'il n'avait jamais vu auparavant. A guère plus de deux mille kilomètres, pas plus haut qu'un satellite artificiel, et à une vitesse qui n'était pas mille fois supérieure, nous avons vogué autour de la planète inversée pendant six bonnes secondes, aube, matin, après-midi et coucher de soleil, nuit et de nouveau l'aube, tandis qu'elle tournait sur son axe d'un quarantième de degré.

— « Incroyable ! » dit Henley. « La Floride pour la Californie et le Japon à la place des Iles Britanniques ! »

— « Voilà comment sont les choses dans ce monde, » dis-je. « Le temps et l'espace sont l'un et l'autre de signe moins, négatifs, inversés. C'est dans le Londres reflet que j'ai trouvé mon coffre marin de Drake. C'est là que vivait Browning qui écrivit ce poème *Vieillis avec moi !* Pour tous ceux qui vivent sur cette Terre, tout l'avenir est dans le passé, et tout le passé est dans l'avenir. Ce qui est vieux pour nous, c'est ce qu'il y a de plus récent pour eux, et ce qui est pour nous neuf et moderne, ils l'appellent antiquité. Je suppose qu'on pourrait dire qu'ils vivent leur vie à rebours, comme des insectes. »

— « Comme des insectes ? »

— « Ce n'est qu'une comparaison. Je ne veux pas dire qu'ils ressemblent à des insectes ou qu'ils sentent et pensent comme eux. Ils sont aussi humains que les hommes sur la vraie Terre. Mais vous savez que dans notre monde les insectes débutent dans la vie avec des ailes et finissent en chenilles, tandis que les hommes et les femmes, au début vieux, gris et rampants, deviennent de plus en plus jeunes, beaux et gais. Eh bien, dans ce monde-ci, les insectes commencent à vivre sous forme de chenilles et finissent papillons, tandis que les hommes et les femmes, les chats et les chiens commencent jeunes et vieillissent. Ils ne cessent de vieillir jusqu'à leur mort. »

— « Quel sort horrible ! » dit Henley, l'air vieux et ratatiné dans son transat.

Il avala son verre en frissonnant.

— « C'est horrible quand on y pense, » repris-je. « Mais c'est ce à quoi ils sont habitués, et la plupart d'entre eux n'imaginent même pas qu'il y a un monde réel où les choses sont différentes. Et dès que nous aurons atterri, vous-même vous oublierez. »

L'astronef était juste au-dessus de l'image reflet inversée de la ville de New York, du goulet inversé de Long Island, de l'inverse

d'Oldport (Connecticut), de Wildwood Lane inversée, de l'image reflet de la petite maison que j'habitais avec Gipsy, du jardin de derrière traversé par le sentier, de la haute et mince haie de ciguë autour de la pelouse dont le centre était occupé par l'Etang Noir, lisse et apparemment vide. Je frappai la touche zéro et nous nous sommes aussitôt posés sur le miroir de l'Etang, bien que ce ne soit pas un lac insondable d'infinitum sur cette Terre, bien entendu, mais seulement une pellicule de boue.

Henley se leva d'une façon assez mal assurée.

— « Votre bourbon a quelque autorité, j'en conviens, Brock, » dit-il, en ramassant son bouquet de roses en train de se faner et son appareil photographique posés au bout de la table de contrôle près de ma machine. « Bon, ne lanternons pas plus ! Où est Mrs. Brock ? »

Il zigzagua vers la porte que j'ouvrais. Dehors dans le brillant soleil reflet de midi, Gipsy s'encadrait dans la haie de ciguë au début du sentier serpentant à travers le jardin, en équilibre sur un pied et regardant en arrière, avec ses lèvres rouges et ses cheveux noirs soulevés par le vent, ses boucles d'oreille dansantes. Mais l'ouverture dans la haie et le sentier étaient à gauche, au lieu d'être à droite.

— « Ne viens-tu pas, mon pauvre Homer ahuri ? » dit-elle avec une douce sympathie. « Le déjeuner est prêt. Je pensais que tu avais compris. Qu'est-ce qui est arrivé à la passerelle ? Grands dieux, tu peux certainement enjamber ça d'un bond ! Il n'y a pas plus d'un mètre vingt. Je n'ai jamais rencontré d'homme plus empoté et plus mal dégourdi !

» Bugle Boy ! » s'exclama-t-elle en s'accroupissant sur ses talons, comme le chiot sautait du seuil derrière moi, s'étalait dans la pellicule de boue, puis bondissait dans l'herbe à sa rencontre. « Tu étais là-dedans ? Je ne m'étais pas doutée que tu m'avais suivie. Cesse de geindre et de remuer la queue comme si tu ne m'avais pas vue depuis vingt milliards d'années ou peu s'en faut ! Bas les pattes ! Après toutes les années que j'ai passées à essayer de te dresser, depuis que tu étais un vieux, très vieux chien... Mais à quoi suis-je en train de penser ? » dit-elle, rieuse, en le grattant derrière les oreilles. « Quelle façon stupide de te parler, grosse bête ! Tu n'es encore qu'un tout petit chiot, n'est-ce pas ? Mais j'ai comme l'impression de te connaître depuis longtemps. Toi aussi ? »

Elle leva la tête. Son visage changea tandis qu'elle se relevait.

Il devint doucement plus beau. Je ne l'avais jamais vue si belle et si jeune. Et je ne la reverrai jamais aussi jeune que dans cet instant, car il faut que le Soleil inverse tourne, et que les jours et les années inverses s'accumulent.

— « Mais c'est Ralph ! » s'écria-t-elle, ses prunelles pareilles à de radieuses étoiles noires regardant derrière moi. « Comment t'es-tu arrangé pour sortir de la petite cahute d'Homer ? J'en viens à l'instant ! Il m'y a attirée en me disant qu'il voulait me montrer quelque chose, mais c'était seulement cette absurde *Litanie des Navigateurs Spatiaux* sur ce qui va plus vite que la lumière et est plus vaste que l'éternité, et ainsi de suite, que je l'ai entendu réciter à table, chanter sous la douche et marmotter dans son sommeil au moins dix mille fois, si bien que j'ai tourné les talons et que je suis partie. Nous ne pouvions pas être tous les deux ensemble là-dedans ! Comment ne nous sommes-nous pas vus ? Les miracles ne cesseront jamais ! Es-tu venu parler de nous deux à ce pauvre Homer ? Tout va bien. Je l'ai mis au courant hier soir. Il comprend la situation. »

Henley lui tendait son cornet de roses d'un air aussi gêné et timide qu'un jouvenceau.

— « Ce sont des nouvelles, » dit-il. « J'aimerais les appeler les « Glorieuse Gypsy, » si tu n'y vois pas d'inconvénient. Elles sont magnifiques quand elles sont épanouies comme maintenant, et encore plus belles en boutons. Mais là elles sont un peu fanées, n'est-ce pas ? J'aurais dû les couper plus fraîches. Plus jeunes. Enfin en boutons. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je suppose que j'étais un peu ému à l'idée de te voir, j'ai eu l'idée ridicule qu'elles allaient se transformer en boutons... Je sais que j'ai l'air d'un fou. Mais tu es la première. Je ne suis pas si jeune... je veux dire pas si vieux. Ce que je veux dire, c'est que tu es la première, la toute première, et je t'aime, Gipsy ! »

— « Elles sont ravissantes comme ça, Ralph, » dit-elle. « Et enveloppées dans la page du théâtre et du jardinage du *Sunday Times* de demain ! Je suis sûre que personne d'autre que toi n'aurait pu l'avoir si tôt. On ne le vend généralement pas avant le soir. Mais tu peux réaliser n'importe quoi. Ah ! cette façon que tu as d'obtenir toutes les places de théâtre impossibles à louer, les tables dans tous les restaurants chics, les réservations dans les trains et les avions. Quand nous serons mariés, voyageant d'un bout à l'autre de la Terre, visitant toutes sortes d'endroits éloignés, bizarres et magiques... Oh ! Ralph... »

J'aurais pu me trouver à dix et encore dix milliards de kilomètres, de retour sur l'autre Terre, pour ce qu'ils se souciaient de ma présence.

— « Il est *vieux* ! » criai-je, le cœur brisé. « Il a cinquante-six ans et il ne deviendra jamais plus jeune dans ce monde ! Nous ne connaîtrons jamais notre jeunesse, Gipsy, mais il ne sera jamais aussi jeune que nous le sommes maintenant ! Je n'ai encore que quarante ans dans ce monde, et tu n'en as que trente-six. Il y a de belles années à venir pour nous deux ensemble. Mais lui est vieux déjà ! Il faut que tu te rendes compte de ce que cela veut dire ! Le Temps tourne à rebours ici ! Il est vieux, il ne cessera de devenir de plus en plus vieux ! »

Mais elle ne me prêta aucune attention. Elle ne m'entendit même pas. Elle avait oublié. La plupart des gens sur cette fausse Terre reflet ont oublié. Il n'y aura que moi pour pleurer sur elle et ma jeunesse perdue, que nous ne posséderons jamais.

L'astronef est bien délabré maintenant. Il ressemble à n'importe quelle baraque en planches de sapin comme les artistes, les écrivains ou les inventeurs en bâtissent au fond de leur jardin pour être seuls. Quelques-uns des bardeaux du toit manquent, et il y a un trou dans le plancher. Mais si seulement il avait du carburant, il pourrait voler à une vitesse infinie vers n'importe quel endroit des sphères du sablier ou au-delà. Je passe tout mon temps à chercher un réservoir d'infinitum maintenant. Il ne serait pas nécessaire que ce soit un lac insondable. Un simple bidon suffirait. Le vieux Jack Bibby reflet dans son abri de carton goudronné prétend qu'on n'a pas besoin d'infinitum, que lui peut voler aussi loin que n'importe qui avec une chopine de verjus. Mais il a dans le crâne quelque chose qui ne tourne pas très rond.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : No matter where you go.

BERNARDINO

ZAPPONI

Il est une voix dans ma vie...

Bernardino Zapponi est né à Rome en 1927. Sans même achever ses études de droit, il se dirige très tôt vers le journalisme et collabore, dès le lendemain de la guerre, à divers quotidiens et journaux satiriques italiens — sa signature se lit, au reste, encore régulièrement au sommaire du grand hebdomadaire romain L'Espresso *(L'Express). On le voit ensuite travailler beaucoup pour la radio et la télévision transalpines et, même, faire quelques incursions dans le domaine de la revue de music-hall. Puis il dirige, de 1958 à 1965, une fort intéressante publication,* Il Delatore *(Le Mouchard), qui consacre une suite de numéros spéciaux au sadisme, à la folie, à la mort, au mauvais goût en Italie, aux travestis, etc. Notons qu'on y trouve plusieurs dessins inédits de Siné et de Topor. Zapponi publie d'autre part, en 1963,* Nostra Signora dello Spasimo *(Notre-Dame du Spasme) où il étudie l'Inquisition — la « grande », celle qui fit surtout florès en Espagne — et d'autres formes plus modernes d'oppression et de coercition. Un second volume,* Gobal, *paru en 1967, groupe près d'une vingtaine de récits insolites ou fantastiques. Enfin Zapponi a collaboré à un certain nombre de films en tant que scénariste et adaptateur. C'est à ce titre qu'il a travaillé avec Fellini à* Toby Dammit, *l'un des trois sketches des* Histoires extraordinaires, *et au* Satyricon. *Et il nous semble bien, d'ailleurs, que c'est un peu — ou beaucoup ? — à Zapponi que l'œuvre fellinienne doit, avec ces deux derniers films, de basculer plus encore, et plus délibérément, vers un fantastique où souvent un certain délire l'emporte.*

R. S.

Il est une voix dans ma vie
que je devine à l'instant qu'elle meurt ;
voix lasse, voix éperdue,
qui tremble comme bat un cœur,
voix de la course haletante...

Ces vers de Pascoli (1), que l'on m'avait obligé d'apprendre par cœur à l'école primaire, ces vers de Pascoli me revinrent d'un coup en mémoire, ce fameux jour où se produisit le curieux événement qui devait grandement bouleverser ma vie.

Des rapports mystérieux, que Freud n'a que partiellement élucidés, existent, qui unissent les souvenirs et les intuitions. Disons, pour être clair, que les souvenirs affleurent parfois afin de projeter quelque lueur sur l'avenir plutôt que sur le passé. A croire que l'inconscient se sert d'un matériau enfoui au plus profond de lui-même, mais qui lui est propre et dont il peut disposer, pour nous indiquer, par le moyen d'un artifice, la voie qu'il nous faut suivre. Et quand je dis la « voie », c'est un terme qu'il faut ici prendre à la lettre et qui s'entend alors en tant que « voie publique », c'est-à-dire en tant que « rue », ainsi que le lecteur s'en convaincra s'il a la bonté de me lire jusqu'au bout.

Je m'appelle Amos, et je suis névropathe ; mais pas au point d'être sujet à des hallucinations auditives. Je tiens à préciser cela tout de suite, encore que mon psychiatre ne me l'ait assuré que récemment.

Le cornet trônait sur un tas d'ordures. Un cornet téléphonique, ce que l'on nomme d'ordinaire et plus exactement un combiné ou bien encore, vulgairement, un récepteur. Mais cornet me plaît davantage, pour tout ce que ce mot évoque de sonore et qui convient si bien au téléphone. Cela dit, c'était un cornet arraché d'un appareil téléphonique et qu'on avait jeté. Il attira mon attention et je le ramassai, poussé par ce goût des ferrailles décoratives que nous devons au *pop'art*.

Rentré chez moi, je tirai le cornet de ma poche et l'examinai avec attention : il était ancien et, de ce fait, évidemment écaillé et rouillé, ce qui lui donnait des tons noirs et rougeâtres d'une grande beauté. Par jeu, et presque inconsciemment, je le portai à mon oreille, comme s'il avait pu fonctionner encore.

---

(1) Pascoli (Giovanni), célèbre poète italien, chez qui l'intimisme, l'impressionnisme et le sentiment de la nature s'allient à une sensibilité très vive (1855-1912). (N.D.T.)

Une voix se fit entendre presque aussitôt, qui venait de l'intérieur du cornet :

— « Allô ! »

— « Allô ! » répondis-je machinalement, pris de court. « Qui est à l'appareil ? »

— « Je vous demande bien pardon, c'est moi qui désirerais savoir à qui je parle, » répliqua la voix, légèrement irritée. On aurait dit une voix de femme ; mais elle était rauque et quasiment inaudible, du fait du mauvais état du cornet.

— « C'est Amos, » dis-je.

Il y eut un silence. Je crus qu'on nous avait coupés. « Allô ! » criai-je.

— « Allô ! » répéta la voix, maintenant plus calme.

— « C'est Amos, » dis-je de nouveau. « A qui ai-je l'honneur ?... »

— « Qui demandez-vous ? » me répliqua-t-on.

— « Ce n'est pas moi qui ai appelé, » précisai-je, « et j'aimerais bien savoir à qui je parle. »

Suivit une réponse confuse, et dont je ne saisis seulement que quelques bribes : « il est des plaisanteries » et « je n'ai pas de temps à perdre ».

— « Allô ! » criai-je.

— « Allô ! » me répondit-on.

Je demeurai quelque peu perplexe et finis par mettre le combiné dans un tiroir. Je me dis que cette histoire ne présageait rien de bon ; mais, d'autre part, il m'était désormais impossible de l'ignorer. Après avoir traînassé dans l'appartement et pris ma température pour voir si j'avais de la fièvre — il n'en était rien — après avoir donné quelques coups de téléphone avec mon vrai téléphone afin de retrouver une réalité concrète et pourtant identique à l'absurde de tout à l'heure ; après m'être arrêté soucieux devant le tiroir fermé, je me décidai à l'ouvrir et à prendre craintivement en main le lourd récepteur sombre. Je l'approchai timidement de mon oreille :

— « Allô ! » dit la voix. Elle avait quelque chose de douloureux.

Je reposai précipitamment le cornet dans le tiroir que je fermai à clef, puis je sortis. Quelques-uns des vers de la litanie pascolienne me martelaient le crâne :

...voix de la course haletante
à quoi s'épuisent de pauvres lèvres
pour dire tant et tant de choses,
mais la bouche est pleine de terre...

Cette « voix éperdue », cette voix de femme, prisonnière des rouages rouillés du cornet, à qui donc appartenait-elle ?

Et pourquoi voulait-elle me parler ? Si elle avait vraiment quelque chose à me dire, pourquoi ne s'exprimait-elle pas plus clairement ?

« Il faudra démonter le récepteur et en examiner les pièces une à une. » Mais cette idée, m'évoquant la banalité du bout de ferraille que je méditais de mettre en morceaux, me ramena à la réalité et, du même coup, à ce que mon projet avait d'aberrant. Aussi me décidai-je à aller voir le Pr Arnaldi, médecin psychiatre, qui était mon ami.

— « Que tu fasses de la dépression nerveuse, » dit-il après m'avoir examiné, « nous le savons déjà. Cela étant, ton état ne fera jamais qu'empirer si tu ne te décides pas une bonne fois à changer de vie. Tu prends bien tes tranquillisants ? »

Je fis « oui » de la tête.

« Tu bois ? »

J'acquiesçai de nouveau.

« Je t'ai déjà dit que les tranquillisants et l'alcool ne faisaient pas bon ménage. Cela peut provoquer des trous de mémoire, de l'hébétude. »

— « C'est vrai, je fais de l'amnésie. Mais crois-tu que je puisse aussi avoir des hallucinations ? »

— « Impossible ! Tu n'es que névropathe, pas psychopathe : pour l'instant, tu n'as pas encore sauté le pas. » Et ce disant, Arnaldi me raccompagna en me prodiguant une nouvelle fois les recommandations d'usage : me distraire, voir du monde, faire des promenades, dormir, peu de café, peu d'alcool.

Je revins chez moi rassuré, ouvris le tiroir et y pris le cornet. Je le portai hâtivement à l'oreille — pour vérifier — et j'entendis : « Allô ! » Alors je le mis dans ma poche et sortis pour me rendre au central téléphonique.

Un fonctionnaire y examina, sur ma demande, le récepteur que je lui tendais. Je me tenais sur mes gardes, de crainte qu'une manipulation maladroite n'en fît sortir un bout de phrase, tout comme un liquide d'une bouteille mal bouchée. Après avoir consulté un gros livre, l'homme me déclara que ce type de téléphone n'avait été installé que dans un seul quartier de la ville : le quartier Hals. Il alla même jusqu'à me le montrer sur un immense plan qui couvrait tout un mur. Puis il me demanda comment il se faisait que cet

objet se trouvait en ma possession, vu qu'il était la propriété des services téléphoniques.

Je lui dis que je l'avais ramassé sur un tas d'ordures. Il hocha la tête d'un air désapprobateur et peiné, puis me congédia.

J'allai m'asseoir sur un banc du parc municipal. Tout y était blanc de neige, et il avait gelé. Un léger brouillard stagnait. Il n'y avait quasiment personne, à l'exception de quelques couples d'amoureux et de deux ou trois *voyeurs* (1) qui passaient furtivement la tête entre les buissons. Je tirai le cornet de ma poche et le portai à l'oreille :

— « Allô ! » entendis-je aussitôt.

— « Allô ! » dis-je à mon tour. « Ici, Amos. »

— « Je sais. »

— « Je te téléphone du parc. J'aimerais bien venir te voir. D'où m'appelles-tu ? »

Je n'entendis rien qu'une réponse imprécise, nasillarde, comme si la mystérieuse bouche s'était sensiblement éloignée de l'appareil.

— « Je veux savoir qui tu es, » repris-je. « Je sais que tu existes, que tout cela n'est pas une hallucination. Dis-moi ton nom. Je t'en prie. »

Il y eut un silence. Puis la voix, maintenant beaucoup plus douce et presque caressante, me chuchota à l'oreille :

— « Aurais-tu aussi oublié mon nom ? »

— « Je te connais alors ! » m'exclamai-je.

Il y eut un autre silence ; puis la voix parla de nouveau, mais d'un ton faible et las :

— « Allô ! Qui est à l'appareil ? »

— « Ecoute, » repris-je avec agitation, « tu étais sur le point de me dire ton nom. Qui es-tu ? Tu allais me le dire. Tu ne te rappelles pas ? »

Silence. Je remis le cornet dans ma poche.

Cette précarité qui rend toute conversation téléphonique pathétique était ici grandement démultipliée. Mon pauvre moignon d'appareil, ce semblant de bras arraché, ce rebut qui emprisonnait une voix, était le symbole de l'incommunicabilité téléphonique, autant dire de l'incommunicabilité humaine. Aussi, comme s'il se fût agi de quelque argument spécieux dont il m'eût été impossible de venir à bout, faute de solution véritable, je décidai de fermer cette irritante

(1) En français dans le texte. (N.D.T.)

parenthèse. Et, de retour chez moi, je remis définitivement le cornet dans son tiroir.

Puis, pour voir, une fois le tiroir refermé, je criai :

— « Allô ! »

— « Allô ! » me fut-il faiblement répondu de l'intérieur.

Je me mis à marcher de long en large dans mon bureau. Puis je dînai d'un léger repas que m'avait préparé mon fantomatique valet de chambre. Après quoi, je sortis, comme à mon habitude.

Le ciel nocturne, abondamment nuageux et rougeâtre, laissait présager de nouvelles chutes de neige. Je marchai d'un bon pas, les mains profondément enfoncées dans les poches de mon pardessus, et me dirigeai tout naturellement, sans même m'en rendre compte, vers le quartier Hals. C'était une sorte de faubourg où des H.L.M. flambant neufs côtoyaient encore de vieilles masures, que le plan régulateur n'allait pas tarder à faire disparaître. La blême lueur des enseignes des bars et des boîtes de matelots et de débardeurs perçait à peine le brouillard. Les prostituées faisaient le trottoir, engoncées dans des fourrures de seconde main.

...une voix dans ma vie
que je devine à l'instant qu'elle meurt...

murmurai-je machinalement. « Aurais-tu aussi oublié mon nom ? » m'avait-elle demandé. Son nom ? Voici maintenant que j'en dressai toute une liste, de noms. Depuis celui de ma femme, qui vivait présentement avec un champion de *basket ball*, jusqu'à ceux de mes ex-maîtresses et de ces petites femmes sans histoires que j'avais fréquentées ces derniers temps. Mais aucun ne me semblait pouvoir se rapporter à cette voix rauque, hachée, brisée, que j'avais laissée à la maison, dans un morceau de ferraille, au fond d'un tiroir fermé à clef.

...à quoi s'épuisent de pauvres lèvres
pour dire tant et tant de choses,
mais...

Quelle chose voulait-elle donc me dire ? Mes idées se brouillaient de plus en plus, mais je n'en continuai pas moins de marcher. Je traversai l'avenue Ludovic Arioste, et m'enfonçai dans un dédale de ruelles où j'eus bientôt le sentiment d'être déjà venu, il n'y avait pas si longtemps. Mon instinct me dit aussitôt que j'étais sur la bonne piste.

« Je reconnais cet immeuble sans persiennes, » pensai-je, « je me souviens de m'être dit qu'il semblait me regarder de tous ses yeux

vides. Et je reconnais aussi cette porte cochère décrépite, là-bas. Oui, je suis déjà venu ici. Mais quand ? Je le saurai ; il faut absolument que je le sache. »

Je hâtai anxieusement le pas. Puis je vis une plaque, RUE GIOVANNI PASCOLI, qui se lisait à l'angle d'une rue étroite et sombre. Je m'y engageai en courant presque, m'y arrêtai devant une petite entrée, enfilai un couloir, montai deux étages en soufflant, et poussai une porte entrebâillée, qui l'était demeurée *depuis la dernière fois...*

Bien que l'appartement fût plongé dans l'obscurité et la clarté venant du palier très faible, je reconnus immédiatement la forme convulsée étendue sur le parquet. Alors la lumière se fit, et non point seulement dans mon esprit, mais aussi matériellement, car l'officier de police qui m'attendait tourna l'interrupteur. Et je la revis comme en plein jour, avec sa robe de chambre en désordre et ses yeux fixes et grands ouverts, où se lisait encore l'effroi de se sentir la gorge serrée par le fil du téléphone.

— « Nous savions que vous seriez revenu, » me dit l'officier de police, en posant avec douceur sa main sur mon bras. « Un coup de téléphone anonyme nous avait prévenus. »

— « Je plaiderai l'irresponsabilité mentale ! » criai-je tandis que l'on m'emmenait.

...mais la bouche est pleine de terre.

Traduit par Roland Stragliati.
Titre original : C'è una voce nella mia vita...

Voici les auteurs que vous pouvez lire régulièrement dans FICTION :

Brian W. Aldiss
Poul Anderson
Isaac Asimov
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Alfred Bester
Robert Bloch
Ray Bradbury
Fredric Brown
John Brunner
Algis Budrys
Arthur C. Clarke
Samuel R. Delany
Philip K. Dick
Thomas M. Disch
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Robert E. Heinlein
Henry Kuttner
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Robert Silverberg
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham
Roger Zelazny

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Conseiller scientifique : Jacques BERGIER

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le n° : France 4 F ; Suisse 4,90 FS ; Belgique 48 FB ;
Algérie 4 DA ;

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	**21,80**	**43,20**
	Recommandé	F.	**29,60**	**58,80**
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	**23,60**	**46,80**
	Recommandé	F.	**39,20**	**78**
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	**210**	**418**
	Recommandé..........	F.B.	**350**	**696**
SUISSE	Ordinaire..............	F.S.	**18,30**	**36,30**
	Recommandé..........	F.S.	**30,40**	**60,50**

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

Si vous cherchez des livres de SF, fantastique, insolite ou des bandes dessinées. Envoyez votre liste de recherche à : LA ROBOTHEQUE, 4 rue Dalpozzo, NICE. Tél. 87.71624.

OUVERTURE d'un rayon science-fiction, fantastique. Librairie DES NOUVELLES FACULTES, 79 rue de Narbonne, 31 — TOULOUSE.

VENDS *Fleuve Noir, Fiction, Galaxie, Rayon Fantastique.* ACHETE *Satellite* n°s 1 à 20. *Galaxie* ancienne édition n°s 1 à 10. Demandez liste et faire offres à M. DORIA, 84 avenue de Neuilly, 92 — NEUILLY (joindre timbres pour rép.)

VENDS au plus offrant CLA n° 3 *Demain les chiens,* n° 7 *Le livre des robots,* n° 11 *L'empire de l'atome,* collection *Galaxie bis* n°s 1, 2, 4. Ecrire à M. LEBRIS, 36 ter rue Rivay, 92 — LEVALLOIS.

VENDS 20 *Rayon Fantastique,* 42 *Présence du Futur,* coll. complète *Planète,* 10 *Plexus,* 15 *Fiction spéc.* 140 *Fiction,* 34 *Galaxie.* Edit. *Laffont* rel. nfs. 7 *Fantomas,* 4 *Chéribibi,* 4 *Rouletabille,* 3 *Conan Doyle,* 5 *Giffwiff.* Ecrire à M. WEHRUNG, 4 rue des Tulipes, 42 — LE COTEAU.

O.V.N.I. (Objets volants non identifiés). Lumières dans la Nuit, en collaboration avec ses lecteurs, des scientifiques, des intellectuels, étudie ce problème, dont l'importance s'affirme en dépit du silence qui l'entoure. Participez aux recherches entreprises, selon vos capacités. Vous obtiendrez un exemplaire gratuit de la revue en envoyant 0,80 F en timbres, à Lumières dans la Nuit, Les Pins, 43 — LE CHAMBON SUR LIGNON (service F).

COLLECTIONNEURS : amateurs de fantastique de science fiction, de bandes dessinées, envoyez vos listes de recherche à la librairie PELLUCIDAR, 8, rue Mayran, PARIS 9e. M° Cadet. Ouvert de 14 h à 20 h tous les jours sauf le dimanche.

ECHANGE CLA P.K. Dick *Docteur Bloodmoney* contre CLA *L'empire de l'atome* A.E. van Vogt ou *Le silence de la Terre* C.S. Lewis. Eventuellement acheterais ces volumes. Faire offre à F. de la BEGASSIERE, 33 rue de l'Avenir, 1207 GENEVE.

POSSEDE les premiers n^os^ *Fleuve Noir* anticipation. Accepte échange contre n^os^ du *Rayon Fantastique.* Ecr. à M. KUNKLER, 2 rue Ingold, 67 - STRASBOURG.

RECHERCHE CLA *Fondation, Les armureries d'Isher, Le livre des robots,* faire offre à Robert BARATHIEU, 10 place de la Libération, 30 — ALES.

DEMANDEZ notre catalogue science-fiction, bandes dessinées, commande par correspondance, délai de livraison : 8 jours. Librairie LUTECE, 29 rue Monge, PARIS 5e.

VENDS *Fiction* n°s 1 à 100 parfait état, nombreux n^os^ *Galaxie* ancienne édition, *Satellite.* CLA : *Fondation* (Asimov), *Empire de l'atome* (van Vogt), *Nuit du jugement* (Moore). Ecr. à la ROBOTHEQUE, 4 rue Dalpozzo, NICE. Tél. 87.71.24.

Dépôt légal : 4e trimestre 1970 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan